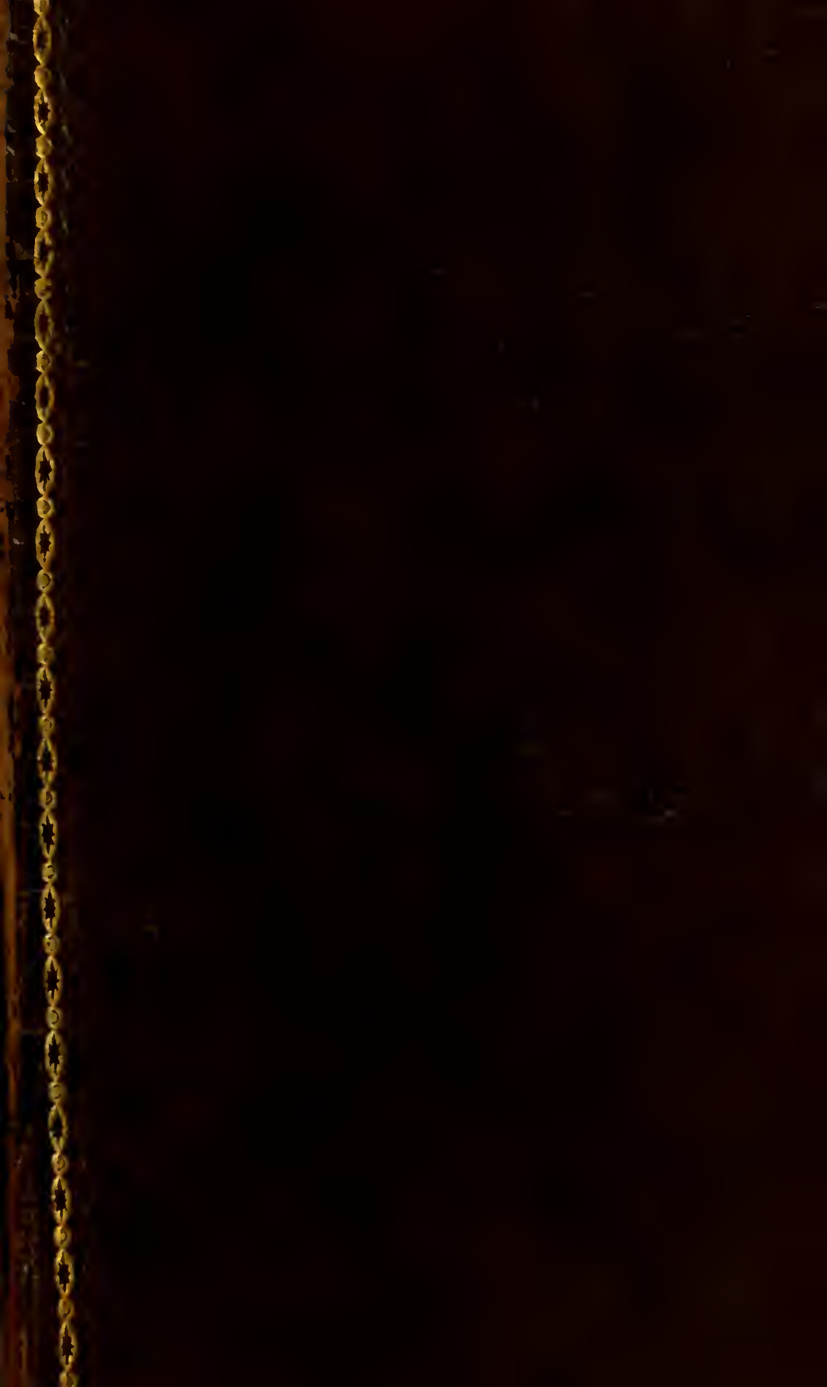



NEC PRECE NEC PRETIO
Sir Thomas Francis Fremantle,
Baronet.


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME HUITIÈME.

Crébillon. 1.

VERSAILLES, DE L'IMPRIMERIE DE J.-A. LEBEL.

RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

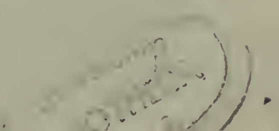
DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME VIII.

Premier Ordre.

A PARIS,
CHEZ MÉNARD ET RAYMOND, Libraires-Editeurs,
rue des Grands Augustins, N.° 25;
ET A VERSAILLES,
CHEZ LEBEL, Imprimeur-Libraire, place d'Armes.

1813.



PQ
1213
.R4
1813
v.8
Coll spec.

NOTICE
SUR CRÉBILLON.

Prosper Jolyot de Crébillon, issu d'une famille noble et ancienne, naquit à Dijon, le 13 février 1674.

Son père, Melchior Jolyot, greffier en chef de la chambre des Comptes de Dijon, désirant qu'il lui succédât dans sa charge, le mit, aussitôt qu'il eût terminé ses études, chez un procureur de Paris; mais loin de seconder ses intentions à cet égard, ce fut ce procureur lui-même qui décida la vocation du jeune Crébillon. Il étoit fils d'un nommé Prieur, à qui Scarron a adressé une épître; homme d'esprit, et passionné pour le théâtre. Quelques traits échappés à son jeune clerc, dans une conversation qu'un jour ils eurent ensemble sur les spectacles, lui décelèrent son génie; il jugea que ses dispositions naturelles l'appeloient à suivre la carrière dramatique plutôt que celle du barreau, et lui conseilla d'entreprendre une tragédie. Crébillon n'avoit alors aucune

idée de ses moyens. Il rejeta d'abord cette proposition ; mais les sollicitations du procureur, et un penchant secret triomphèrent de sa défiance et de sa timidité. *La Mort des enfans de Brutus* fut le premier sujet sur lequel s'exerça sa muse tragique. Cet essai ne fut pas heureux : les comédiens refusèrent la pièce, et l'on doit croire que le jugement qu'ils en portèrent étoit juste, car Crébillon lui même sembla le confirmer, en jetant cette tragédie au feu, lorsque dans la suite il eut acquis assez de goût pour apprécier son mérite réel. Cependant, soit qu'alors son amour-propre se trouvât trop offensé de ce refus, soit que les comédiens n'en eussent adouci la rigueur par aucune expression de bienveillance, le jeune poète se plaignit au procureur de l'avoir trompé, et jura de ne plus travailler pour le théâtre.

Prieur, persuadé que ce serment avoit été dicté par le dépit, ne désespéra point de le faire oublier. En effet, il excita de nouveau la verve de Crébillon, qui, peu de temps après, publia sa tragédie d'*Idoménée*. Elle fut représentée et reçue assez favorablement. Cependant, le cinquième acte ayant eu très-peu de succès, l'auteur en fit un autre, qui fut composé, appris et joué en cinq jours.

Cette pièce, quoique le style en soit souvent

incorrect, donnoit déjà une idée du talent du poète, et le choix du sujet indiquoit son genre de génie. Le succès qu'elle obtint prêta une nouvelle force à l'impulsion naturelle qui portoit Crébillon vers le théâtre, et à laquelle les conseils de Prieur avoient donné le premier essor.

Deux ans après, ce poète donna *Atrée et Thyeste*. Le sujet de cette tragédie est atroce, et la manière dont il est traité ajoute encore à l'horreur qu'il inspire. Le cinquième acte, où l'on voit *Atrée* présentant à *Thyeste*, une coupe remplie du sang de son propre fils, révolte l'ame plutôt qu'il n'inspire la terreur et la pitié, et, comme le dit un critique judicieux, c'est manquer le but que de le passer. Cependant la marche rapide de l'action, la fermeté et la franchise de la plupart des caractères, la force des pensées et l'énergie du style, placent cette pièce au rang de nos meilleurs ouvrages dramatiques, auxquels la nature particulière de son genre ne permet pas néanmoins de le comparer. Elle attira à son auteur de nombreuses critiques; mais elle lui mérita aussi de grands applaudissemens. Prieur, qui étoit fort malade lors de la première représentation, se fit porter au spectacle, et dès que la pièce eût été jouée, ayant fait venir Crébillon dans sa loge, il lui dit

en l'embrassant : « Je meurs content ; je vous ai
» fait poète, et je laisse un homme à la nation. »

Melchior Jolyot ne partageoit point cet enthousiasme : indigné de voir son fils suivre une autre carrière que celle à laquelle il l'avoit destiné, et surtout de ce que, contre son gré, il avoit épousé une jeune personne dont la vertu et les qualités aimables faisoient toute la richesse, ce vieillard le déshérita; cependant il revint peu de temps après à des sentimens plus justes ; l'exhérédation étoit révoquée lorsqu'il mourut, vers la fin de 1707. Crébillon alla à Dijon pour recueillir sa succession ; mais la plus grande partie en fut vendue ou mise en décret, et ce poète ne trouva plus de ressources que dans son talent. Ce fut pendant son séjour à Dijon, qu'il composa *Electre*.

Boileau blâmoit dans cette tragédie le double amour d'*Oreste* et d'*Electre* ; l'on peut encore y critiquer le trop grand nombre de descriptions et de reconnoissances, une versification dure et sèche ; mais l'intérêt qu'inspire le personnage d'*Electre*, et la beauté du rôle de *Palamède*, compensent avantageusement ces défauts.

Rhadamisthe, qui parut au commencement de 1711, avec le plus grand succès, assure à Crébillon un des premiers rangs parmi nos grands poëtes

tragiques. Il a donné dans cette pièce les preuves les plus éclatantes de son génie et de son talent. On y admire un plan habilement conçu, des situations neuves et terribles, des caractères bien soutenus, des pensées grandes et fortes, auxquelles une versification généralement poétique et pure ajoute encore de la majesté. Peut-être la singularité du caractère de *Rhadamisthe* le place-t-il hors de la nature.

Le génie de Crébillon parut s'être épuisé en créant son chef-d'œuvre. On en retrouve à peine des traces dans la tragédie de *Xerxès*. La foiblesse de ce roi le prive de tout intérêt, et l'excessive crédulité d'*Artaxerce* peut seule faire excuser l'imprudente scélératesse d'*Artaban*. Cette pièce n'eut qu'une représentation.

Sémiramis fut jouée en 1717 avec peu de succès. L'auteur la retira du théâtre à la septième représentation. On ne put supporter le spectacle d'une mère brûlant d'un amour incestueux pour son fils, lors même qu'elle est forcée de le reconnoître pour tel. Le talent de l'auteur ne brille que par intervalle dans cette tragédie, dont le sujet est d'ailleurs froid et dénué d'intérêt.

Crébillon, accusé de prêter à ses tableaux une physionomie trop sombre, voulut, en publiant *Pyrrhus*, prouver qu'il pouvoit également obte-

nir du succès sans ensanglanter la scène. En effet, cette tragédie, dans laquelle aucun des héros ne meurt, réussit complétement. L'action en est conduite avec beaucoup d'art et les caractères des principaux personnages sont pleins de noblesse.

Durant le cours des représentations de cette pièce, l'auteur entreprit sa tragédie de *Catilina*. Il en acheva le premier acte en six semaines, et employa plus de vingt ans à terminer les autres. Peut-être même cet ouvrage n'auroit-il jamais été publié, si le roi, qui avoit accordé une pension à Crébillon, n'eût manifesté le désir de le voir paroître. Il attira beaucoup de monde pendant vingt représentations, mais c'étoit moins son mérite réel que sa célébrité qui lui donna cette vogue. Le sujet de Catilina est peu théâtral; de longues discussions politiques, loin d'exciter l'intérêt, fatiguent l'attention du spectateur; l'action seule peut l'attacher, et cette tragédie en est presque totalement dénuée. L'esprit est occupé, mais l'ame n'éprouve aucune émotion. On doit aussi reprocher au poète d'avoir avili *Cicéron* et le sénat, pour donner plus de relief au caractère de son héros. Cependant cette pièce présente de grandes beautés; le style en est généralement noble et ferme, et l'on retrouve dans le premier acte la force, l'énergie et tout le talent qui dis-

tingue l'auteur de *Rhadamisthe*. Peut-être doit-on attribuer l'infériorité des autres à la lenteur que Crébillon mit à les terminer. Le premier feu s'étoit dissipé; en vain chercha-t-il à suppléer par le travail et la réflexion aux inspirations du génie.

Crébillon, voulant réparer le tort qu'il avoit fait à la mémoire de Cicéron, composa, à l'âge de quatre-vingt-un ans, sa tragédie du *Triumvirat*. Cette pièce, dans le même genre que la précédente, n'eut qu'un médiocre succès. Elle manque de chaleur et d'action; mais on y trouve des morceaux pleins de feu, qui attestent la vigueur de sa muse octogénaire.

Ce fut le dernier ouvrage dramatique que ce poète publia. Il entreprit depuis une autre tragédie intitulée *Cléomède*, dont le sujet étoit entièrement d'imagination; mais il n'en acheva que les trois premiers actes. Il avoit eu aussi le dessein de mettre *Cromwel* sur la scène; il avoit même composé, avant de travailler à sa tragédie de *Xerxès*, une grande partie du premier acte; un ordre supérieur l'empêcha de continuer sa pièce. On en a recueilli quelques fragmens d'une grande beauté. L'on doit regretter que les élans du génie ne soient pas toujours en harmonie avec les vues de la politique.

L'académie française admit Crébillon au nombre

de ses membres en 1731. Il fit son discours de réception en vers, et cette heureuse innovation eut un grand succès. Lorsqu'il récita ce vers :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

de nombreux applaudissemens confirmèrent la justice qu'il se rendoit à lui-même. Il est vrai cependant que ce poète avoit composé dans sa jeunesse une espèce de fable où il dépeignoit les ridicules de plusieurs poètes de son temps ; mais il ne fit jamais imprimer cet ouvrage, d'ailleurs plein de gaîté et de modération.

De tous les regards que la célébrité attire sur un homme durant sa vie, la plupart sont dirigés par l'envie et la malignité, qui épient sans cesse l'occasion de ternir sa gloire. Dès qu'elles ont découvert les plus légères apparences sur lesquelles elles puissent établir des soupçons injurieux, elles sèment leurs bruits calomniateurs que la sottise adopte sans remarquer même s'ils sont contradictoires. Ainsi on prétendit que Crébillon n'étoit point l'auteur de ses ouvrages, dans le même temps qu'on lui attribuoit la noirceur des principaux héros de ses tragédies. Le ton qu'il prenoit dans le monde, et qui contrastoit singulièrement avec le caractère de ses écrits,

avoit sans doute suffi pour faire dire qu'il n'étoit que le prête-nom d'un chartreux. Ce bruit dénué de vraisemblance, tomba de lui-même. Quant aux autres soupçons, plus injurieux encore, ils ne peuvent avoir eu d'autre fondement que l'air sévère et presque dur de ce poète; car quoique impatient et même un peu colère, il étoit naturellement fort doux, très-humain et compatissant. Il avoit aussi de la gaîté dans l'esprit. Plusieurs années avant d'avoir achevé son *Catilina*, il tomba dangereusement malade; son médecin, croyant qu'il n'en reviendroit point, le pria de lui faire présent des deux premiers actes de cette pièce; Crébillon ne lui répondit que par ce vers de Rhadamisthe :

Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine.

Un jeune homme présentant une pièce de vers à Crébillon, alors chargé de la censure pour la police, le papier échappa des mains du censeur et vola dans le feu : « Cette pièce, dit-il en souriant, n'a pas manqué sa vocation ».

Ce poète détestoit la louange, et jugeoit ses propres ouvrages avec une sévérité et une franchise fort rares. Lorsque sa tragédie de *Xerxès* eut été jouée, il demanda aux acteurs leurs rôles,

et les jeta au feu devant tout le monde, en disant: « Je me suis trompé; le public m'a éclairé ».

Doué d'une mémoire excellente, il n'écrivoit ses pièces que quand il falloit les donner au théâtre. Lorsqu'on lui faisoit quelque critique juste, le morceau sur lequel elle portoit s'effaçoit entièrement de son esprit, et il n'y restoit que la correction. Quelquefois dans sa solitude, il imaginoit des sujets de roman, et passoit des journées entières à les composer, sans rien écrire. Un jour quelqu'un entra brusquement chez lui : « Ne me troublez pas, lui cria-t-il; je suis dans un moment intéressant; je vais faire pendre un ministre fripon et chasser un ministre imbécille ».

Le succès de ses tragédies l'avoit jeté dans le grand monde, et sans doute il seroit parvenu à faire une brillante fortune, si une excessive insouciance sur l'avenir ne l'avoit toujours empêché de profiter des ressources que sa célébrité lui donnoit. Le roi lui accorda une pension de deux mille livres sur le Mercure de France, outre celle de mille livres qu'il lui faisoit sur sa cassette; mais ni les bienfaits, ni le produit de ses ouvrages ne purent tirer Crébillon de l'état de gêne où il fut toute sa vie. Il ne connut jamais l'ordre: après avoir brillé dans la société, et s'y être même fait remarquer par sa dissipation et son amour

pour la parure, il passa ses derniers jours dans la solitude, réduit à un état peu éloigné de l'indigence.

Ce poète laissa un fils qui ne soutint la gloire de son nom qu'en publiant quelques romans. Les ridicules de l'esprit et la dépravation des mœurs de son temps y sont dépeints avec vérité et beaucoup de gaîté, mais trop souvent aux dépens de la décence et du goût.

Crébillon étoit grand et très-robuste. Il conserva sa force jusque dans les derniers momens de sa vie, qu'il termina le 17 juin 1762, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Les comédiens firent célébrer, après sa mort, un pompeux service auquel assistèrent les membres des académies, les corps littéraires, les artistes, et tout ce qu'il y avoit de plus distingué par le rang et la naissance.

IDOMÉNÉE,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois le 29 décembre 1703.

AU ROI.

SIRE,

Votre Majesté vient de me faire une grâce si peu méritée, que j'ose à peine lui offrir l'hommage de ses propres bienfaits : témoin des merveilles de votre règne, je devrois rougir de les avoir si mal célébrées, tandis que Votre Majesté daigne immortaliser mes ouvrages. Quel bonheur fut égal au mien ? j'ai commencé de voir le jour sous l'empire d'un roi si grand, que sans son successeur, il n'auroit jamais eu de rival ; j'ai vieilli sous les lois du plus aimable et du meilleur de

tous les rois ; j'ai vu naître, pour ainsi dire, sa gloire, je l'ai vue chaque jour prendre un nouvel éclat, et je la vois enfin consommée par le don d'une paix qui ne peut être envisagée sans admiration, ni oubliée sans ingratitude.

Je suis, avec le plus profond respect et la plus parfaite soumission,

SIRE,

De Votre Majesté

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle sujet et serviteur,

PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON.

PRÉFACE.

J'avois résolu de donner une dissertation sur la tragédie ; mais depuis quelque temps il a paru un si grand nombre de discours sur cette matière déjà tant rebattue, et presque toujours sans fruit, que j'ai craint de tomber dans des redites. Jamais les auteurs ne furent mieux instruits des règles et des finesses de l'art, on en peut juger par leurs préfaces ; il seroit seulement à souhaiter que les ouvrages qui les occasionnent se ressentissent un peu plus de ces préliminaires si brillans : d'ailleurs que dirois-je à mes contemporains qu'ils ne sussent aussi bien que moi ? Ceux qui sont doués d'un génie heureux puisent des leçons dans leurs propres talens ; ceux qui en sont dénués n'ont besoin que d'un seul précepte, c'est de ne point écrire. On sera peut-être surpris que dans le cours d'une assez longue vie je ne me sois point occupé à retoucher mes ouvrages, surtout depuis que le roi a daigné en ordonner l'impression à son imprimerie royale ; bienfait qui, en me comblant de gloire, seroit seul capable de confirmer le public dans la bienveillance dont il m'a toujours honoré, et dont il m'a donné des marques si

particulières : mais je n'ai jamais eu grande foi aux corrections ; la plupart ne sont que des fautes nouvelles. Lorsqu'on n'est plus dans la chaleur des premières idées, on ne peut trop se défier des secondes. Un autre motif m'a engagé à me laisser tel que j'étois quand le public m'a pris sous sa protection ; comme je ne me flatte pas de pouvoir devenir un modèle, mes défauts pourront servir d'instruction : peut-être qu'en m'examinant de près mes successeurs seront à leur tour tentés de faire l'examen de leur conscience ; ils en sentiront mieux les dangers d'une carrière aussi épineuse que celle du théâtre, quand ils verront qu'un homme né avec une sorte de talent pour la tragédie, et éclairé par les pièces de Corneille et de Racine, n'a pu éviter des écueils que vraisemblablement il devoit avoir aperçus. Je suis d'autant moins excusable que j'ai connu parfaitement les beautés de la tragédie ; et que j'ai mieux que qui que ce soit senti mes défauts. Ai-je atteint ce que j'ai si parfaitement connu ? me suis-je corrigé de ce que j'ai si bien senti ? Je n'ai pu me garantir d'un vice qui nous est commun à tous, et qui est la véritable source de nos déréglemens poétiques, je veux dire l'impatience, quelquefois l'entêtement, et encore plus souvent l'orgueil. L'impatience n'est pas tout à fait sans fondement : un auteur qui a fait choix d'un su-

jet, et qui s'est cru obligé de le communiquer, ainsi que ses idées, craint qu'on ne le lui vole, et, à la honte des lettres, ces sortes de larcins ne sont que trop familiers, du moins si l'on s'en rapporte à ceux qui revendiquent ce qu'on leur a pris. Mais ces craintes doivent-elles l'emporter sur ce que nous devons au public, et sur ce que nous nous devons à nous-mêmes, et nous engager à précipiter nos compositions? il vaut encore mieux être pillés que sifflés. Il n'y a pas un défaut dans nos plans dont nous ne soyons frappés les premiers; mais après les avoir bien discutés nous ne songeons souvent qu'à nous les justifier, flattés du fol espoir de pouvoir les couvrir si bien qu'on ne s'en doutera seulement pas: si des amis clairvoyans nous en font apercevoir, nous répondons avec vivacité que, pour ôter ce défaut prétendu, il faudroit refondre toute la pièce; que Corneille et Racine sont pleins de ces fautes. Mais si à la fin on parvient à nous faire ouvrir les yeux, alors, pour concilier le sentiment de nos amis avec notre amour-propre, nous employons plus d'esprit, d'art et de temps pour pallier ce défaut, qu'il ne nous en auroit fallu pour faire deux nouveaux actes. Une autre erreur aussi dangereuse pour le moins, c'est de prétendre qu'un défaut qui produit de grandes beautés ne doit pas être compté pour un défaut: je ne l'en trouve, moi,

que plus énorme; dès qu'on est capable d'enfanter de grandes beautés, on ne peut leur donner une source trop pure. Qu'arrive-t-il enfin? les défauts percent, et sont saisis par le public, à qui rien n'échappe; et on ne manque pas de se récrier contre sa dureté. Nous avons tort: l'indulgence du public va jusqu'à l'extrême patience; son amour pour les spectacles lui fait passer bien des choses que nos plus zélés partisans ne nous pardonneroient pas. Si on retranchoit de nos pièces tout ce qu'il y a d'inutile, nous mourrions de frayeur à l'aspect du squelette. Que de dissertations, que de métaphysique sur les effets de passions que leurs mouvemens développeroient de reste, si nous nous attachions purement et simplement à l'action, que nous interrompons sans cesse par des réflexions qui refroidissent également la pièce, le spectateur et l'acteur! A propos de passion, me sera-t-il permis de dire ici deux mots en faveur de l'amour, qu'une morale renouvelée, car elle n'a point le mérite de la nouveauté, veut bannir de la tragédie? Je ne crains pas qu'on soupçonne de partialité sur cet article un homme que l'on n'a point accusé jusqu'ici d'être fort doucereux. Le poème tragique, supposé que je le connoisse bien, est, pour ainsi dire, le rendez-vous de toutes les passions; pourquoi en chasserions-nous l'amour, qui est souvent le mobile de toutes

les passions ensemble? les cœurs nés sans amour sont des êtres de raison; et je ne vois pas en quoi l'amour, nommément dit, peut dégrader le héros et l'honnête homme. Sophocle et Euripide, dit-on, se sont bien passés de l'amour: c'est un agrément de moins dans leurs ouvrages; ces deux grands hommes ont travaillé selon le goût de leur siècle, nous nous conformerons au goût du nôtre. Voudroit-on nous persuader que Corneille et Racine doivent être moins grands pour nous que Sophocle et Euripide ne le furent pour les Grecs? Qui d'entre eux doit nous donner le ton? Que l'on blâme les analyses perpétuelles que nous faisons des sentimens amoureux, ces délicatesses, ces recherches puériles qui affadissent le cœur au lieu de l'émouvoir, et qui enlaidissent l'amour loin de l'embellir, je passe condamnation. Un homme d'esprit a dit:

> Ce n'est point l'amour qui nous perd,
> C'est la manière de le faire.

Parmi nous, c'est la manière de l'employer; ce n'est pas la faute de l'amour si nous le mettons toujours à sa toilette: mais que nous le représentions impétueux, violent, injuste, malheureux, capable de nous porter aux plus grands crimes ou aux actions les plus vertueuses, l'amour alors deviendra la plus grande ressource du théâtre; j'oserai

même ou tenir qu'il est dangereux de s'en passer, et que si on venoit à le supprimer, ce seroit priver la tragédie de l'objet le plus intéressant et le plus capable de bien exercer sa morale.

Quant aux brochures que l'on fait courir contre moi, je ne me pique pas d'y répondre; les critiques les plus envenimées me font encore beaucoup d'honneur; j'en aurois même remercié leurs auteurs, si j'y avois trouvé des instructions qui pussent m'être de quelque utilité: mais franchement je n'y ai entrevu qu'un dessein formé de m'humilier ou de me fâcher. Mes censeurs ont manqué leur coup; la critique n'humilie que les orgueilleux, et ne fâche que les sots: j'aurois presque osé me flatter de n'être ni l'un ni l'autre.

A S. A. S. MONSEIGNEUR

LE DUC.

Toi qui, par mille exploits divers,
Soutiens le poids d'un nom si fameux dans le monde,
Héros, à tes bontés souffre que je réponde,
Et reçois l'offre de mes vers.

Je méditois en vain de t'en faire l'hommage,
En vain je me l'étois promis;
Jamais ton nom sacré n'eût paré mon ouvrage,
Si tu ne me l'eusses permis.
Non, quel que soit pour toi le zèle qui me guide,
Quel que fût de mes vers le prix ou le bonheur,
Grand prince, ma muse timide
Ne te les eût offerts que dans le fond du cœur.
Un auteur vainement sous le nom de prémices,
Croit son hommage en sûreté :
Dans nos plus humbles sacrifices,
On nous croit sans humilité.
C'est tendre à l'immortalité
Que de paroître au jour sous de si grands auspices;
C'est rendre enfin mes vers ou suspects ou complices
D'une coupable vanité.
Heureux que ma muse indiscrète
N'ait point suivi sa folle ardeur,
Et que prête à livrer le héros au poète,
Elle ait d'un front modeste épargné la pudeur!
Si, plus que toi peut-être instruite de ta gloire,
Rappelant des périls que tu ne craignis pas,
Te les reprochant même au sein de la victoire,
Ma muse t'apprenoit tout ce que fit ton bras...
Non, ne crains point que son audace,
De Steinkerque ou Nerwinde embrassant les exploits,

Fasse résonner une voix
A peine connue au Parnasse.
Mais si du dieu des vers je me fais avouer,
Si sur moi d'un rayon il répand la lumière,
Je ne rentre dans la carrière
Que pour apprendre à te louer.

JOLYOT DE CRÉBILLON.

PERSONNAGES.

IDOMÉNÉE, roi de Crète.
IDAMANTE, fils d'Idoménée.
ÉRIXÈNE, fille de Mérion, prince rebelle.
SOPHRONYME, ministre d'Idoménée.
ÉGÉSIPPE, officier du palais.
POLYCLÈTE, confident d'Idamante.
ISMÈNE, confidente d'Erixène.
SUITE DU ROI.
GARDES.

La scène est à Cydonie, capitale de la Crète, dans le palais d'Idoménée.

IDOMÉNÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

IDOMÉNÉE.

Ou suis-je? quelle horreur m'épouvante et me suit!
Quel tremblement, ô ciel! et quelle affreuse nuit!
Dieux puissans, épargnez la Crète infortunée.

SCÈNE II.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

Sophronyme, est-ce toi?

SOPHRONYME.

Que vois-je? Idoménée!
Ah! Seigneur! de quel bruit ont retenti ces lieux!

IDOMÉNÉE.

Eh quoi! tant de malheurs n'ont point lassé les dieux!
Depuis six mois entiers une fureur commune
Agite tour à tour Jupiter et Neptune.

La foudre est l'astre seul qui nous luit dans les airs :
Neptune va bientôt nous couvrir de ses mers.
C'en est fait ! tout périt ; la Crète désolée
Semble rentrer au sein de la terre ébranlée.
Chaque jour, entouré des plus tristes objets,
La mort jusqu'en mes bras moissonne mes sujets.
Jupiter, sur moi seul épuise ta vengeance !
N'afflige plus des lieux si chers à ton enfance !
Mes peuples malheureux n'espèrent plus qu'en toi :
Si j'ai pu t'offenser ne tonne que sur moi.
Pour les seuls innocens allumes-tu la foudre ?
Sur son trône embrasé réduis le prince en poudre,
Epargne les sujets : pourquoi les frapper tous ?
Qui d'eux ou de leur roi mérite ton courroux ?

SOPHRONYME.

Quoi ! toujours de nos maux vous croirez-vous coupable ?
N'armez point contre vous une main redoutable.
Le ciel, depuis long-temps déclaré contre nous,
Semble, dans sa fureur, ne ménager que vous.
Dans les maux redoublés dont la rigueur nous presse,
Votre seule pitié, Seigneur, nous intéresse.

IDOMÉNÉE.

Les dieux voudroient en vain ne ménager que moi :
Eh ! frapper tout un peuple, est-ce épargner un roi ?
Hélas ! pour me remplir de douleurs et de craintes,
Pour accabler mon cœur des plus rudes atteintes,
Il suffiroit des cris de tant d'infortunés,
Aux maux les plus cruels chaque jour condamnés :
Et c'est moi cependant, c'est leur roi sacrilége
Qui répand dans ces lieux l'horreur qu les assiége !

Je ne gémirois point sur leur destin affreux,
Si le ciel étoit juste autant que rigoureux.
Mais ce n'est pas le ciel, c'est moi qui les foudroie :
Juge de quels remords je dois être la proie.
Quels regrets, quand je vois mes peuples malheureux
Craindre pour moi les maux que j'attire sur eux;
Prier que pour eux seuls le ciel inexorable
Porte loin de leur roi le coup qui les accable!

SOPHRONYME.

Quoi! Seigneur, vous seriez l'auteur de tant de maux!
Et de vous seul la Crète attendroit son repos!
Quoi! des dieux irrités ce peuple la victime....

IDOMÉNÉE.

L'est moins de leur courroux, qu'il ne l'est de mon crime.
Cet aveu te surprend. A peine croirois-tu,
Sophronyme, à quel point j'ai manqué de vertu :
Mais telle est désormais ma triste destinée....

SOPHRONYME.

Quel crime a donc commis le sage Idoménée?
Fils de Deucalion, petit-fils de Minos,
Vos vertus ont passé celles de ces héros :
Nous trouvions tout en vous, un roi, les dieux, un père.
Seigneur, par quel malheur, à vous-même contraire,
Avez-vous pu trahir des noms si glorieux?
Qui fit donc succomber votre vertu?

IDOMÉNÉE.

Les dieux.

SOPHRONYME.

Quel forfait peut sur vous attirer leur colère?

IDOMÉNÉE.

On n'est pas innocent lorsqu'on peut leur déplaire:
Les dieux sur mes pareils font gloire de leurs coups;
D'illustres malheureux honorent leur courroux.
Entre le ciel et moi sois juge, Sophronyme :
Il prépara du moins s'il ne fit pas mon crime.
Par vingt rois dès long-temps vainement rassemblés
Les Troyens à la fin se virent accablés;
De leurs bords désolés tout pressoit la retraite :
Ainsi, loin de nos Grecs, je voguai vers la Crète.
Le prince Mérion, prompt à m'y devancer,
Sur mon trône peut-être auroit pu se placer,
Si mon fils n'eût domté l'orgueil de ce rebelle.
A Samos, par tes soins, j'en reçus la nouvelle.
Je peindrois mal ici les transports de mon cœur
Lorsque j'appris d'un traître Idamante vainqueur:
La gloire de mon fils me causa plus de joie
Que ne firent jamais les dépouilles de Troie.
Après dix ans d'absence, empressé de revoir
Cet appui de mon trône, et mon unique espoir,
A regagner la Crète aussitôt je m'apprête,
Ignorant le péril qui menaçoit ma tête.
Sans que je te rappelle un honteux souvenir,
Ni que de nos affronts je t'aille entretenir,
Tu sais de quels forfaits ma race s'est noircie.
Comme Pasiphaé, Phèdre au crime endurcie
Ne signale que trop et Minos et Vénus.
Tous nos malheurs enfin te sont assez connus.
Né de ce sang fatal à la déesse en proie,
J'avois encor sur moi la querelle de Troie :

Juge de la vengeance, à ce titre odieux.
Ce fut peu de sa haine, elle arma tous les dieux.
La Crète paroissoit, tout flattoit mon envie;
Je distinguois déjà le port de Cydonie :
Mais le ciel ne m'offroit ces objets ravissans
Que pour rendre toujours mes désirs plus pressans.
Une effroyable nuit sur les eaux répandue
Déroba tout à coup ces objets à ma vue;
La mort seule y parut.... Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers.
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abîme profond jusques au ciel poussées,
Dans les airs embrasés agitoient mes vaisseaux,
Aussi près d'y périr qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feux l'onde comme allumée
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée;
Et Neptune en courroux à tant de malheureux
N'offroit pour tout salut que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin? Dans ce péril extrême,
Je tremblai Sophronyme, et tremblai pour moi-même.
Pour appaiser les dieux je priai.... je promis....
Non, je ne promis rien : dieux cruels! j'en frémis...
Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,
S'empara de mon cœur, et dicta la promesse :
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurois jamais promis de sang humain.
« Sauve des malheureux si voisins du naufrage,
Dieu puissant, m'écriai-je, et rends-nous au rivage :
Le premier des sujets rencontré par son roi
A Neptune immolé satisfera pour moi... »

Mon sacrilége vœu rendit le calme à l'onde :
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde ;
Et, l'effroi succédant à mes premiers transports,
Je me sentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvai déserts, tout avoit fui l'orage :
Un seul homme alarmé parcouroit le rivage ;
Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris :
J'en approche en tremblant.... hélas! c'étoit mon fils.
A ce récit fatal tu devines le reste.
Je demeurai sans force à cet objet funeste ;
Et mon malheureux fils eut le temps de voler
Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

SOPHRONYME.

Ai-je bien entendu ? Quelle horrible promesse !
Ah ! père infortuné !

IDOMÉNÉE.

Rebelle à ma tendresse,
Je fus près d'obéir : mais Idamante enfin
Mit mon ame au-dessus des dieux et du destin ;
Je n'envisageai plus le vœu ni la tempête ;
Je baignai de mes pleurs une si chère tête.
Le ciel voulut en vain me rendre furieux ;
La nature à son tour fit taire tous les dieux.
Sophronyme, qui veut peut braver leur puissance,
Mais ne peut pas qui veut éviter leur vengeance.
A peine de la Crète eus-je touché les bords,
Que je la vis remplir de mourans et de morts.
En vain j'adresse au ciel une plainte importune ;
J'ai trouvé tous les dieux du parti de Neptune.

SOPHRONYME.

Qu'espérez-vous des dieux en leur manquant de foi?

IDOMÉNÉE.

Que du moins leur courroux n'accablera que moi;
Que le ciel, fatigué d'une injuste vengeance,
Plus équitable enfin, punira qui l'offense;
Que je ne verrai point la colère des dieux
S'immoler par mes mains un sang si précieux.

SOPHRONYME.

Seigneur, à ce dessein vous mettez un obstacle:
Pourquoi par Egésippe interroger l'oracle?
Vos peuples, informés du sort de votre fils,
Voudront de leur salut que son sang soit le prix.

IDOMÉNÉE.

Que le ciel, que la Crète à l'envi le demandent,
N'attends point que mes mains à leur gré le répandent.
J'interroge les dieux! ce n'est pas sans frayeur:
L'oracle est trop écrit dans le fond de mon cœur.
J'interroge les dieux! que veux-tu que je fasse?
Pouvois-je à mes sujets refuser cette grâce?
Un peuple infortuné m'empresse par ses cris:
J'ai résisté long-temps, à la fin j'y souscris.
Tu vois trop à quel prix il faut le satisfaire.
Ne puis-je être son roi qu'en cessant d'être père?
Mais pourquoi m'alarmer? Les dieux pourroient parler.
Non, les dieux sur ce point n'ont rien à révéler.
Que le ciel parle ou non sur ce cruel mystère,
Ne puis-je pas forcer Egésippe à se taire?

SOPHRONYME.

Il se tairoit en vain: par le ciel irrité
Son silence, Seigneur, sera-t-il imité?

A se taire long-temps pourrez-vous le contraindre?
Que je prévois de maux! que vous êtes à plaindre!

IDOMÉNÉE.

Tu me plains : mais, malgré ta sincère amitié,
Tu n'auras pas toujours cette même pitié,
Quand tu sauras les maux dont le destin m'accable,
Et que l'amour a part à mon sort déplorable....
Je vois, à ce nom seul, ta vertu s'alarmer;
Et la mienne a long-temps craint de t'en informer.
Tu sais que Mérion, à mon retour d'Asie,
De son sang criminel paya sa perfidie :
Lorsque je refusois une victime aux dieux,
J'osai bien m'immoler ce prince ambitieux.
Qu'il m'en coûte! Sa fille, en ces lieux amenée,
Erixène a comblé les maux d'Idoménée.
Croirois-tu que mon cœur, nourri dans les hasards,
N'a pu de deux beaux yeux soutenir les regards;
Et que j'adore enfin, trop facile et trop tendre,
Les restes de ce sang que je viens de répandre?

SOPHRONYME.

Quoi! Seigneur, vous aimez! et parmi tant de maux....

IDOMÉNÉE.

Cet amour dans mon cœur s'est formé dès Samos.
Mérion, incertain du succès de ses armes,
Y crut mettre sa fille à l'abri des alarmes.
Je la vis, je l'aimai; conduite par Arcas,
Je la fis dans ces lieux amener sur mes pas.
Il semble qu'une fille à mes regards si chère
Devoit me dérober la tête de son père;
Mais Vénus, attentive à se venger de moi,
Fit bientôt dans mon cœur céder l'amant au roi.

J'immolai Mérion, et ma naissante flamme
En vain en sa faveur combattit dans mon ame;
Vénus, qui me gardoit de sinistres amours,
De ce prince odieux me fit trancher les jours.
Que dis-je? dans le sang du père d'Erixène
J'espérois étouffer mon amour et ma haine:
Je m'abusois; mon cœur, par un triste retour,
Défait de son courroux, n'en eut que plus d'amour.
Si depuis mes malheurs je ne l'ai pas vu naître,
En dois-je moins rougir d'avoir pu le connoître?

SOPHRONYME.

Menacé chaque jour du sort le plus affreux,
Nourrissez-vous, Seigneur, un amour dangereux?

IDOMÉNÉE.

Je ne le nourris point, puisque je le déteste:
C'étoit des dieux vengeurs le coup le plus funeste.
Que n'a point fait mon cœur pour affoiblir le trait!

SCÈNE III.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME, POLYCLÈTE.

IDOMÉNÉE, *bas à Sophronyme.*

Je vois mon fils: laissons cet entretien secret.
Je t'ai tout découvert, mon amour et mon crime:
Cache bien mon amour, encor mieux ma victime.
(*A Idamante.*)
Que cherchez-vous, mon fils, dans cette affreuse nuit?

IDAMANTE.

Long-temps épouvanté par un horrible bruit,

Tremblant pour des malheurs qui redoublent sans cesse
Sans repos, toujours plein du trouble qui vous presse,
Alarmé pour des jours si chers, si précieux,
Je vous cherche... Pourquoi détournez-vous les yeux?
Seigneur, qu'ai-je donc fait? Vous craignez ma présence
Quel traitement, après une si longue absence!

IDOMÉNÉE.

Non, il n'est pas pour moi de spectacle plus doux,
Mon fils; je ne sais rien de plus aimé que vous.
Mais je ne puis vous voir, que mon cœur ne frémisse;
Je crains le ciel vengeur, et qu'il ne me ravisse
Un bien......

IDAMANTE.

Ah! puisse-t-il, aux dépens de mes jours,
A des maux si cruels donner un prompt secours!
La mort du moins, Seigneur, finiroit mes alarmes.
Vous ne paroissez plus sans m'arracher des larmes;
Triste, désespéré, vous cherchez à mourir:
Et vous m'aimez, Seigneur! Est-ce là me chérir?
Le ciel en vain de vous écarte sa colère,
Vous vous faites des maux qu'il ne veut pas vous faire
Il vous rend à mes pleurs quand je vous crois perdu;
M'ôterez-vous, Seigneur, le bien qu'il m'a rendu?

IDOMÉNÉE.

Ah! mon fils! nos malheurs ont lassé ma constance,
Et de fléchir les dieux je perds toute espérance;
Trop heureux si le ciel, secondant mes souhaits,
Me rejoignoit bientôt à mes tristes sujets!

IDAMANTE.

Pour eux, plus que le ciel, vous seriez inflexible,
Si vous leur prépariez un malheur si terrible.

Tous

Tous les dieux ne sont point contre vous ni contre eux,
Puisqu'il nous reste encore un roi si généreux:
Conservez-le, Seigneur, et terminez nos craintes.
Peut-être que le ciel, plus sensible à nos plaintes,
Va s'expliquer bientôt, et, fléchi désormais.....

IDOMÉNÉE.

Ah! mon fils! puisse-t-il ne s'expliquer jamais!
Adieu.

SCÈNE IV.

IDAMANTE, POLYCLÈTE.

IDAMANTE.

De cet accueil qu'attendre, Polyclète?
Que ce silence affreux me trouble et m'inquiète!
Que m'annonce mon père? Il me voit à regret:
Auroit-il pénétré mon funeste secret?
Sait-il par quel amour mon ame est entraînée?
Hélas! bien d'autres soins pressent Idoménée:
Ce roi comblé de gloire, et qui n'aima jamais,
Ne s'informera point si j'aime ou si je hais.
Il ignore qu'un sang qui fit toute sa haine
Fasse tout mon amour, que j'adore Erixène.
Que ne m'est-il permis d'ignorer à mon tour
Que la haine sera le prix de mon amour!
Je défis Mérion; plus juste ou plus sévère,
Le roi sacrifia ce prince téméraire:
Prémices d'un retour fatal à tous les deux,
Prémices d'un amour encor plus malheureux.
C'est en vain que mon cœur brûle pour Erixène;
En vain.....

SCÈNE V.

IDAMANTE, ERIXÈNE, POLYCLÈTE, ISMÈNE.

IDAMANTE.

Dans cette nuit, ciel! quel dessein l'amène?
(*A Erixène.*)
Madame, quel bonheur! Eussé-je cru devoir
A la fureur des dieux le plaisir de vous voir?

ÉRIXÈNE.

J'espérois, mais en vain, jouir de leur colère;
J'ai cru que cette nuit alloit venger mon père,
Et que le juste ciel, de sa mort irrité,
N'en verroit point le crime avec impunité.
D'un courroux légitime inutile espérance!
Avec trop de lenteur le ciel sert ma vengeance:
En vain pour vous punir il remplit tout d'horreurs,
Puisqu'il peut de mes maux épargner les auteurs.

IDAMANTE.

J'ignore auprès des dieux ce qui nous rend coupables;
J'ignore quel forfait les rend inexorables;
Mais je sais que le sang qui fait couler vos pleurs
N'a point sur nous, Madame, attiré ces malheurs.
Avant qu'un sang si cher eût arrosé la terre,
Le ciel avoit déjà fait gronder son tonnerre.
Ainsi, pour vous venger, n'attendez rien des dieux,
Si ce n'est de l'amour, qui peut tout par vos yeux.
Que le courroux du ciel de cent villes fameuses
Fasse de longs déserts, des retraites affreuses;

Que les ombres du Styx habitent ce séjour;
Tout vous vengera moins qu'un téméraire amour.
Seul il a pu remplir vos vœux et votre attente :
Je défis votre père, il vous livre Idamante:
Lorsque vous imploriez les traits d'un dieu vengeur,
Tous les traits de l'amour vous vengeoient dans mon cœur.

ÉRIXÈNE.

Quoi! Seigneur, vous m'aimez?

IDAMANTE.

Jamais l'amour, Madame,
Dans le cœur des humains n'alluma plus de flamme.
Sans espoir, dans vos fers toujours plus engagé....

ÉRIXÈNE.

O mon père! ton sang va donc être vengé!

IDAMANTE.

Si l'amour près de vous peut expier un crime,
Je rends grâce à l'amour du choix de la victime:
Heureux même, à ce prix, que vous daigniez souffrir
Les vœux qu'un tendre cœur brûloit de vous offrir!
Je sais trop que vos pleurs condamnent ma tendresse;
Au sang que vous pleurez, hélas! tout m'intéresse.

ÉRIXÈNE.

Que m'importent, cruel, les vains regrets du cœur,
Après que votre main a servi sa fureur?

IDAMANTE.

J'ai suivi mon devoir, Madame; et sa défaite
Importoit à mes soins, importoit à la Crète.
La sûreté du prince ordonna ce trépas;
Et, pour comble de maux, j'ignorois vos appas.
Mérion a rendu sa perte légitime:
Sa mort, sans mon amour, ne seroit pas un crime.

ÉRIXÈNE.

C'est-à-dire, Seigneur, qu'il mérita son sort?
Sans vouloir démêler les causes de sa mort,
Si de ces tristes lieux le funeste héritage
Du superbe Minos dut être le partage;
Si mon père, sorti du sang de tant de rois,
D'Idoménée enfin a dû subir les lois;
Quel espoir a nourri cet amour qui m'outrage?
Et pourquoi m'en offrir un imprudent hommage?
Vainqueur de Mérion, fils de son assassin,
La source de mes pleurs s'ouvrit par votre main:
Est-ce pour les tarir que vos feux se déclarent?
Songez-vous que ces pleurs pour jamais nous séparent?
Sous le poids de vos fers, je n'arrive en ces lieux
Que pour y recevoir les plus tristes adieux.
Mérion expiroit; sa tremblante paupière
A peine lui laissoit un reste de lumière;
Son sang couloit encore, et couloit par vos coups:
Barbare! en cet état me parloit-il pour vous?
Qu'il m'est doux de vous voir brûler pour Erixène?
Conservez votre amour, il servira ma haine.
Adieu, Seigneur: c'est trop vous permettre un discour
Dont ma seule vengeance a dû souffrir le cours.

SCÈNE VI.

IDAMANTE, POLYCLÈTE.

POLYCLÈTE.

Ah! Seigneur! falloit-il découvrir ce mystère?
Avez-vous dû parler?

IDAMANTE.

Ai-je donc pu me taire?

Près de l'objet enfin qui cause mon ardeur,
Pouvois-je retenir tant d'amour dans mon cœur?
Que dis-tu? Toujours plein de cette ardeur extrême,
Le hasard sans témoin m'offre tout ce que j'aime;
Et tu veux de l'amour que j'étouffe la voix,
Libre de m'expliquer pour la première fois!
D'un attrait si puissant, eh! comment se défendre?
Mon amour malheureux vouloit se faire entendre....
Mais quel trouble inconnu remplit mon cœur d'effroi!
Cherchons dans ce palais à rejoindre le roi:
Allons. Bientôt la nuit, moins terrible et moins sombre,
Va découvrir les maux qu'elle cachoit dans l'ombre.
Ces lieux sont éclairés d'un triste et foible jour:
Egésippe déjà doit être de retour.
Suis-moi: près de mon père il faut que je me rende.
Sachons, pour s'appaiser, ce que le ciel demande.
Quel présage! et qu'attendre en ces funestes lieux,
Si tout, jusqu'à l'amour, sert le courroux des dieux?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉRIXÈNE, ISMÈNE.

ISMÈNE.

Madame, en ce palais pourquoi toujours errante?

ÉRIXÈNE.

Lieux cruels, soutenez ma fureur chancelante;
Lieux encor teints du sang qui me donna le jour,
Du tyran de la Crète infortuné séjour,
Eternels monumens d'une douleur amère;
Lieux terribles, témoins de la mort de mon père;
Lieux où l'on m'ose offrir de coupables amours,
Prêtez à ma colère un utile secours:
Retracez-moi sans cesse une triste peinture;
Contre un honteux amour défendez la nature.
O toi qui vois la peine où ce feu me réduit,
Vénus, suis-je d'un sang que ta haine poursuit?
Ou faut-il qu'en des lieux remplis de ta vengeance
Les cœurs ne puissent plus brûler dans l'innocence?
Laisse au sang de Minos ses affronts, ses horreurs;
Sur ce sang odieux signale tes fureurs:
Laisse au sang de Minos Phèdre et le labyrinthe,
Au mien sa pureté sans tache et sans atteinte.

ISMÈNE.

Madame, quel transport! qu'entends-je! et quel discours!
Quoi! vous vous reprochez de coupables amours!

ÉRIXÈNE.

Tout reproche à mon cœur le feu qui me dévore;
Je respire un amour que ma raison abhorre.
De mon père en ces lieux j'ose trahir le sang;
De mon père immolé je viens rouvrir le flanc;
A la main des bourreaux je joins ma main sanglante;
Enfin, ce cœur si fier brûle pour Idamante.

ISMÈNE.

Vainqueur de votre père....

ÉRIXÈNE.

Ismène, ce vainqueur
Sut sans aucun effort se soumettre mon cœur.
Je me défiois peu de la main qui m'enchaîne,
Ayant tant de sujets de vengeance et de haine;
Ni qu'Idamante en dût interrompre le cours,
Avec tant de raisons de le haïr toujours;
Comptant sur ma douleur, ma fierté, ma colère,
Et, pour tout dire enfin, sur le sang de mon père;
Et mon père en mes bras ne faisoit qu'expirer,
Lorsqu'un autre que lui me faisoit soupirer.
A des yeux encor pleins d'un spectacle effroyable
Idamante parut, et parut trop aimable.
Aujourd'hui même encor l'amour a prévalu:
J'allois céder, Ismène, ou peu s'en est fallu.
Quand le prince m'a fait le récit de sa flamme,
Il entraînoit mon cœur, il séduisoit mon ame:

Déjà ce foible cœur, d'accord avec le sien,
Lui pardonnoit un feu qu'autorise le mien.
Des pleurs que j'ai versés prête à lui faire grâce,
Mon amour m'allioit aux crimes de sa race :
Près de ce prince, enfin, mon esprit combattu,
Sans un peu de fierté, me laissoit sans vertu;
Et lorsque ma raison a rappelé ma gloire,
Dans le fond de mon cœur j'ai pleuré ma victoire.

ISMÈNE.

Votre cœur sans regret ne peut donc triompher
D'un feu qu'en sa naissance il falloit étouffer?
Ah! du moins, s'il n'en peut domter la violence,
Faites à vos transports succéder le silence.

ÉRIXÈNE.

Si je craignois qu'un feu déclaré malgré moi
Dût jamais éclater devant d'autres que toi,
Dans la nuit du tombeau toujours prête à descendre,
J'irois ensevelir ce secret sous ma cendre.
Quoiqu'à mes yeux peut-être Idamante ait trop plu,
Il me sera toujours moins cher que ma vertu;
D'un amour que je crains il aura tout à craindre :
Avec ma haine seule il seroit moins à plaindre.
Non, mon père, ton sang lâchement répandu
A tes fiers ennemis ne sera point vendu;
Et le cruel vainqueur qui surprend ma tendresse
Ajoute à ses forfaits celui de ma foiblesse.
Je saurai le punir de son crime et du mien....
Le roi paroît.... Fuyons un fâcheux entretien.

SCÈNE II.

IDOMÉNÉE, ÉRIXÈNE, SOPHRONYME, ISMÈNE.

IDOMÉNÉE.

Madame, demeurez... Demeurez, Erixène.
Mérion, par sa mort vient d'éteindre ma haine;
Ainsi ne craignez point ma rencontre en ces lieux:
Vous pouvez y rester sans y blesser mes yeux.
Mérion me fut cher, mais de cet infidèle
Mes bienfaits redoublés ne firent qu'un rebelle.
Vous le savez, l'ingrat, pour prix de ces bienfaits,
Osa contre leur roi soulever mes sujets.
Son crime fut de près suivi par son supplice,
Et son sang n'a que trop satisfait ma justice:
Je l'en vis à regret laver son attentat;
Mais je devois sa tête à nos lois, à l'Etat:
Et près de vous j'oublie une loi trop sévère,
Qui rend de mes pareils la haine héréditaire.

ÉRIXÈNE.

Si, content de sa mort, votre haine s'éteint
Dans le sang d'un héros dont ce palais est teint,
La mienne que ce sang éternise en mon ame,
A votre seul aspect se redouble et s'enflamme.
J'ai vu mon père, hélas! de mille coups percé;
Tout son sang cependant n'est pas encor versé...
Que sa mort fût enfin injuste ou légitime,
Auprès de moi du moins songez qu'elle est un crime.
Mon courroux là-dessus ne connoît point de loi
Qui puisse dans mon cœur justifier un roi.

De maximes d'Etat colorant ce supplice,
Vous prétendez en vain couvrir votre injustice :
Le ciel qui contre vous semble avec moi s'unir,
De ce crime odieux va bientôt vous punir ;
Contre vous dès long-temps un orage s'apprête ;
De mes pleurs chaque jour je grossis la tempête.
Puissent les justes dieux, sensibles à mes pleurs,
A mon juste courroux égaler vos malheurs !
Et puissé-je à regret voir que toute ma haine
Voudroit en vain y joindre une nouvelle peine !

IDOMÉNÉE.

Ah ! Madame, cessez de si funestes vœux ;
N'offrez point à nos maux un cœur si rigoureux.
Vous ignorez encor ce que peuvent vos larmes :
Ne prêtez point aux dieux de si terribles armes,
Belle Erixène ; enfin, n'exigez plus rien d'eux.
Non, jamais il ne fut un roi plus malheureux :
Du destin ennemi je n'ai plus rien à craindre :
J'éprouve des malheurs dont vous pourriez me plaindre.
Ces beaux yeux, sans pitié qui pourroient voir ma mort,
Ne refuseroient pas des larmes à mon sort.
Sur mon peuple des dieux la fureur implacable
Des maux que je ressens est le moins redoutable :
Sur le sang de Minos un dieu toujours vengeur
A caché les plus grands dans le fond de mon cœur.
Objet infortuné d'une longue vengeance,
J'oppose à mes malheurs une longue constance :
Mon cœur sans s'émouvoir les verroit en ce jour,
S'il n'eût brûlé pour vous d'un malheureux amour.

ÉRIXÈNE.

C'étoit donc peu, cruel! qu'avec ignominie
Mon père eût terminé sa déplorable vie;
Ce n'étoit point assez que votre bras sanglant
Eût jeté dans les miens Mérion expirant:
De son sang malheureux votre courroux funeste
Vient jusque dans mon cœur poursuivre encor le reste!
Oui, tyran, cet amour dont brûle votre cœur,
N'est contre tout mon sang qu'un reste de fureur.

IDOMÉNÉE.

Le reste de ce sang m'est plus cher que la vie:
Souffrez qu'un tendre amour me le réconcilie.
Madame, je l'aimai, je vous l'ai déjà dit;
Songez que Mérion lui-même se perdit...
Quoi! rien ne peut fléchir votre injuste colère!
Trouverai-je partout le cœur de votre père?
Sa révolte à vos yeux eut-elle tant d'attraits?
Mon amour aura-t-il le sort de mes bienfaits?
Vous verrai-je au moment que cet amour vous flatte,
Achever les forfaits d'une famille ingrate?

ÉRIXÈNE.

Achever des forfaits! c'est au sang de Minos
A savoir les combler, non au sang d'un héros.

SCÈNE III.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

Que faites-vous, Seigneur? est-il temps que votre ame
S'abandonne aux transports d'une honteuse flamme?

IDOMÉNÉE.

Pardonne; tu le vois, la raison à son gré
Ne règle pas un cœur par l'amour égaré.
Je me défends en vain; ma flamme impétueuse
Détruit tous les efforts d'une ame vertueuse;
D'un poison enchanteur tous mes sens prévenus
Ne servent que trop bien le courroux de Vénus.
Je sens toute l'horreur d'un amour si funeste;
Mais je chéris ce feu que ma raison déteste:
Bien plus, de ma vertu redoutant le retour,
Je combats plus souvent la raison que l'amour.

SOPHRONYME.

Ah! Seigneur, est-ce ainsi que le héros s'exprime?
Est-ce ainsi qu'un grand cœur cède au joug qui l'oppri
Le courroux de Vénus peut-il autoriser
Des fers que votre gloire a dû cent fois briser?
Parmi tant de malheurs, est-ce au vainqueur de Tr
A compter un amour dont il se fait la proie?
Qu'est devenu ce roi plus grand que ses aïeux,
Que ses vertus sembloient élever jusqu'aux dieux,
Et qui, seul la terreur d'une orgueilleuse ville,
Cent fois aux Grecs tremblans fit oublier Achille?
L'amour, avilissant l'honneur de ses travaux,
Sous la honte des fers m'a caché le héros.
Peu digne du haut rang où le ciel l'a fait naître,
Un roi n'est qu'un esclave où l'amour est le maître.
N'allez point établir sur son foible pouvoir
L'oubli de vos vertus ni de votre devoir.
Que l'amour soit en nous ou penchant ou vengeance
La foiblesse des cœurs fait toute sa puissance.

Mais, Seigneur, s'il est vrai que, maître de nos cœurs,
De nos divers penchans les dieux soient les auteurs,
Quand même vous croiriez que ces êtres suprêmes
Pourroient déterminer nos cœurs malgré nous-mêmes,
Essayez sur le vôtre un effort glorieux;
C'est là qu'il est permis de combattre les dieux.
Ce n'est point en faussant une auguste promesse
Qu'il faut contre le ciel vous exercer sans cesse.
Se peut-il que l'amour vous impose des lois?
Et le titre d'amant est-il fait pour les rois?
Au milieu des vertus où sa grande ame est née,
Doit-on de ses devoirs instruire Idoménée?

IDOMÉNÉE.

A ma raison du moins laisse le temps d'agir,
Et combats mon amour sans m'en faire rougir.
Avec trop de rigueur ton entretien me presse:
Plains mes maux, Sophronyme, ou flatte ma foiblesse.
A ce feu que Vénus allume dans mon sein,
Reconnois de mon sang le malheureux destin.
Pouvois-je me soustraire à la main qui m'accable?
Respecte des malheurs dont je suis peu coupable.
Pasiphaé ni Phèdre, en proie à mille horreurs,
N'ont jamais plus rougi dans le fond de leurs cœurs.
Mais que dis-je? est-ce assez qu'en secret j'en rougisse,
Lorsqu'il faut de ce feu que mon cœur s'affranchisse?
Hé! d'un amour formé sous l'aspect le plus noir,
Dans mon cœur sans vertu quel peut être l'espoir?
Ennemi, malgré moi, du penchant qui m'entraîne,
Je n'ai point prétendu couronner Erixène:
Je m'ôte le seul bien qui pouvoit l'éblouir;
De ma couronne enfin un autre va jouir.

SOPHRONYME.

Gardez-vous de tenter un coup si téméraire.

IDOMÉNÉE.

Par tes conseils en vain tu voudrois m'en distraire.
A mon fatal amour, tu connoîtras du moins
Que j'ai donné mon cœur, sans y donner mes soins :
Car enfin, dépouillé de cet auguste titre,
Ton roi de son amour ne sera plus l'arbitre.
Dans ces lieux, où bientôt je ne pourrai plus rien,
Mon fils va devenir et ton maître et le mien.
Essayons si des dieux la colère implacable
Ne pourra s'appaiser par un roi moins coupable;
Ou du moins, sur un vœu que le ciel peut trahir,
Mettons-nous hors d'état de jamais obéir.
Non comme une victime aux autels amenée,
Tu verras couronner le fils d'Idoménée.
Le ciel après, s'il veut, se vengera sur moi :
Mais il n'armera point ma main contre mon roi;
Et, si c'est immoler cette tête sacrée,
La victime par moi sera bientôt parée.
Ce prince ignore encor quel sera mon dessein;
Sait-il que je l'attends?

SOPHRONYME.

Dans le temple prochain,
Au ciel, par tant d'horreurs qui poursuit son supplice,
Il prépare, Seigneur, un triste sacrifice,
Et, mouillant de ses pleurs d'insensibles autels,
Pour vous, pour vos sujets il s'offre aux immortels.

IDOMÉNÉE.

Vous n'êtes point touchés d'une vertu si pure!

Pardonnez donc, grands dieux, si mon cœur en murmure.
O mon fils!

SCÈNE IV.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME, ÉGÉSIPPE.

IDOMÉNÉE.

Mais que vois-je? et quel funeste objet!
Égésippe revient, tremblant, triste, défait!
Que dois-je soupçonner? Ah! mon cher Sophronyme!
Le ciel impitoyable a nommé sa victime.

ÉGÉSIPPE.

Quelle victime encor! que de pleurs, de regrets,
Nous vont coûter des dieux les barbares décrets!
Pourrai-je sans frémir nommer....

IDOMÉNÉE.

Je t'en dispense;
Couvre plutôt ce nom d'un éternel silence :
De ton secret fatal je suis peu curieux,
Et sur ce point enfin j'en sais plus que les dieux.

SOPHRONYME.

Écoutez cependant.

IDOMÉNÉE.

Que veux-tu que j'écoute?
D'un arrêt inhumain tu crois donc que je doute?....
Mais poursuis, Egésippe.

ÉGÉSIPPE.

Au pied du mont sacré
Qui fut pour Jupiter un asile assuré,
J'interroge en tremblant le dieu sur nos misères.
Le prêtre destiné pour les secrets mystères

Se traîne, prosterné, près d'un antre profond;
Ouvre.... Avec mille cris le gouffre lui répond;
D'affreux gémissemens et des voix lamentables
Formoient à longs sanglots des accens pitoyables,
Mais qui venoient à moi comme des sons perdus,
Dont résonnoit le temple en échos mal rendus.
Je prêtois cependant une oreille attentive,
Lorsqu'enfin une voix, plus forte et plus plaintive,
A paru rassembler tant de cris douloureux,
Et répéter cent fois : « O roi trop malheureux! »
Déjà saisi d'horreur d'une si triste plainte,
Le prêtre m'a bientôt frappé d'une autre crainte,
Quand, relevant sur lui mes timides regards,
Je le vois, l'œil farouche et les cheveux épars,
Se débattre long-temps sous le dieu qui l'accable,
Et prononcer enfin cet arrêt formidable :
« Le roi n'ignore pas ce qu'exigent les dieux :
Maître encor de la Crète et de sa destinée,
Il porte dans ses mains le salut de ces lieux;
Il faut le sang d'Idoménée. »

IDOMÉNÉE.

Le roi n'ignore pas ce qu'exigent les dieux!
(*A Sophronyme.*)
Tu vois si les cruels pouvoient s'expliquer mieux.
Grâces à leur fureur, toute erreur se dissipe;
J'entrevois.... il suffit : laisse-nous, Egésippe.
Sur un secret enfin qui regarde ton roi,
Songe, malgré les dieux, à lui garder ta foi.

SCÈNE V.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

Tu vois sur nos destins ce que le ciel prononce :
En redoutois-je à tort la funeste réponse ?
Il demande mon fils ; je n'en puis plus douter,
Ni de mon trépas même un instant me flatter.
Mânes de mes sujets, qui des bords du Cocyte
Plaignez encor celui qui vous y précipite,
Pardonnez : tout mon sang, prêt à vous secourir,
Auroit coulé, si seul il me falloit mourir ;
Mais le ciel irrité veut que mon fils périsse,
Et mon cœur ne veut pas que ma main obéisse.
Moi, je verrois mon fils sur l'autel étendu !
Tout son sang couleroit par mes mains répandu !
Non, il ne mourra point.... je ne puis m'y résoudre.
Ciel, n'attends rien de qui n'attend qu'un coup de foudre.

SCÈNE VI.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

Par votre odre, Seigneur.....

IDOMÉNÉE.

Dieux ! qu'est-ce que je voi?

IDAMANTE.

Quelles horreurs ici répandent tant d'effroi?
Quels regards ! D'où vous vient cette sombre tristesse ?
Quelle est en ce moment la douleur qui vous presse ?

Du temple dans ces lieux aujourd'hui de retour,
Egésippe, dit-on, s'est fait voir à la cour.
Le ciel a-t-il parlé? sait-on ce qu'il exige?
Est-ce un ordre des dieux, Seigneur, qui vous afflige?
Savons-nous par quel crime.....

IDOMÉNÉE.

Un silence cruel
Avec le crime encor cache le criminel.
Ne cherchons point des dieux à troubler le silence;
Assez d'autres malheurs éprouvent ma constance....
Ah! mon fils, si jamais votre cœur généreux
A partagé les maux d'un père malheureux,
Si vous fûtes jamais sensible à ma disgrâce,
Au trône en ce moment daignez remplir ma place.

IDAMANTE.

Moi, Seigneur?

IDOMÉNÉE.

Oui, mon fils: mon cœur reconnoissai
Ne veut point que ma mort vous en fasse un préser
Je sais que c'est un rang que votre cœur dédaigne;
Mais qu'importe? Il le faut.... régnez....

IDAMANTE.

Moi, que je règr
Et que j'ose à vos yeux me placer dans un rang
Où je dois vous défendre au prix de tout mon sang!
A cet ordre, Seigneur, est-ce à moi de souscrire?
Ciel! est-ce à votre fils à vous ravir l'empire?

IDOMÉNÉE.

Régnez, mon fils, régnez sur la Crète et sur moi;
Je le demande en père, et vous l'ordonne en roi.

Cher prince, à mes désirs que votre cœur se rende :
Pour la dernière fois peut-être je commande.

IDAMANTE.

Si votre nom ici ne doit plus commander,
N'attendez point, Seigneur, de m'y voir succéder.
Et qui peut vous forcer d'abandonner le trône?

IDOMÉNÉE.

Eh bien! régnez, mon fils.... c'est le ciel qui l'ordonne....

IDAMANTE.

Le ciel lui-même, hélas! le garant de ma foi,
Le ciel m'ordonneroit de détrôner mon roi!
De tout ce que j'entends que ma frayeur redouble!
Ah! par pitié, Seigneur, éclaircissez mon trouble;
Dissipez les horreurs d'un si triste entretien :
Est-il dans votre cœur des secrets pour le mien?
Parlez, ne craignez point d'augmenter mes alarmes;
C'est trop se taire.... Ah! ciel! je vois couler vos larmes!
Vous me cachez en vain ces pleurs que j'ai surpris.
Dieux! que m'annoncez-vous? Ah! Seigneur!

IDOMÉNÉE.

Ah! mon fils!
Voyez où me réduit la colère céleste....
Sophronyme, fuyons cet entretien funeste....

IDAMANTE.

Où fuyez-vous, Seigneur?

IDOMÉNÉE.

Je vous fuis à regret,
Mon fils; vous n'en saurez que trop tôt le secret.

SCÈNE VII.

IDAMANTE.

Dieux ! quel trouble est le mien ! Quel horrible mystère
Fait fuir devant mes yeux Sophronyme et mon père ?
Non, suivons-le : son cœur encor mal affermi
Ne me pourra cacher son secret qu'à demi :
Je l'ai vu s'émouvoir, et contre ma poursuite
Il se défendoit mal sans une prompte fuite.
Pénétrons.... Mais d'où vient que je me sens glacer ?
Quelle horreur à mes sens vient de se retracer !
Quelle invincible main m'arrête et m'épouvante ?
Allons.... Où veux-je aller ? et qu'est-ce que je tente ?
De quel secret encor prétends-je être informé ?
Eh ! ne connois-je pas le sang qui m'a formé ?
Peu touché des vertus du grand Idoménée,
Le ciel rendit toujours sa vie infortunée :
Son funeste courroux l'arracha de sa cour,
Et n'a que trop depuis signalé son retour.
Ah ! renfermons plutôt mon trouble et mes alarmes,
Que d'oser pénétrer dans d'odieuses larmes.
Suivons-le cependant.... Pour calmer mon effroi,
Dieux, faites que ces pleurs ne coulent que pour moi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉRIXÈNE, ISMÈNE.

ISMÈNE.

Enfin l'Amour soumet aux charmes d'Erixène
L'objet de sa tendresse et l'objet de sa haine.
Vous triomphez, Madame ; et vos fiers ennemis
Bientôt par vos appas se verront désunis.

ÉRIXÈNE.

Quel triomphe! peux-tu me le vanter encore,
Quand je ne puis domter le feu qui me dévore?
Après ce que mon cœur en éprouve en ce jour,
Du soin de me venger dois-je charger l'Amour?
En me livrant le fils s'il flattoit ma colère,
Je ne l'implorois pas pour me venger du père.
Tant qu'aux lois de l'Amour mon cœur sera soumis,
Que dois-je en espérer contre mes ennemis?

ISMÈNE.

Vous pouvez donc, Madame, employant d'autres armes,
Punir sans son secours l'auteur de tant de larmes,
Puisque le juste ciel, de concert avec vous,
Semble sur vos désirs mesurer son courroux.
Tout vous livre à l'envi le fier Idoménée :
Par un arrêt des dieux sa tête est condamnée ;

L'oracle la demande, et ce funeste jour
Va le punir des maux que vous fit son retour.
Si vous voulez vous-même, achevant sa disgrâce,
Hâter le coup affreux dont le ciel le menace,
Répandez le secret qui vous est dévoilé;
Et qu'Egésippe en vain ne l'ait point révélé.
Du prince votre père ami toujours fidèle,
Vous voyez à quel prix il vous marque son zèle:
Imitez-le, Madame, et qu'un sang odieux
Par vos soins aujourd'hui se répande en ces lieux.
De l'intérêt des dieux faites votre vengeance,
Et d'un peuple expirant faites-en la défense;
Montrez-lui son salut dans ce terrible arrêt:
Lui, vous, les dieux enfin, n'avez qu'un intérêt....
D'où vient que je vous vois interdite et tremblante?
Craignez-vous d'exciter les plaintes d'Idamante?

ÉRIXÈNE.

Hélas! si près des maux où je vais le plonger,
Un seul moment pour lui ne puis-je m'affliger?
Que veux-tu? je frémis du spectacle barbare
Que mon juste courroux en ces lieux lui prépare:
Je sens trop, par les pleurs que je verse aujourd'hui,
Quelle est l'horreur du coup qui va tomber sur lui.
Tu sais que pour le roi son amour est extrême.

ISMÈNE.

Il ne vous reste plus que d'aimer le roi même.
Qu'entends-je? De vos pleurs importunant les dieux,
Vos plaintes chaque jour font retentir ces lieux;
Et quand le ciel prononce au gré de votre envie,
Vous n'osez plus poursuivre une odieuse vie!

Songez, puisque les dieux vous ouvrent leurs secrets,
Qu'ils vous chargent par là du soin de leurs décrets.
Et qu'auriez-vous donc fait, si trompant votre attente,
L'oracle eût demandé la tête d'Idamante,
Puisque vous balancez....

ÉRIXÈNE.

A quoi bon ces transports?
Je conçois bien, sans toi, de plus nobles efforts.
Malgré tout mon amour, mon devoir est le même:
Mais peut-on sans trembler opprimer ce qu'on aime?
Un je ne sais quel soin me saisit malgré moi;
Et mon propre courroux redouble mon effroi.
Ne crains rien cependant; mais laisse sans contrainte
A des cœurs malheureux le secours de la plainte.
Je n'ai point succombé pour avoir combattu,
Et tes raisons ici ne font point ma vertu....
Egésippe en ces lieux se fait long-temps attendre.

SCÈNE II.

ÉRIXÈNE, ISMÈNE, ÉGÉSIPPE.

ÉGÉSIPPE.

Madame, pardonnez: j'ai dû plus tôt m'y rendre:
Mais un ordre pressant que je n'attendois pas,
Malgré moi loin de vous avoit porté mes pas.
C'en est fait, le tyran échappe à notre haine.
Hâtons notre vengeance; ou sa fuite est certaine;
Ses vaisseaux sont tout prêts; et déjà sur les flots
Remontent à l'envi soldats et matelots.
Un gros de nos amis près d'ici se rassemble:
Tandis que dans ces lieux tout gémit et tout tremble,

On peut dans ce désordre échapper du palais.
Venez au peuple enfin vous montrer de plus près....
Mais le tyran paroît; évitez sa présence.
Je vais dès ce moment servir votre vengeance.

SCÈNE III.

IDOMÉNÉE, ÉGÉSIPPE.

IDOMÉNÉE.

Mes vaisseaux sont-ils prêts?

ÉGÉSIPPE.

Oui, Seigneur; mais les eau[x]
D'un nauffrage assuré menacent vos vaisseaux:
La mer gronde, et ses flots font mugir le rivage;
L'air s'enflamme, et ses feux n'annoncent que l'orage.
De qui doit s'embarquer je déplore le sort.
Seroit-ce vous, Seigneur?

IDOMÉNÉE.

Qu'on m'aille attendre au por[t]

SCÈNE IV.

IDOMÉNÉE.

Ainsi donc tout menace une innocente vie!
O mon fils! faudra-t-il qu'elle te soit ravie?
A des dieux sans pitié ne te puis-je arracher?
Quel asile contre eux désormais te chercher?
Que n'ai-je point tenté? Je t'offre ma couronne;
Un départ rigoureux par moi-même s'ordonne;
Je crois t'avoir sauvé quand j'y puis consentir:
Et les ondes déjà s'ouvrent pour t'engloutir.

Fuis

Fuis cependant, mon fils : l'orage qui s'apprête
Est le moindre péril qui menace ta tête.
Quoique je n'aie, hélas ! rien de plus cher que toi,
Tu n'as point d'ennemi plus à craindre que moi.
O mon peuple ! ô mon fils ! promesse redoutable !
Roi, père malheureux ! dieux cruels ! vœu coupable !
O ciel, de tant de maux toujours moins satisfait,
Tu n'as jamais tonné pour un moindre forfait !
Et vous, fatal objet d'une flamme odieuse,
Erixène, à mon cœur toujours trop précieuse,
Fuyez avec mon fils de ces funestes lieux :
Pour tout ce qui m'est cher j'y dois craindre les dieux.

SCÈNE V.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE.

IDAMANTE.

Malgré l'affreux péril du plus cruel naufrage,
On dit que vos vaisseaux vont quitter le rivage ;
Quoique de ces apprêts mon cœur soit alarmé,
Je ne viens point, Seigneur, pour en être informé ;
Je sais de vos secrets respecter le mystère,
Et l'on ne m'en fait plus l'heureux dépositaire.

IDOMÉNÉE.

Mon cœur, que ce reproche accuse de changer,
Vous tait des maux qu'il craint de vous voir partager.
Il en est cependant dont il faut vous instruire.
(*A part.*)
Ces vaisseaux.... ces apprêts.... Ciel ! que lui vais-je dire ?
Ah ! mon fils !.... Non, mon cœur n'y sauroit consentir.

IDAMANTE.

Dieux! que vous m'alarmez!

IDOMÉNÉE.

Mon fils, il faut partir.

IDAMANTE.

Qui doit partir?

IDOMÉNÉE.

Vous.

IDAMANTE.

Moi! Ciel! qu'entends-je?

IDOMÉNÉE.

Vous-même.
Il falloit accepter l'offre du diadême.
Fuyez, mon fils, fuyez un ciel trop rigoureux,
Un rivage perfide, un père malheureux.

IDAMANTE.

Ciel! qui m'a préparé cette horrible disgrâce?
La mort même entre nous ne peut mettre un espace
N'accablez point mon cœur d'un pareil désespoir.
Je goûte à peine hélas! le bien de vous revoir....
Pourquoi régner? pourquoi faut-il que je vous quitte
Quel est donc le projet que votre ame médite?

IDOMÉNÉE.

Voyez par quels périls vos jours sont menacés:
Fuyez, n'insistez plus; je crains, c'en est assez.
Jugez par mon amour de ce que je dois craindre,
Puisqu'à nous séparer ce soin m'a pu contraindre;
Jugez de mes frayeurs.... Ah! loin de ces climats
Allez chercher des dieux qui ne se vengent pas.

IDAMANTE.

Eh! que pourroit m'offrir une terre étrangère,
Que des dieux ennemis, si je ne vois mon père?
Vos dieux seront les miens : laissez-moi, près de vous,
De ces dieux irrités partager le courroux.

IDOMÉNÉE.

Ah! fuyez-moi.... fuyez le ciel qui m'environne.
Fuyez, mon fils, fuyez.... puisqu'enfin je l'ordonne;
Et, sans vous informer du secret de mes pleurs,
Fuyez, ou redoutez le comble des horreurs.
Avec vous à Samos conduisez Erixène.

IDAMANTE.

Seigneur....

IDOMÉNÉE.

Ce ne doit plus être un objet de haine :
Des crimes de son père immolé par nos lois
La fille n'a point dû porter l'injuste poids.
Adieu : peut-être un jour le destin moins sévère
Vous permettra, mon fils, de revoir votre père.
Dérobez cependant à des dieux ennemis
Une princesse aimable, un si généreux fils.

IDAMANTE.

Erixène! eh! pourquoi compagne de ma fuite?
Expliquez.... Mais je vois que votre ame est instruite.
Erixène, Seigneur, m'est un présent bien doux;
Mais tout cède à l'horreur de m'éloigner de vous.
A ce triste départ quel astre pourroit luire?
Voyez le désespoir où vous m'allez réduire.
En vain sur cet exil vous croyez me tenter :
Plus vous m'offrez, Seigneur, moins je puis vous quitter.

Je vous dois trop, hélas!... Quelle tendresse extrême!
M'offrir en même jour et sceptre et ce que j'aime!
Non....

IDOMÉNÉE.

Ce que vous aimez?

IDAMANTE.

Ah! pardonnez, Seigneur;
Je le vois, vous savez les secrets de mon cœur.
Pardonnez : j'en ai fait un coupable mystère;
Non que, pour vous tromper, je voulusse m'en taire...
Mais d'un feu qu'en mon sein j'avois cru renfermer,
Hé! qui, Seigneur, encore a pu vous informer?
Ah! quoiqu'il soit trop vrai que j'adore Erixène....

IDOMÉNÉE.

Poursuivez, dieux cruels; ajoutez à ma peine:
Me voilà parvenu, par tant de maux divers,
A pouvoir défier le ciel et les enfers.
Je ne redoute plus votre courroux funeste,
Impitoyables dieux! ce coup en est le reste.
Sur mon peuple à présent signalez vos fureurs;
Et si ce n'est assez, versez-les dans nos cœurs.
Voyez-nous tous les deux, saisis de votre rage,
Egorgés l'un par l'autre, achever votre ouvrage.
Par de nouveaux dangers arrachez-moi des vœux:
Me ferez-vous jamais un sort plus rigoureux?

IDAMANTE.

Où s'égare, Seigneur, votre ame furieuse?
Erixène cessoit de vous être odieuse,
Disiez-vous; et pour elle un reste de pitié
Sembloit vous dépouiller de toute inimitié.

Haïriez-vous toujours cet objet adorable?

IDOMÉNÉE.

Si je le haïssois, seriez-vous si coupable?
O de tous les malheurs malheur le plus fatal!

IDAMANTE.

Seigneur....

IDOMÉNÉE.

Ah! fils ingrat, vous êtes mon rival!

IDAMANTE.

O ciel!

IDOMÉNÉE.

De quelle main part le trait qui me blesse?
Réserviez-vous, cruel! ce prix à ma tendresse?
Je ne verrai donc plus dans mes tristes Etats
Que des dieux ennemis et des hommes ingrats!
Quoi! toujours du destin la barbare injustice
De tout ce qui m'est cher fera donc mon supplice!
Imprudent que j'étois! et j'allois couronner
Ce fils qu'à ma fureur je dois abandonner!
Mais c'en est fait, l'amour de mon devoir décide.

IDAMANTE.

Mon père....

IDOMÉNÉE.

O nom trop doux pour un fils si perfide!

IDAMANTE.

N'accablez point, Seigneur, un fils infortuné,
A des maux infinis par l'amour condamné.
Puisqu'enfin votre cœur s'en est laissé surprendre,
Jugez si d'Erixène on pouvoit se défendre.
Hélas! je ne craignois, adorant ses appas,
Que d'aimer un objet qui ne vous plairoit pas;

Et mon cœur trop épris d'une odieuse chaîne,
Oublioit son devoir dans les yeux d'Erixène.
Mais si l'aimer, Seigneur, est un si grand forfait,
L'amour m'en punit bien par les maux qu'il me fait

IDOMÉNÉE.

Voilà l'unique fruit qu'il en falloit attendre.
D'un amour criminel qu'osiez-vous donc prétendre ?
Et quel étoit l'espoir de vos coupables feux,
Quand chaque jour le crime augmentoit avec eux ?
Qu'Erixène à mes yeux fût odieuse ou chère,
Vos feux également offensoient votre père.
Je veux bien cependant, juge moins rigoureux,
Vous en accorder, Prince, un pardon généreux,
Mais pourvu que votre ame, à mes désirs soumise,
Renonce à tout l'amour dont je la vois éprise.

IDAMANTE.

Ah ! quand même mon cœur oseroit le vouloir,
Aimer ou n'aimer pas est-il en mon pouvoir ?
Je combattrois en vain une ardeur téméraire :
L'amour m'en a rendu le crime nécessaire.
Malgré moi de ce feu je vis mon cœur atteint :
Peut-être malgré moi je l'y verrois éteint.
Mais ce cœur, à l'amour que je n'ai pu soustraire,
Dans le rival du moins aime toujours un père.
Par un nom si sacré tout autre suspendu...

IDOMÉNÉE.

Dans le nom de rival tout nom est confondu.
Vous n'êtes plus mon fils, ou peu digne de l'être,
Je vois que tout mon sang n'en a formé qu'un traître.

IDAMANTE.

Où fuirai-je? grands dieux! de quels noms ennemis
Accablez-vous, Seigneur, votre malheureux fils!
Ah! quels noms odieux me faites-vous entendre!
Quelle horreur pour un fils respectueux et tendre!
Songez-vous que ce fils est encor devant vous.
Ce fils long-temps l'objet de sentimens plus doux?
Brûlant d'un feu cruel que je ne puis éteindre,
Vous me devez, Seigneur, moins haïr que me plaindre;
Et si ma flamme enfin est un crime si noir,
Vous êtes bien vengé par mon seul désespoir.
Cessez de m'envier une importune flamme:
Odieux à l'objet qui sait charmer mon ame,
Abhorré d'un rival que j'aimerai toujours,
Seigneur, voilà le fruit de mes tristes amours.
Mais, puisque de ce feu qui tous deux nous anime,
Sur mon cœur trop épris est tombé tout le crime,
Je saurai m'en punir, et je sens que ce cœur
Vous craint déjà bien moins que sa propre fureur.
Désormais tout en proie au transport qui me guide,
Je vous délivrerai de ce fils si perfide.
Si mon coupable cœur vous trahit malgré moi,
Mon bras plus innocent saura venger mon roi.
Ce c'est pas d'aujourd'hui qu'il sert votre vengeance,
Et je vais en punir ce cœur qui vous offense.
(*Il tire son épée.*)
Soyez donc satisfait...

IDOMÉNÉE, *l'arrêtant.*

Arrêtez, furieux...

IDAMANTE.

Laissez couler le sang d'un rival odieux.

IDOMÉNÉE.

Mon fils!...

IDAMANTE.

D'un nom si cher m'honorez-vous encore?
Laissez-moi me punir d'un feu qui me dévore.

IDOMÉNÉE.

Ma vertu jusque-là ne sauroit se trahir.
Va, fils infortuné... je ne te puis haïr.

IDAMANTE.

Ah! Seigneur!...

IDOMÉNÉE.

Laissez-moi, fuyez ma triste vue;
Ne renouvelons plus un discours qui me tue.

SCÈNE VI.

IDOMÉNÉE.

Inexorables dieux, vous voilà satisfaits!
Pour un nouveau courroux vous reste-t-il des traits?
Finis tes tristes jours, père, amant déplorable...
Vengeons-nous bien plutôt, si mon fils est coupable.
Que sais-je si l'ingrat ne s'est point fait aimer?
Sans doute, puisqu'il aime, il aura su charmer.
Il triomphe en secret de mon amour funeste:
Il est aimé; je suis le seul que l'on déteste.
Tout mon courroux renaît à ce seul souvenir.
Livrons l'ingrat aux dieux. Qui me peut retenir?
Coule sur nos autels tout le sang d'Idamante...
Coule plutôt le tien...

SCÈNE VII.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

Quel objet se présente?
Ah! c'est toi... Quel malheur au mien peut être égal,
Sophronyme? Mon fils...

SOPHRONYME.

Seigneur?

IDOMÉNÉE.

Est mon rival!

SOPHRONYME.

Il est temps pour jamais d'oublier l'inhumaine.
Ignorez-vous, Seigneur, le crime d'Erixène,
Celui de Mérion ici renouvelé?
L'arrêt des dieux, enfin, au peuple est révélé:
Par Egésippe instruit...

IDOMÉNÉE.

Ciel! que viens-tu m'apprendre?

SOPHRONYME.

Du port, où par votre ordre il m'a fallu descendre,
Je revenois, Seigneur: un grand peuple assemblé
M'attire par ses cris, par un bruit redoublé.
Par le sens de l'oracle Erixène trompée,
Du soin de se venger toujours plus occupée,
De l'intérêt des dieux prétextant son courroux,
Tâchoit de soulever vos sujets contre vous;
De tout par Egésippe encor plus mal instruite,
A vos sujets tremblans révéloit votre fuite;

Leur disoit que le ciel, pour unique secours,
Attachoit leur salut à la fin de vos jours.
Pour eux, par leurs regrets, du grand Idoménée
Contens de déplorer la triste destinée,
Ils sembloient seuls frappés par l'arrêt du destin:
Egésippe a voulu les exciter en vain.
Pour moi qui frémissois de tant de perfidie,
Je le poursuis, l'atteins, et le laisse sans vie,
Désabuse le peuple; et, content désormais,
J'ai ramené, Seigneur, la princesse au palais.

IDOMÉNÉE.

Sujets infortunés, qu'en mon cœur je déplore,
Au milieu de vos maux me plaignez-vous encore?
Ce qui m'aime à sa perte est par moi seul livré,
Et tout ce qui m'est cher contre moi conjuré!
Cruel à notre tour, qu'Idamante périsse;
De celui d'Erixène augmentons son supplice;
Faisons-leur du trépas un barbare lien;
Dans leur sang confondu mêlons encor le mien...
Vains transports qu'a formés ma fureur passagère!
Hélas! qui fut jamais plus amant et plus père?...
Mes peuples cependant par moi seul accablés...

SOPHRONYME.

Ah! Seigneur! leurs tourmens sont encor redoublés.
Depuis que le destin a fait des misérables,
On n'éprouva jamais de maux plus redoutables;
Je frémis des horreurs où ce peuple est réduit.
Un gouffre sous Ida s'est ouvert cette nuit:
Ce roc qui jusqu'aux cieux sembloit porter sa cime,
Au lieu qu'il occupoit n'a laissé qu'un abîme;
Et de ce roc entier à nos yeux disparu,

Loin d'en être comblé, ce gouffre s'est accru :
Nous touchons tout vivans à la rive infernale.
De ce gouffre profond un noir venin s'exhale;
Et vos sujets, frappés par des feux dévorans,
Tombent de toutes parts, déjà morts ou mourans.
Aux seuls infortunés le trépas se refuse...

IDOMÉNÉE.

Et c'est de tant d'horreurs les dieux seuls qu'on accuse !
Mais quoi ! toujours les dieux ! Et qui d'eux ou de moi,
Négligeant sa promesse, a donc manqué de foi?
Malheureux ! tes sermens, qu'a suivis le parjure,
Ont soulevé les dieux et toute la nature.
Pour sauver un ingrat, tes soins pernicieux
Trop long-temps sur ton peuple ont exercé les dieux :
A tes sujets enfin cesse d'être contraire.
Eh ! que leur sert un roi, s'il ne leur sert de père?
Leur salut désormais est ta suprême loi,
Et le sang de son peuple est le vrai sang d'un roi...
Depuis quand tes sujets t'éprouvent-ils si tendre ?
Depuis quand ce devoir?... L'Amour vient te l'apprendre !
Voilà de ces grands soins le retour trop fatal :
Tu n'es roi que depuis qu'un fils est ton rival ;
Contre lui l'Amour seul arme tes mains impies ;
Voilà le dieu, barbare ! à qui tu sacrifies.
Etouffons tout l'amour dont mon cœur est épris ;
N'y laissons plus régner que la gloire et mon fils.
Sur les mêmes vaisseaux préparés pour sa fuite,
Qu'Erixène à Samos aujourd'hui soit conduite.
Allons... et que mon cœur, délivré de ses feux,
Commence par l'Amour à triompher des dieux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ÉRIXÈNE, ISMÈNE.

ÉRIXÈNE.

En vain tu veux calmer le transport qui m'agite :
Foibles raisonnemens dont ma douleur s'irrite!
Laisse-moi, porte ailleurs tes funestes avis;
Il m'en a trop coûté pour les avoir suivis.
Vois ce qu'à tes conseils aujourd'hui trop soumise
Je viens de recueillir d'une vaine entreprise :
Vois ce que ta fureur et la mienne ont produit :
Mon départ et ma honte en seront tout le fruit.
Je ne reverrai plus ce prince que j'adore;
Et, pour comble d'horreur, mon amour croît encore!
En armant contre lui mon devoir inhumain,
Cruelle! tu m'as mis un poignard dans le sein.
Cher prince, pardonnez.....

SCÈNE II.

IDAMANTE, ÉRIXÈNE, ISMÈNE.

ISMÈNE.

Je le vois qui s'avance.
De vos transports, du moins, cachez la violence.

ÉRIXÈNE.

Eh! comment les cacher? Je sais que je le dois;
Mais le puis-je, et le voir pour la dernière fois?
Fuyons-le cependant; sa présence m'étonne.

IDAMANTE.

Où fuyez-vous, Madame?

ÉRIXÈNE.

Où mon devoir l'ordonne.

IDAMANTE.

Du moins à la pitié laissez-vous émouvoir.
Vous ne l'avez que trop signalé, ce devoir:
Avec tant de courroux, hélas! qu'a-t-il à craindre?
Vous ne m'entendrez plus soupirer ni me plaindre.
Vous partez, je vous aime, et vous me haïssez;
Mes malheurs dans ces mots semblent être tracés.
Cependant ce départ, mon amour, votre haine,
Ne font pas aujourd'hui ma plus cruelle peine.
C'étoit peu que votre ame, insensible à mes vœux,
Eût de tout son courroux payé mes tendres feux:
Ce malheureux amour que votre cœur abhorre,
Malgré tous vos mépris, que je chéris encore;
Cet amour qui, malgré votre injuste rigueur,
N'a jamais plus régné dans le fond de mon cœur;
Cet amour qui faisoit le bonheur de ma vie,
Il faut à mon devoir que je le sacrifie.
Non que mon triste cœur, par ce cruel effort,
Renonce à vous aimer; mais je cours à la mort:
Heureux si mon trépas, devenu légitime,
Des pleurs que j'ai causés peut effacer le crime!
Mais si c'en étoit un d'adorer vos beaux yeux,
Je ne suis pas le seul criminel en ces lieux.

Ce qu'en vain Mérion attendoit de ses armes,
Vous seule en un moment l'avez pu par vos charmes :
Tout vous livre à l'envi cet empire fatal.
Régnez, vous le pouvez..., mon père est mon rival.

ÉRIXÈNE.

Je connois les transports et de l'un et de l'autre,
Et je sais jusqu'où va son audace et la vôtre :
Son téméraire amour n'a que trop éclaté.

IDAMANTE.

Sans vous en offenser vous l'avez écouté!
Je ne m'étonne plus du malheur qui m'accable,
Ni que vos yeux cruels me trouvent si coupable.
Votre cœur, à son tour épris pour un héros,
N'a pas toujours haï tout le sang de Minos.
Pour mon père en secret vous brûliez, inhumaine!
Et moi seul en ces lieux j'exerçois votre haine.
Quoi! vous m'abandonnez à mes soupçons jaloux!
Suis-je le malheureux, Madame, l'aimez-vous?

ÉRIXÈNE.

Moi, je pourrois l'aimer! et dans le fond de l'ame
J'aurois sacrifié mon devoir à sa flamme!
Dieux! qu'est-ce que j'entends? Seigneur, osez-vous bien
Reprocher à mon cœur l'égarement du sien?
Après ce qu'a produit sa cruauté funeste,
Qui? moi, j'approuverois des feux que je déteste,
Un amour par le sang, par les pleurs condamné,
Et devenu forfait dès l'instant qu'il est né!
Ouvrez vos yeux, cruel! et voyez quel spectacle
A mis à son amour un invincible obstacle.
Son crime dans ces lieux est partout retracé;
Le sang qui les a teints n'en est point effacé.

Là, mon père sanglant vint s'offrir à ma vue,
Et tomber dans les bras de sa fille éperdue :
Vos yeux, comme les miens, l'ont vu sacrifier ;
Faut-il d'autres témoins pour me justifier?
Tout ce que j'ai tenté pour m'immoler sa tête,
L'oracle révélé, mon départ qui s'apprête,
Ma fierté, ma vertu, cent outrages récens,
Voilà pour mon devoir des titres suffisans.
Ne croyez pas, Seigneur, que mon cœur les oublie.....
Mais que dis-je? et d'où vient que je me justifie?...
Gardez tous vos soupçons : bien loin de les bannir,
Je dois aider moi-même à les entretenir.

IDAMANTE.

Eh bien! pour m'en punir, désormais moins sévère,
Regardez sans courroux la flamme de mon père:
Il vous aime, Madame, il est digne de vous.
Si j'ai fait éclater des sentimens jaloux,
Pardonnez aux transports de mon ame éperdue :
Je ne connoissois point le poison qui me tue.
Mais, quel que soit l'amour dont je brûle aujourd'hui
Ma vertu contre vous deviendra mon appui :
Je verrai, sans regret, parer du diadême
Un front que mon amour n'en peut orner lui-même.
Remontez dès ce jour au rang de vos aïeux :
Votre vertu, Madame, appaisera les dieux.
Que ne pourra sur eux une reine si belle?
Pour moi, jusqu'à la mort toujours tendre et fidèle,
J'irai sans murmurer, loin de lui, loin de vous,
Sacrifier au roi mon bonheur le plus doux....
Mais on vient.... C'est lui-même. Il vous cherche, Madame....
Dieux ! quel trouble cruel s'élève dans mon ame!...

Vous ne partirez point, puisqu'il veut vous revoir :
Vous régnerez.... O ciel! quel est mon désespoir!

SCÈNE III.

IDOMÉNÉE, ÉRIXÈNE, SOPHRONYME, ISMÈNE.

ÉRIXÈNE.

Vous triomphez, Seigneur; ma vengeance échouée
Par le sort ennemi se voit désavouée :
Ainsi ne forcez plus des yeux baignés de pleurs
A revoir de mes maux les barbares auteurs.
D'un sang qu'il faut venger partout environnée,
Et pour toute vengeance aux pleurs abandonnée,
Pour appaiser la voix de ce sang qui gémit,
Je n'entends que soupirs dont ma vertu frémit.
Hâtez par mon départ la fin de ma misère;
Laissez-moi loin de vous aller pleurer mon père;
Permettez....

IDOMÉNÉE.

Vous pouvez, libre dans mes Etats,
Au gré de vos souhaits déterminer vos pas.
Mes ordres sont donnés; et la mer appaisée
Offre de toutes parts une retraite aisée;
Mes vaisseaux sont tout prêts.... Si la fin de mes jour
De vos pleurs cependant peut arrêter le cours,
Madame, demeurez.... Ma tête condamnée
Du funeste bandeau va tomber couronnée:
Je vais, pour contenter vous et les immortels....

ÉRIXÈNE.

Je vais donc de ce pas vous attendre aux autels.

SCÈNE IV.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

Quel orgueil! Mais quel est ce dessein qui m'étonne?
Par vos ordres exprès quand son départ s'ordonne,
Pourquoi l'arrêtez-vous sur l'espoir d'un trépas?

IDOMÉNÉE.

Pourquoi le lui cacher, et ne l'en flatter pas,
Puisque je vais mourir?

SOPHRONYME.

Vous mourir! Dieux! qu'entends-je?

IDOMÉNÉE.

Pour t'étonner si fort, qu'a ce destin d'étrange?
Plût au sort que mes mains eussent moins différé
A rendre au ciel un sang dont il est altéré!
Pour conserver celui que sa rigueur demande,
C'est le mien aujourd'hui qu'il faut que je répande.

SOPHRONYME.

Que dites-vous, Seigneur, quel affreux désespoir!

IDOMÉNÉE.

D'un nom plus glorieux honore mon devoir:
Quand j'aurai vu mon fils, je cours y satisfaire.
Je n'attends plus de vous qu'une paix sanguinaire,
Dieux justes! Cependant d'un peuple infortuné
Détournez le courroux qui m'étoit destiné;
Cessez à mes sujets de déclarer la guerre,
Et jusqu'à mon trépas suspendez le tonnerre:
Tout mon sang va couler.

SOPHRONYME.

D'un si cruel transport
Qu'espérez-vous?

IDOMÉNÉE.

Du moins, la douceur de la mort.
Je n'obéirai point; le ciel impitoyable
M'offre en vain en ces lieux un spectacle effroyable.
Les mortels peuvent-ils vous offenser assez
Pour s'attirer les maux dont vous les punissez,
Dieux puissans? Qu'ai-je vu? quel funeste ravage!
J'ai cru me retrouver dans le même carnage
Où mon bras se plongeoit sur les bords phrygiens,
Pour venger Ménélas des malheureux Troyens.
Les maux des miens, hélas! sont-ils moins mon ouvrage
Une seconde Troie a signalé ma rage.
J'ai revu mes sujets, si tendres pour leur roi,
Pâles et languissans se traîner après moi.
Tu les as vus, tout près de perdre la lumière,
S'empresser pour revoir l'auteur de leur misère.
Non, j'ai le cœur encor tout percé de leurs cris:
J'ai cru dans chacun d'eux voir expirer mon fils.
De leur salut enfin cruel dépositaire,
Essayons si ma mort leur sera salutaire.
Meurs du moins, roi sans foi, pour ne plus résister
A ces dieux que ta main ne veut pas contenter.

SOPHRONYME.

Dans un si grand projet votre vertu s'égare:
A des crimes nouveaux votre amour se prépare.
Vous mourrez moins, Seigneur, pour contenter les dieu
Que pour vous dérober au devoir de vos vœux.

Voulez-vous, ajoutant le mépris à l'offense,
Porter jusqu'aux autels la désobéissance?
Vous vous offrez en vain pour fléchir sa rigueur;
Le ciel veut moins de nous l'offrande, que le cœur.
Qu'espérez-vous, Seigneur, que prétendez-vous faire?
Aux dieux, à vous, à nous, de plus en plus contraire,
Voulez-vous, n'écoutant qu'un transport furieux,
Faire couler sans fruit un sang si précieux?
Eh! qui de nous, hélas! témoin du sacrifice,
Voudra de votre mort rendre sa main complice?
Qui, prêt à se baigner dans le sang de son roi,
Voudroit charger sa main de cet horrible emploi?
Qui de nous contre lui n'armeroit pas la sienne?

IDOMÉNÉE.

Je le sais, et n'attends ce coup que de la mienne.

SOPHRONYME.

Eh bien! avant ce coup, de cette même main
Plongez-moi donc, Seigneur, un poignard dans le sein.
Dût retomber sur moi le transport qui vous guide,
Je ne souffrirai point cet affreux parricide.
Nulle crainte en ce jour ne sauroit m'émouvoir,
Lorsqu'il faut vous sauver de votre désespoir.
Je ne vous connois plus; le grand Idoménée
Laisse a tous ses transports son ame abandonnée.
Ce héros, rebuté d'avoir tant combattu,
A donc mis de lui-même un terme à sa vertu!
Jetez sur vos sujets un regard moins sévère:
Ils vous ont appelé du nom sacré de père;
De cet auguste nom dédaignant tous les nœuds,
Avez-vous condamné vos sujets malheureux?

Abandonnerez-vous ce peuple déplorable,
Que votre mort va rendre encor plus misérable?
Que lui destinez-vous par ce cruel trépas,
Qu'un coup de désespoir qui ne le sauve pas?

IDOMÉNÉE.

Tu juges mal des dieux; leur courroux équitable
S'appaisera bientôt par la mort du coupable:
Je vais enfin, pour prix de ce qu'ils ont sauvé,
Rendre à ces mêmes dieux ce qu'ils ont conservé.
Mon cœur, purifié par le feu des victimes,
Mettra fin à vos maux, mettant fin à mes crimes.
Je sens même déjà dans ce cœur s'allumer
L'ardeur du feu sacré qui le doit consumer.
Chaque pas, chaque instant qui retarde mon zèle,
Plonge de mes sujets dans la nuit éternelle.
Ne m'oppose donc plus d'inutiles discours;
Facilite plutôt le trépas où je cours.
Veux-tu, par les efforts que ton amitié tente,
Conduire le couteau dans le sein d'Idamante?
Si je pouvois, hélas! l'immoler en ce jour,
Je croirois l'immoler moins aux dieux qu'à l'amour.
Qu'il règne: que sa tête, aujourd'hui couronnée,
Redonne à Sophronyme un autre Idoménée:
Que mon fils, à son tour assuré sur ta foi,
Retrouve dans tes soins tout ce qu'il perd en moi;
Que par toi tous ses pas tournés vers la sagesse
D'un torrent de flatteurs écartent sa jeunesse:
Accoutume son cœur à suivre l'équité:
Conserve-lui surtout cette sincérité
Rare dans tes pareils, aux rois si nécessaire:
Sois enfin à ce fils ce que tu fus au père.

Surmonte ta douleur en ce dernier moment,
Et reçois mes adieux dans cet embrassement.

SOPHRONYME, *à genoux.*

Non, vous ne mourrez point; votre cœur inflexible
Nourrit en vain l'espoir d'un projet si terrible.
Immolez-moi, Seigneur, ou craignez....

IDOMÉNÉE.

Lève-toi :
Quoique prêt à mourir, je suis toujours ton roi.
Je veux être obéi; cesse de me contraindre.
Parmi tant de malheurs, est-ce moi qu'il faut plaindre?
Vois quels sont les tourmens qui déchirent mon cœur;
Et, par pitié du moins, laisse-moi ma fureur.

SCÈNE V.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

Je vois mon fils. Surtout que ta bouche fidèle
De mes tristes projets lui cache la nouvelle :
Je n'en mourrois pas moins; et tes soins dangereux
Rendroient, sans me sauver, mon destin plus affreux.
Idamante, approchez : votre roi vous fait grâce.
Venez, mon fils, venez, qu'un père vous embrasse.
Ne craignez plus mes feux : par un juste retour,
Je vous rends tout ce cœur que partageoit l'amour.
Oui, de ce même cœur qui s'en laissa surprendre,
Ce qu'il vous en ravit, je vous le rends plus tendre.
Oublions mes transports; mon fils, embrassez-moi.

IDAMANTE.

Par quel heureux destin retrouvé-je mon roi?

Quel dieu, dans votre sein étouffant la colère,
Me rouvre encor les bras d'un si généreux père?
Que cet embrassement pour un fils a d'appas!
Je le désirois trop pour ne l'obtenir pas.
Idamante, accablé des rigueurs d'Erixène,
N'en a point fait, Seigneur, sa plus cruelle peine:
Hélas! quel bruit affreux a passé jusqu'à moi!
Vous m'en voyez tremblant et d'horreur et d'effroi.

IDOMÉNÉE.

Prince, de votre cœur que l'effroi se dissipe:
Ce n'est qu'un bruit semé par le traître Égésippe.
Quoi qu'il en soit, je vais, pour m'en éclaircir mieux,
Au pied de leurs autels interroger les dieux.
Heureux si, pour savoir leur volonté suprême,
Je les eusse plus tôt consultés par moi-même!

IDAMANTE.

Permettez-moi, Seigneur, d'accompagner vos pas.

IDOMÉNÉE.

Non, mon fils, où je vais vous ne me suivrez pas.
D'un mystère où des miens l'unique espoir se fonde
Je veux seul aujourd'hui percer la nuit profonde.
Vous apprendrez bientôt quel sang a dû couler:
Jusque-là votre cœur ne doit point se troubler.
Rejetez loin de vous une frayeur trop vaine:
J'appaiserai les dieux.... Fléchissez Erixène....
Adieu....

IDAMANTE.

Permettez-moi....

IDOMÉNÉE.

Mon fils... je vous l'ai dit...
Je vais seul aux autels, et ce mot vous suffit.

SCÈNE VI.

IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

Enfin à mes désirs on ne met plus d'obstacle.
Mais que vois-je? grands dieux! quel funeste spectacle!
Qui fait couler ces pleurs qui me glacent d'effroi!
Sophronyme, parlez....

SOPHRONYME.

Qu'exigez-vous de moi?
O déplorable sang! famille infortunée!
Fils trop digne des pleurs du grand Idoménée!

IDAMANTE.

A mon cœur éperdu quel soupçon vient s'offrir?
Parlez, où va le roi?

SOPHRONYME.

Seigneur, il va mourir.

IDAMANTE.

Ah! ciel!

SOPHRONYME.

A sa fureur mettez un prompt obstacle:
Eh! ce n'est pas son sang que demande l'oracle.

IDAMANTE.

Quoi! ce n'est pas son sang! Qu'entends-je? quelle horreur!
C'est donc le mien?

SOPHRONYME.

Hélas! j'en ai trop dit, Seigneur.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

IDAMANTE, POLYCLÈTE.

IDAMANTE.

Qu'ai-je entendu? grands dieux! quel horrible mystère
M'avoit long-temps voilé l'amitié de mon père!
A la fin sans nuage il éclate à mes yeux
Ce sacrilége vœu, ce mystère odieux.
Vous, peuples, qui craignez d'immoler la victime
Dont le sang doit fléchir le ciel qui vous opprime,
Peuples, cessez de plaindre un choix si glorieux :
Il est beau de mourir pour appaiser les dieux.
(*A Polyclète.*)
Sèche ces pleurs honteux où ta douleur te livre :
Que servent tes regrets? que te sert de me suivre?
Dissipe tes soupçons, ne crains rien, laisse-moi;
Je te l'ordonne enfin, va retrouver le roi.
Hélas! quoique sa main, par mes soins désarmée,
Ne laisse aucune crainte à mon ame alarmée;
Quoique partout sa garde accompagne ses pas;
Cependant, s'il se peut, ne l'abandonne pas.
Je voudrois avec toi le rejoindre moi-même;
Mais je crains les transports de sa douleur extrême:
Je me sens pénétré de ses tendres regrets,
Et ne puis, sans mourir, voir ces tristes objets.

SCÈNE

SCÈNE II.

IDAMANTE.

Enfin, loin des témoins dont l'aspect m'importune,
Je puis en liberté plaindre mon infortune;
Et mon cœur, déchiré des plus cruels tourmens,
Peut donc jouir en paix de ses derniers momens!
Ciel! quel est mon malheur! quelle rigueur extrême!
Quel sort pour ennemis m'offre tout ce que j'aime!
Je trouve en même jour conjurés contre moi
Les implacables dieux, ma princesse et mon roi.
Pardonnez, dieux puissans, si je vous fais attendre;
Je le retiendrai peu ce sang qu'on va répandre :
Mon cœur de son destin n'est que trop éclairci.
Est-ce pour mes forfaits que vous tonnez ainsi,
Dieux cruels?..... Que dis-tu, misérable victime?
Né d'un sang criminel, te manque-t-il un crime?
Qu'avoient fait plus que toi ces peuples malheureux
Que le ciel a couverts des maux les plus affreux?
Va, termine aux autels une innocente vie,
Sans accuser les dieux de te l'avoir ravie;
Et songe, en te flattant de leur choix rigoureux,
Que le sang le plus pur est le plus digne d'eux.
Pourrois-tu regretter, objet de tant de haine,
Quelques jours échappés aux rigueurs d'Erixène?
A qui peut éprouver un sort comme le mien
La mort est-elle un mal, la vie est-elle un bien?
Hélas! si je me plains, et si mon cœur murmure,
Mes plaintes ne sont point l'effet de la nature :
Je crains bien moins le coup qui m'ôtera le jour,
Que le coup qui me doit priver de mon amour.

Allons, c'est trop tarder... D'où vient que je frissonne?
Est-ce qu'en ce moment ma vertu m'abandonne?
Hélas! il en est temps, courons où je le doi;
Je n'attends que la mort, et l'on n'attend que moi.
Assez sur ses projets mon ame combattue
A cédé...

SCÈNE III.

ÉRIXÈNE, IDAMANTE, ISMÈNE.

IDAMANTE.

Quel objet vient s'offrir à ma vue!
Ah! fuyons... mon devoir parleroit vainement,
Si je pouvois encore...

ÉRIXÈNE.

Arrêtez un moment.
Vous me voyez, Seigneur, inquiète, éperdue:
De mortelles frayeurs je me sens l'ame émue.
De mon devoir toujours prête à subir la loi,
Je courois aux autels peut-être malgré moi;
J'allois voir immoler, dans ma juste colère,
Le sang d'Idoménée aux mânes de mon père:
Qu'ai-je fait! et de quoi se flattoit mon courroux!
On dit que les effets n'en tombent que sur vous.
De grâce, éclaircissez mon trouble et mes alarmes:
D'un peuple qui gémit et les cris et les larmes,
Des pleurs qu'en ce moment je ne puis retenir,
Tout dans ce trouble affreux sert à m'entretenir.

IDAMANTE.

Il est vrai que le ciel, juste, quoique sévère,
Semble enfin respecter la tête de mon père.

Sous le couteau mortel la mienne va tomber,
Et sous l'arrêt fatal je dois seul succomber,
Madame; trop heureux si la mort que j'implore
Appaise le courroux de tout ce que j'adore!
Si je puis désarmer le ciel et vos beaux yeux,
Je vais, par un seul coup, contenter tous mes dieux.

ÉRIXÈNE.

Seigneur, il est donc vrai qu'une promesse affreuse
Vous livre aux dieux vengeurs? Qu'ai-je fait, malheureuse!
J'ai révélé l'oracle, et ma funeste erreur
A d'un arrêt barbare appuyé la fureur.
Mais pouvois-je des dieux pénétrer le mystère,
Et croire vos vertus l'objet de leur colère;
Me défier enfin, qu'avec eux de concert
J'eusse pu me prêter à la main qui vous perd?
Non, Seigneur, non, jamais votre fière ennemie
N'auroit voulu poursuivre une si belle vie.
Moi, la poursuivre! hélas! les dieux me sont témoins
Que mon cœur malheureux ne haït jamais moins.

IDAMANTE.

Quel bonheur est le mien! Près de perdre la vie,
Qu'il m'est doux de trouver Erixène attendrie!

ÉRIXÈNE.

Oui, malgré mon devoir, je ressens vos malheurs,
Et ne puis les causer sans y donner des pleurs:
Je ne puis, sans frémir, voir le coup qui s'apprête.
Je ne le verrai point tomber sur votre tête:
Je vais quitter des lieux si terribles pour moi.
Mais je n'y crains pour vous ni les dieux, ni le roi:
Non, je ne puis penser qu'avec tant d'innocence
On ne puisse du ciel suspendre la vengeance.

IDAMANTE.

Ah ! plutôt, s'il se peut, demeurez en ces lieux ,
Où je vais appaiser la colère des dieux.
Madame , s'il est vrai qu'Erixène sensible
Ait laissé désarmer son courroux inflexible,
Au nom d'un tendre amour, conservez pour le roi
Cette même pitié que vous marquez pour moi.
Le coup cruel qui va trancher ma destinée
Tombera moins sur moi que sur Idoménée
Il n'a que trop souffert d'un devoir rigoureux;
N'accablez plus, Madame, un roi si malheureux...
Laissez-vous attendrir à ma juste prière ;
J'ose enfin implorer vos bontés pour mon père.

ÉRIXÈNE.

Ciel! qu'est-ce que j'entends ? et que me dites-vous?
Je sens à ce nom seul rallumer mon courroux.
Lui? votre père? O ciel! après son vœu funeste,
Gardez de proposer des nœuds que je déteste.
Que jusque-là mon cœur portât l'égarement!
Qui ? lui!... le meurtrier d'un père , d'un amant ;
Ma haine contre lui sera toujours la même :
Je l'abhorre... ou plutôt je sens que je vous aime...
Où s'égare mon cœur?... De ce que je me dois
Quel oubli ! Mes remords ont étouffé ma voix...
Quand je crois rejeter des nœuds illégitimes,
Mon cœur, au même instant, respire d'autres crimes.
Qu'ai-je dit, quel secret osai-je révéler ?
Me reste-t-il encor la force de parler?
Ah ! Seigneur ! puisqu'enfin je n'ai pu m'en défendre,
A d'éternels adieux vous devez vous attendre.

IDAMANTE.

Que dites-vous? ô ciel! Ainsi donc votre cœur
Garde, même en aimant, sa première rigueur!
Calmez de ce transport l'injuste violence.
Votre amour est-il donc un reste de vengeance?
Faut-il en voir, hélas! tous mes maux redoubler?
Ne le déclarez-vous que pour m'en accabler?
Ah! cruelle, du moins au moment qu'il éclate,
Cessez de m'envier le bonheur qui me flatte.

ÉRIXÈNE.

Si ce foible bonheur vous flatte, il vous séduit:
Seigneur, de cet aveu ma mort sera le fruit.
Si je cède au transport où mon amour me livre,
A ma gloire du moins je ne sais pas survivre.
Mon malheureux amour passe tous mes forfaits;
Je ne survivrai pas à l'aveu que j'en fais.
Faut-il jusqu'à ce point que ma gloire s'oublie!
Ah! Seigneur! cet aveu me coûtera la vie.
Que le destin épargne ou termine vos jours,
Oui, cet aveu des miens doit terminer le cours;
Et quel que soit le sort que vous devez attendre,
Je ne vous verrai plus, je n'en veux rien apprendre.
Adieu, Seigneur, adieu: qu'à jamais votre cœur
Garde le souvenir d'une si tendre ardeur.
Pour moi, dès ce moment je vais fuir de la Crète;
Heureuse si ma mort prévenoit ma retraite!

IDAMANTE.

Eh quoi! vous me fuyez! Ah! du moins, dans ces lieux,
Laissez-moi la douceur d'expirer à vos yeux:

Ne les détournez point dans ce moment funeste :
Laissez-moi voir encor le seul bien qui me reste.
Demeurez... ou ma mort...

ÉRIXÈNE.

Ah! de grâce, Seigneur,
Par ce cruel discours n'accablez pas mon cœur.
Mon devoir, malgré moi, vous défend de me suivre;
Mais l'amour, malgré lui, vous ordonne de vivre.

SCÈNE IV.

IDAMANTE.

Vous l'ordonnez en vain, je remplirai mon sort;
Et votre seul départ suffisoit pour ma mort.
Rien ne s'oppose plus au devoir qui m'entraîne :
Jusque-là, dieux puissans, suspendez votre haine.
Mais qu'est-ce que j'entends?... Je tremble, je frémis.

SCÈNE V.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME, POLYCLÈTE, GARDES.

IDOMÉNÉE.

Vous m'arrêtez en vain, je veux revoir mon fils.
Portez ailleurs les soins d'une amitié cruelle;
Respectez les transports de ma douleur mortelle.
Enfin je le revois... Je ne vous quitte pas :
Les dieux auront en vain juré votre trépas;
Ils ordonnent en vain cet affreux sacrifice;
Ma main de leur fureur ne sera point complice.

IDAMANTE.

Ah! Seigneur! c'en est trop, n'irritez plus les dieux;
N'attirez plus enfin la foudre dans ces lieux;
Venez, sans murmurer, sacrifier ma vie.
Vous ignorez les maux dont elle est poursuivie.
Ah! si je vous suis cher, d'une tendre amitié
Je n'implore, Seigneur, qu'un reste de pitié.
Terminez les malheurs d'un fils qui vous en presse;
Accomplissez enfin une auguste promesse:
De vos retardemens voyez quel est le fruit.
D'ailleurs de votre vœu tout le peuple est instruit.
Chaque instant de ma vie est au ciel un outrage;
Acquittez-en ce vœu, puisqu'elle en fut le gage.

IDOMÉNÉE.

Inexorables dieux, par combien de détours
Avez-vous de mes soins su traverser le cours!
Que de votre courroux la fatale puissance
A bien su se jouer de ma vaine prudence!
Barbares! quand je meurs qu'exigez-vous de moi?
N'étoit-ce pas assez pour victime qu'un roi?
Par un sang que versoit un repentir sincère
Je courois aux autels prêt à vous satisfaire:
Hélas! quand j'ai cru voir la fin de mes malheurs,
Vous avez craint de voir la fin de vos fureurs;
Il eût fallu vous rendre au sang de la victime.
Gardez donc vos fureurs, et je reprends mon crime:
Je désavoue enfin d'inutiles remords.

IDAMANTE.

Désavouez plutôt ces horribles transports;
Voyez-en jusqu'ici l'audace infructueuse,
Et revenez aux soins d'une ame vertueuse.

De ces dieux, dont en vain vous bravez le courroux,
Examinez, Seigneur, sur qui tombent les coups.
Faut-il, pour attendrir votre ame impitoyable,
Ramener sous vos yeux ce spectacle effroyable?
Tout périt; ce n'est plus qu'aux seuls gémissemens
Qu'on peut ici des morts distinguer les vivans.
Dans la nuit du tombeau vos sujets vont descendre:
Un seul soupir encor semble les en défendre,
Seigneur; et ces sujets, prêts à s'immoler tous,
Offrent aux dieux vengeurs ce seul soupir pour vous!
D'un peuple pour son roi si tendre, si fidèle,
Du sang de votre fils récompensez le zèle.
Ces peuples, que le ciel soumit à votre loi,
Ne sont-ils pas, Seigneur, vos enfans avant moi?
Terminez par ma mort l'excès de leur misère:
Dans ces tristes momens soyez plus roi que père:
Songez que le devoir de votre auguste rang
Ne permet pas toujours les tendresses du sang:
Versez enfin le mien, puisqu'il faut le répandre:
Par d'éternels forfaits voulez-vous le défendre?

IDOMÉNÉE.

Dût le ciel irrité nous rouvrir les enfers,
Dût la foudre à mes yeux embraser l'univers,
Dût tout ce qui respire, étouffé dans la flamme,
Servir de monument aux transports de mon ame,
Dussé-je enfin, de tout destructeur furieux,
Voir ma rage égaler l'injustice des dieux,
Je n'immolerai point une tête innocente.

IDAMANTE.

Ah! c'est donc trop long-temps épargner Idamante.

Après ce que je sais, après ce que je voi,
Qui fut jamais, Seigneur, plus criminel que moi?
Chaque moment qui suit votre vœu redoutable
Rejette mille horreurs sur ma tête coupable:
Complice du refus que l'on en fait aux dieux,
Tout mon sang désormais me devient odieux.
Disputez-vous au ciel le droit de le reprendre?
M'enviez-vous, Seigneur, l'honneur de vous le rendre?
Ah! d'un vœu qui vous rend aux vœux de votre fils,
Trop heureux que ce sang puisse faire le prix!
Sans ce vœu, triste objet de ma douleur profonde,
Je ne vous revoyois que le jouet de l'onde.
Le ciel, plus doux, enfin vous rend à mes souhaits:
Puis-je assez lui payer le plus grand des bienfaits?
Venez-en aux autels consacrer les prémices:
Signalons de grands cœurs par de grands sacrifices;
Et montrez-vous aux dieux plus grand que leur courroux,
Par un présent, Seigneur, digne d'eux et de vous,

IDOMÉNÉE.

Pour ne t'immoler pas quand je me sacrifie,
Oses-tu me prier d'attenter à ta vie?
Fils ingrat, fils cruel, à périr obstiné,
Viens toi-même immoler ton père infortuné.
N'attends pas que, touché d'une indigne prière,
J'arme contre tes jours une main meurtrière.
Je saurai, malgré toi, t'en sauver désormais;
Et de ces tristes lieux je vais fuir pour jamais.

IDAMANTE.

Que dites-vous, Seigneur? et quel dessein barbare....

IDOMÉNÉE.

N'accusez que vous seul du coup qui nous sépare.

Mes peuples, par vous-même instruits de votre sort.
Ne laissent à mon choix que la fuite ou la mort.

IDAMANTE.

Si l'intérêt d'un fils peut vous toucher encore,
Accordez à mes pleurs la grâce que j'implore.

IDOMÉNÉE.

Vous tentez sur mon cœur des efforts superflus.
Adieu, mon fils.... mes yeux ne vous reverront plus.

IDAMANTE, *à genoux.*

Ah ! Seigneur, permettez qu'à vos désirs contraire
J'ose encore opposer les efforts....

IDOMÉNÉE.

Téméraire !
Arrêtez, ou craignez que mon juste courroux....

IDAMANTE.

Puisque par ma douleur je ne puis rien sur vous,
Soyez donc le témoin du transport qui m'anime.

(*Il se tue.*)

Dieux ! recevez mon sang; voilà votre victime....

IDOMÉNÉE.

Inhumain !... Juste ciel !... Ah ! père malheureux !
Qu'ai-je vu ?

IDAMANTE.

C'est le sang d'un prince généreux :
Le ciel, pour s'appaiser, n'en demandoit point d'autr

IDOMÉNÉE.

Qu'avez-vous fait, mon fils ?

IDAMANTE.

Mon devoir et le vôtre.
Telle en étoit, Seigneur, l'irrévocable loi ;
Il falloit le remplir ou par vous, ou par moi.

Les dieux vouloient mon sang; ma main obéissante
N'a pas dû plus long-temps épargner Idamante.
De son sang répandu voyez quel est le fruit;
Le ciel est appaisé, l'astre du jour vous luit :
Trop heureux de pouvoir, dans mon malheur extrême,
Goûter, avant ma mort, les fruits de ma mort même!

IDOMÉNÉE.

Hélas! du coup affreux qui termine ton sort
N'attends point d'autre fruit que celui de ma mort.
Dieux cruels! falloit-il qu'une injuste vengeance,
Pour me punir d'un crime, opprimât l'innocence?

FIN D'IDOMÉNÉE.

ATRÉE ET THYESTE,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la premiere fois le 14 mars 1707.

PRÉFACE.

Quoique je ne connoisse que trop combien il est inutile de répondre au public, cette tendresse si naturelle aux hommes pour leurs ouvrages l'a emporté sur mes réflexions. Toute la prudence humaine est un frein léger pour un auteur qui se croit lésé. Ce n'est pas que je ne sache qu'il n'y a plus de salut à faire dans quelque préface que ce soit. Le public semble être devenu d'airain pour nous : inaccessible désormais à tous ces petits traités de paix que nous faisions autrefois avec lui dans nos préfaces, il nous fait de sa critique une espèce de religion incontestable, et veut nous forcer de reconnoître en lui une infaillibilité dont nous ne conviendrons que quand il nous louera. Cela n'empêche pas qu'avec les meilleures raisons du monde nous n'ayons souvent tort. Plus nous voulons nous justifier, plus on nous croit entêtés. Si nous sommes humbles, on nous trouve rampans ; si nous sommes modestes, hypocrites ; si nous répondons avec fermeté, nous manquons de respect. Un auteur est précisément comme un esclave qui dépend d'un maître capricieux qui le maltraite souvent sans sujet, et qui veut pourtant le maltraiter sans réplique. Que le lecteur ne me sache point

mauvais gré si je me trouve aujourd'hui entre ses mains: ce n'est assurément point ma faute. Je proteste, avec toute la bonne foi qu'on peut exiger de moi en pareille occasion, que j'avois renoncé pour jamais à la tentation de me faire mettre sous la presse. Il y a près de trois ans que je refusois constamment mon ATRÉE; et je ne l'aurois effectivement jamais donné, si on ne me l'eût fait voir imprimé en Hollande avec tant de fautes, que les entrailles de père s'émurent: je ne pus, sans pitié, le voir ainsi mutilé. Les fautes d'un imprimeur, avec celles d'un auteur, c'en est trop de moitié. C'est ce qui me détermina en même temps à donner ELECTRE, pour qui je craignois un sort semblable; et avec une préface, qui pis est. Pour IDOMÉNÉE, ce fut une témérité de jeune homme qui ne connoît point le risque de l'impression. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit; c'est d'ATRÉE. Il n'y a presque personne qui ne se soit soulevé contre ce sujet. Je n'ai rien à répondre, si ce n'est que je n'en suis pas l'inventeur. Je vois bien que j'ai eu tort de concevoir trop fortement la tragédie comme une action funeste qui devoit être présentée aux yeux des spectateurs sous des images intéressantes; qui doit les conduire à la pitié par la terreur, mais avec des mouvemens et des traits qui ne blessent ni leur délicatesse ni les bienséances. Il ne reste plus qu'à savoir si je les ai observées, ces bienséances si nécessaires. J'ai cru pouvoir m'en flatter Je n'ai rien oublié pour adoucir mon sujet, et pour l'accommoder à nos mœurs. Pour ne

point offrir Atrée sous une figure désagréable, je fais enlever Ærope aux autels mêmes, et je mets ce prince (s'il m'est permis d'en faire ici la comparaison) justement dans le cas de la Coupe enchantée de La Fontaine :

> L'étoit-il? ne l'étoit-il point?

J'ai altéré partout la fable, pour rendre sa vengeance moins affreuse; et il s'en faut bien que mon Atrée soit aussi cruel que celui de Sénèque. Il m'a suffi de faire craindre pour Thyeste toutes les horreurs de la coupe que son frère lui prépare ; et il n'y porte pas seulement les lèvres. J'avouerai cependant que cette scène me parut terrible à moi-même : elle me fit frémir, mais ne m'en sembla pas moins digne de la tragédie. Je ne vois pas qu'on doive plutôt l'en exclure, que celle où Cléopâtre, dans Rodogune, après avoir fait égorger un de ses fils, veut empoisonner l'autre aux yeux des spectateurs. De quelque indignation qu'on se soit armé contre la cruauté d'Atrée, je ne crois pas qu'on puisse mettre sur la scène tragique un tableau plus parfait que celui de la situation où se trouve le malheureux Thyeste, livré sans secours à la fureur du plus barbare de tous les hommes. Quoiqu'on se fût laissé attendrir aux larmes et aux regrets de ce prince infortuné, on ne s'en éleva pas moins contre moi. On eut la bonté de me laisser tout l'honneur de l'invention; on me chargea de toutes les iniquités d'Atrée : et l'on me regarde encore

dans quelques endroits comme un homme noir, avec qui il ne fait pas sûr de vivre; comme si tout ce que l'esprit imagine devoit avoir sa source dans le cœur. Belle leçon pour les auteurs, qui ne peut trop leur apprendre avec quelle circonspection il faut comparoître devant le public ! Une jolie femme, obligée de se trouver parmi des prudes, ne doit pas s'observer avec plus de soin. Enfin, je n'aurois jamais cru que, dans un pays où il y a tant de maris maltraités, Atrée eût eu si peu de partisans. Pour ce qui regarde la double réconciliation qu'on me reproche, je déclare, par avance, que je ne me rendrai jamais sur cet article. Atrée élève Plisthène pour faire périr un jour Thyeste par les mains de son propre fils; surprend un serment à ce jeune prince, qui désobéit cependant, à la vue de Thyeste. Atrée n'a donc plus de ressource que dans la dissimulation : il feint une pitié qu'il ne peut sentir. Il se sert ensuite des moyens les plus violens pour obliger Plisthène à exécuter son serment; ce qu'il refuse de faire. Atrée, qui veut se venger de Thyeste d'une manière digne de lui, ne peut donc avoir recours qu'à une seconde réconciliation. J'ose dire que tout ce qu'un fourbe peut employer d'adresse est mis en œuvre par ce prince cruel. Il est impossible que Thyeste lui-même, fût-il aussi fourbe que son frère, ne donne dans le piége qui lui est tendu. On n'a qu'à lire la pièce sans prévention, l'on verra que je n'ai point tort; et, si cela est, plus Atrée est

fourbe, et mieux j'ai rempli son caractère, puisque la trahison et la dissimulation sont presque toujours inséparables de la cruauté.

Cette préface ne concerne que la première édition de mes œuvres, et j'ai cru devoir la laisser telle qu'elle est entre les mains de tout le monde: mais comme le public, à l'égard d'ATRÉE, ne s'est point piqué, dans ses jugemens, de cette prétendue infaillibilité que j'ai osé lui reprocher, il est bien juste, puisqu'il a changé de sentiment, que je change de style, et que je fasse succéder la reconnoissance aux plaintes: bien entendu que je ne les lui épargnerai pas, s'il s'avise jamais de ne prendre plus à quelques-unes de mes pièces le même plaisir qu'il y a pris autrefois.

PERSONNAGES.

ATRÉE, roi d'Argos.
THYESTE, roi de Mycènes, frère d'Atrée.
PLISTHÈNE, fils d'Ærope et de Thyeste, cru fils d'Atrée.
THÉODAMIE, fille de Thyeste.
EURISTHÈNE, confident d'Atrée.
ALCIMÉDON, officier de la flotte.
THESSANDRE, confident de Plisthène.
LÉONIDE, confidente de Théodamie.
SUITE D'ATRÉE.
GARDES.

La scène est à Chalcys, capitale de l'île d'Eubée, dans le palais d'Atrée.

ATRÉE ET THYESTE.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ATRÉE, EURISTHÈNE, ALCIMÉDON,
GARDES.

ATRÉE.

Avec l'éclat du jour, je vois enfin renaître
L'espoir et la douceur de me venger d'un traître!
Les vents, qu'un dieu contraire enchaînoit loin de nous,
Semblent, avec les flots, exciter mon courroux:
Le calme, si long-temps fatal à ma vengeance,
Avec mes ennemis n'est plus d'intelligence:
Le soldat ne craint plus qu'un indigne repos
Avilisse l'honneur de ses derniers travaux.
Allez, Alcimédon: que la flotte d'Atrée
Se prépare à voguer loin de l'île d'Eubée:
Puisque les dieux jaloux ne l'y retiennent plus,
Portez à tous ses chefs mes ordres absolus.
Que tout soit prêt.

SCÈNE II.

ATRÉE, EURISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE, *à ses gardes.*

Et vous, que l'on cherche Plisthène;
Je l'attends en ces lieux. Toi, demeure, Euristhène.

SCÈNE III.

ATRÉE, EURISTHÈNE.

ATRÉE.

Enfin ce jour heureux, ce jour tant souhaité
Ranime dans mon cœur l'espoir et la fierté.
Athènes, trop long-temps l'asile de Thyeste,
Eprouvera bientôt le sort le plus funeste:
Mon fils, prêt à servir un si juste transport,
Va porter dans ses murs et la flamme et la mort.

EURISTHÈNE.

Ainsi, loin d'épargner l'infortuné Thyeste,
Vous détruisez encor l'asile qui lui reste!
Ah! Seigneur, si le sang qui vous unit tous deux
N'est plus qu'un titre vain pour ce roi malheureux,
Songez que rien ne peut mieux remplir votre envie
Que le barbare soin de prolonger sa vie.
Accablé des malheurs qu'il éprouve aujourd'hui,
Le laisser vivre encor, c'est se venger de lui.

ATRÉE.

Que je l'épargne, moi! lassé de le poursuivre,
Pour me venger de lui que je le laisse vivre!

Ah! quels que soient les maux que Thyeste ait soufferts,
Il n'aura contre moi d'asile qu'aux enfers :
Mon implacable cœur l'y poursuivroit encore,
S'il pouvoit s'y venger d'un traître que j'abhorre.
Après l'indigne affront que m'a fait son amour,
Je serai sans honneur tant qu'il verra le jour.
Un ennemi qui peut pardonner une offense,
Ou manque de courage, ou manque de puissance.
Rien ne peut arrêter mes transports furieux :
Je voudrois me venger, fût-ce même des dieux.
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance ;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.
Enfin mon cœur se plaît dans cette inimitié ;
Et s'il a des vertus, ce n'est pas la pitié.
Ne m'oppose donc plus un sang que je déteste ;
Ma raison m'abandonne, au seul nom de Thyeste :
Instruit par ses fureurs à ne rien ménager,
Dans les flots de son sang je voudrois le plonger.
Qu'il n'accuse que lui du malheur qui l'accable ;
Le sang qui nous unit me rend-il seul coupable?
D'un criminel amour le perfide enivré
A-t-il eu quelque égard pour un nœud si sacré ?
Mon cœur, qui sans pitié lui déclare la guerre,
Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre.

EURISTHÈNE.

Depuis vingt ans entiers ce courroux affoibli
Sembloit pourtant laisser Thyeste dans l'oubli.

ATRÉE.

Dis plutôt qu'à punir mon ame ingénieuse
Méditoit dès ce temps une vengeance affreuse :

Je n'épargnois l'ingrat que pour mieux l'accabler :
C'est un projet enfin à te faire trembler.
Instruit des noirs transports où mon ame est livrée,
Lis mieux dans le secret et dans le cœur d'Atrée :
Je ne veux découvrir l'un et l'autre qu'à toi ;
Et je te les cachois, sans soupçonner ta foi.
Ecoute. Il te souvient de ce triste hyménée
Qui d'Ærope à mon sort unit la destinée :
Cet hymen me mettoit au comble de mes vœux ;
Mais à peine aux autels j'en eus formé les nœuds,
Qu'à ces mêmes autels, et par la main d'un frère,
Je me vis enlever une épouse si chère.
Tes yeux furent témoins des transports de mon cœur :
A peine mon amour égaloit ma fureur ;
Jamais amant trahi ne l'a plus signalée.
Mycènes, tu le sais, sans pitié désolée,
Par le fer et le feu vit déchirer son sein ;
Mon amour outragé me rendit inhumain.
Enfin, par ma valeur Ærope recouvrée,
Après un an, revint entre les mains d'Atrée.
Quoique déjà l'hymen, ou plutôt le dépit,
Eussent depuis ce temps mis une autre en mon lit,
Malgré tous les appas d'une épouse nouvelle,
Ærope à mes regards n'en parut que plus belle.
Mais en vain mon amour brûloit de nouveaux feux,
Elle avoit à Thyeste engagé tous ses vœux ;
Et liée à l'ingrat d'une secrète chaîne,
Ærope, le dirai-je? en eut pour fruit Plisthène.

EURISTHÈNE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends! Quoi! Plisthène, Seigneur,
Reconnu

Reconnu dans Argos pour votre successeur,
Pour votre fils, enfin?

ATRÉE.

C'est lui-même, Euristhène :
C'est ce même guerrier, c'est ce même Plisthène
Que ma cour aujourd'hui croit encor, sous ce nom,
Frère de Ménélas, frère d'Agamemnon.
Tu sais, pour me venger de sa perfide mère,
A quel excès fatal me porta ma colère :
Heureux, si le poison qui servit ma fureur
De mon indigne amour eût étouffé l'ardeur!
Celui de l'infidèle éclatoit pour Thyeste
Au milieu des horreurs du sort le plus funeste.
Je ne puis sans frémir y penser aujourd'hui :
Ærope, en expirant, brûloit encor pour lui;
Voilà ce qu'en un mot surprit ma vigilance
A ceux qui de l'ingrate avoient la confidence.

(*Il lui montre une lettre d'Ærope.*)

LETTRE D'ÆROPE.

« D'Atrée en ce moment j'éprouve le courroux,
Cher Thyeste, et je meurs sans regretter la vie.
Puisque je ne l'aimois que pour vivre avec vous,
Je ne murmure point qu'elle me soit ravie.
Plisthène fut le fruit de nos tristes amours :
S'il passe jusqu'à vous, prenez soin de ses jours;
Qu'il fasse quelquefois ressouvenir son père
Du malheureux amour qu'avoit pour lui sa mère. »
Juge de quels succès ses soins furent suivis :
Je retins à la fois son billet et son fils.

Je voulus étouffer ce monstre en sa naissance,
Mais mon cœur plus prudent l'adopta par vengeance;
Et, méditant dès-lors le plus affreux projet,
Je le fis au palais apporter en secret.
Un fils venoit de naître à la nouvelle reine :
Pour remplir mes projets, je le nommai Plisthène,
Et mis le fils d'Ærope au berceau de ce fils,
Dont depuis m'ont privé les destins ennemis.
C'est sous un nom si cher qu'Argos l'a vu paroître.
Je fis périr tous ceux qui pouvoient le connoître;
Et, laissant ce secret entre les dieux et moi,
Je ne l'ai jusqu'ici confié qu'à ta foi.
Après ce que tu sais, sans que je te l'apprenne
Tu vois à quel dessein j'ai conservé Plisthène,
Et, puisque la pitié n'a point sauvé ses jours,
A quel usage enfin j'en destine le cours.

EURISTHÈNE.

Quoi! Seigneur, sans frémir du transport qui vous guide
Vous pourriez réserver Plisthène au parricide?

ATRÉE.

Oui, je veux que ce fruit d'un amour odieux
Signale quelque jour ma fureur en ces lieux;
Sous le nom de mon fils, utile à ma colère,
Qu'il porte le poignard dans le sein de son père;
Que Thyeste en mourant, de son malheur instruit,
De ses lâches amours reconnoisse le fruit.
Oui, je veux que, baigné dans le sang de ce traître,
Plisthène verse un jour le sang qui l'a fait naître,
Et que le sien après, par mes mains répandu,
Dans sa source à l'instant se trouve confondu.

Contre Thyeste enfin tout paroît légitime.
Je n'arme contre lui que le fruit de son crime:
Son forfait mit au jour ce prince malheureux;
Il faut, par un forfait, les en priver tous deux.
Thyeste est sans soupçon, et son ame abusée
Ne me croit occupé que de l'île d'Eubée :
Je ne suis en effet descendu dans ces lieux
Que pour mieux dérober mon secret à ses yeux.
Athènes, disposée à servir ma vengeance,
Avec moi dès long-temps agit d'intelligence;
Et son roi, craignant tout de ma juste fureur,
De son nom seulement cherche à couvrir l'honneur.
Du jour que mes vaisseaux menaceront Athènes,
De ce jour tu verras Thyeste dans mes chaînes :
Ma flotte me répond de ce qu'on m'a promis;
Je répondrai bientôt et du père et du fils.

EURISTHÈNE.

Eh bien! sur votre frère épuisez votre haine :
Mais du moins épargnez les vertus de Plisthène.

ATRÉE.

Plisthène, né d'un sang au crime accoutumé,
Ne démentira point le sang qui l'a formé;
Et comme il a déjà tous les traits de sa mère,
Il auroit quelque jour les vices de son père.
Quel peut être le fruit d'un couple incestueux?
Moi-même j'avois cru Thyeste vertueux :
Il m'a trompé; son fils me tromperoit de même.
D'ailleurs, il lui faudroit laisser mon diadême;
Le titre de mon fils l'assure de ce rang :
En faudra-t-il pour lui priver mon propre sang?

Que dis-je? pour venger l'affront le plus funeste,
En dépouiller mes fils pour le fils de Thyeste?
C'est ma seule fureur qui prolonge ses jours;
Il est temps désormais qu'elle en tranche le cours.
Je veux, par les forfaits où ma haine me livre,
Me payer des momens que je l'ai laissé vivre.
Que l'on approuve ou non un dessein si fatal,
Il m'est doux de verser tout le sang d'un rival....

SCÈNE IV.

ATRÉE, PLISTHÈNE, EURISTHÈNE, THESSANDRE, GARDES.

ATRÉE.

Mais Plisthène paroît. Songe que ma vengeance
Renferme des secrets consacrés au silence.
Prince, cet heureux jour, mais si lent à mon gré,
Presse enfin un départ trop long-temps différé;
Tout semble en ce moment proscrire un infidèle.
La mer mugit au loin, et le vent vous appelle:
Le soldat, dont ce bruit a réveillé l'ardeur,
Au seul nom de son chef, se croit déjà vainqueur;
Il n'en attend pas moins de sa valeur suprême,
Que ce qu'en vit Elis, Rhodes, cette île même:
Et moi, que ce héros ne sert point à demi,
J'en attends encor plus que n'en craint l'ennemi.
Je connois de ce chef la valeur et le zèle;
Je sais que je n'ai point de sujet plus fidèle:
Aujourd'hui cependant souffrez, sans murmurer,
Que votre père encor cherche à s'en assurer.
L'affront est grand, l'ardeur de s'en venger extrême:
Jurez-moi donc, mon fils, par les dieux, par moi-même

(Si le destin pour nous se déclare jamais)
Que vous me vengerez au gré de mes souhaits.
Oui, je puis m'en flatter, je connois trop Plisthène;
Plus ardent que moi-même, il servira ma haine;
A peine mon courroux égale son grand cœur :
Il vengera son père.

PLISTHÈNE.

En doutez-vous, Seigneur?
Eh! depuis quand ma foi vous est-elle suspecte?
Avez-vous des desseins que mon cœur ne respecte?
Ah! si vous en doutiez, de mon sang le plus pur....

ATRÉE.

Mon fils, sans en douter je veux en être sûr.
Jurez-moi qu'à mes lois votre main asservie
Vengera mes affrons au gré de mon envie.

PLISTHÈNE.

Seigneur, je n'ai point cru que pour servir mon roi
Il fallût exciter ni ma main ni ma foi.
Faut-il par des sermens que mon cœur vous rassure?
Le soupçonner, Seigneur, c'est lui faire une injure :
Vous me verrez toujours contre vos ennemis
Remplir tous les devoirs de sujet et de fils.
Oui, j'atteste des dieux la majesté sacrée
Que je serai soumis aux volontés d'Atrée;
Que par moi seul enfin son courroux assouvi
Fera voir à quel point je lui suis asservi.

ATRÉE.

Ainsi, prêt à punir l'ennemi qui m'offense,
Je puis tout espérer de votre obéissance;
Et le lâche, à mes yeux par vos mains égorgé,
Ne triomphera plus de m'avoir outragé.

Allez : que votre bras, à l'Attique funeste,
S'apprête à m'immoler le perfide Thyeste.

PLISTHÈNE.

Moi, Seigneur?

ATRÉE.

Oui, mon fils. D'où naît ce changement?
Quel repentir succède à votre empressement?
Quelle étoit donc l'ardeur que vous faisiez paroître?
Tremblez-vous lorsqu'il faut me délivrer d'un traître?

PLISTHÈNE.

Non. Mais daignez m'armer pour un emploi plus beau:
Je serai son vainqueur, et non pas son bourreau.
Songez-vous bien quel nœud vous unit l'un et l'autre?
En répandant son sang, je répandrois le vôtre.
Ah! Seigneur! est-ce ainsi que l'on surprend ma foi?

ATRÉE.

Les dieux m'en sont garans; c'en est assez pour moi.

PLISTHÈNE.

Juste ciel!

ATRÉE.

J'entrevois dans votre ame interdite
De secrets sentimens dont la mienne s'irrite.
Etouffez des regrets désormais superflus;
Partez, obéissez, et ne répliquez plus.
Des bords athéniens j'attends quelque nouvelle.
Vous, cependant, volez où l'honneur vous appelle:
Que ma flotte avec vous se dispose à partir;
Et quand tout sera prêt, venez m'en avertir:
Je veux de ce départ être témoin moi-même.

SCÈNE V.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE.

Qu'ai-je fait, malheureux! quelle imprudence extrême!
Je ne sais quel effroi s'empare de mon cœur;
Mais tout mon sang se glace, et je frémis d'horreur.
Dieux, que dans mes sermens malgré moi j'intéresse,
Perdez le souvenir d'une indigne promesse,
Ou recevez ici le serment que je fais,
En dussé-je périr, de n'obéir jamais.
Mais pourquoi m'alarmer d'un serment si funeste?
Que peut craindre un grand cœur quand sa vertu lui reste?
Athènes me répond d'un trépas glorieux,
Et j'y cours m'affranchir d'un serment odieux.
Survivre aux maux cruels dont le destin m'accable,
Ce seroit plus que lui m'en rendre un jour coupable.
Haï, persécuté, chargé d'un crime affreux,
Dévoré sans espoir d'un amour malheureux
Malgré tant de mépris que je chéris encore,
La mort est désormais le seul dieu que j'implore;
Trop heureux de pouvoir arracher en un jour
Ma gloire à mes sermens, mon cœur à son amour!

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur? Quoi! pour une inconnue...

PLISTHÈNE.

Peux-tu me condamner, Thessandre? tu l'as vue;
Non, jamais plus de grâce et plus de majesté
N'ont distingué les traits de la divinité.

Sa beauté, tout enfin, jusqu'à son malheur même,
N'offre en elle qu'un front digne du diadême ;
De superbes débris, une noble fierté,
Tout en elle du sang marque la dignité.
Je te dirai bien plus; cette même inconnue
Voit mon ame à regret dans ses fers retenue ;
Et qui peut dédaigner mon amour et mon rang
Ne peut être formé que d'un illustre sang.
Quoi qu'il en soit, mon cœur charmé de ce qu'il aime,
N'examine plus rien dans son amour extrême.
Quel cœur n'eût-elle pas attendri, justes dieux !
Dans l'état où le sort vint l'offrir à mes yeux,
Déplorable jouet des vents et de l'orage,
Qui même en l'y poussant l'envioient au rivage,
Roulant parmi les flots, les morts et les débris,
Des horreurs du trépas les traits déjà flétris,
Mourante entre les bras de son malheureux père,
Tout prêt lui-même à suivre une fille si chère ?...
J'entends du bruit. On vient. Peut-être c'est le roi.

SCÈNE VI.

THÉODAMIE, PLISTHÈNE, THESSANDRE, LÉONIDE.

PLISTHÈNE, *à Thessandre.*

Mais non, c'est l'étrangère. Ah ! qu'est-ce que je voi,
Thessandre? un soin pressant semble occuper son am

(*A Théodamie.*)

Où portez-vous vos pas? me cherchez-vous, Madame
Du trouble où je vous vois ne puis-je être éclairci?

THÉODAMIE.

C'est vous-même, Seigneur, que je cherchois ici.
D'Athènes dès long-temps embrassant la conquête,
On dit qu'à s'éloigner votre flotte s'apprête;
Que chaque instant d'Atrée excitant le courroux,
Pour sortir de Chalcys elle n'attend que vous.
Si ce n'est pas vous faire une injuste prière,
Je viens vous demander un vaisseau pour mon père.
Le sien, vous le savez, périt presque à vos yeux;
Et nous n'avons d'appui que de vous en ces lieux.
Vous sauvâtes des flots et le père et la fille;
Achevez de sauver une triste famille.

PLISTHÈNE.

Voyez ce que je puis; voyez ce que je dois.
D'Atrée en ce climat tout respecte les lois;
Il n'est que trop jaloux de son pouvoir suprême.
Je ne puis rien ici, si ce n'est par lui-même.
Il reverra bientôt ses vaisseaux avec soin,
Et du départ lui-même il doit être témoin.
Voyez-le. Il vous souvient comme il vous a reçue
Le jour que ce palais vous offrit à sa vue;
Il plaignit vos malheurs, vous offrit son appui:
Son cœur ne sera pas moins sensible aujourd'hui;
Vous n'en éprouverez qu'une bonté facile.
Mais qui peut vous forcer à quitter cet asile?
Quel déplaisir secret vous chasse de ces lieux?
Mon amour vous rend-il ce séjour odieux?
Ces bords sont-ils pour vous une terre étrangère?
N'y reverra-t-on plus ni vous ni votre père?

Sauvez-l'en s'il se peut, grands dieux! Votre courroux
Poursuit-il des mortels si semblables à vous?
Ciel, puisqu'il faut punir, venge-toi sur son frère:
Atrée est un objet digne de ta colère.
Je tremble à chaque pas que je fais en ces lieux.
Hélas! Thyeste en vain s'y cache à tous les yeux;
Quoiqu'absent dès long-temps, on peut le reconnoître
Heureux que sa langueur l'empêche d'y paroître!

LÉONIDE.

Espérez du destin un traitement plus doux;
Que craindre d'un tyran, quand son fils est pour vous
Attendez tout d'un cœur et généreux et tendre:
La main qui nous sauva peut encor vous défendre.
Tout n'est pas contre vous dans ce fatal séjour,
Puisque déjà vos yeux y donnent de l'amour.

THÉODAMIE.

Ne comptes-tu pour rien un amour si funeste?
Le fils d'Atrée aimer la fille de Thyeste!
Hélas! si cet amour est un crime pour lui,
Comment nommer le feu dont je brûle aujourd'hui?
Car enfin ne crois pas que j'y sois moins livrée:
La fille de Thyeste aime le fils d'Atrée:
Contre tant de vertus mon cœur mal affermi
Craint plus en lui l'amant qu'il ne craint l'ennemi.
Mais mon père m'attend; allons lui faire entendre,
Pour un départ si prompt, le parti qu'il faut prendre
Heureuse cependant, si ce funeste jour
Ne voit d'autres malheurs que ceux de notre amour!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

THYESTE, THÉODAMIE, LÉONIDE.

THYESTE.

Ce n'est plus pour tenter une grâce incertaine,
Mais, avant son départ, je voudrois voir Plisthène:
Léonide, sachez s'il n'est point de retour.

SCÈNE II.

THYESTE, THÉODAMIE.

THYESTE.

Ma fille, il faut songer à fuir de ce séjour:
Tout menace à la fois l'asile de Thyeste;
Défendons! s'il se peut, le seul bien qui nous reste.
D'un père infortuné que prétendent vos pleurs?
Voulez-vous dans ces lieux voir combler mes malheurs?
Pourquoi, sur mes désirs cherchant à me contraindre?
Ne point voir le tyran? Qu'en avez-vous à craindre?
Sans lui, sans son secours, quel sera mon espoir?
Vous voyez que Plisthène est ici sans pouvoir,
Qu'il va bientôt voguer vers le port de Pirée;
Voulez-vous qu'à ma fuite il en ferme l'entrée?
La voile se déploie et flotte au gré des vents;
Laissez-moi profiter de ces heureux instants.

Sauvez-l'en s'il se peut, grands dieux! Votre courroux
Poursuit-il des mortels si semblables à vous?
Ciel, puisqu'il faut punir, venge-toi sur son frère:
Atrée est un objet digne de ta colère.
Je tremble à chaque pas que je fais en ces lieux.
Hélas! Thyeste en vain s'y cache à tous les yeux;
Quoiqu'absent dès long-temps, on peut le reconnoîtr
Heureux que sa langueur l'empêche d'y paroître!

LÉONIDE.

Espérez du destin un traitement plus doux;
Que craindre d'un tyran, quand son fils est pour vous
Attendez tout d'un cœur et généreux et tendre:
La main qui nous sauva peut encor vous défendre.
Tout n'est pas contre vous dans ce fatal séjour,
Puisque déjà vos yeux y donnent de l'amour.

THÉODAMIE.

Ne comptes-tu pour rien un amour si funeste?
Le fils d'Atrée aimer la fille de Thyeste!
Hélas! si cet amour est un crime pour lui,
Comment nommer le feu dont je brûle aujourd'hui?
Car enfin ne crois pas que j'y sois moins livrée:
La fille de Thyeste aime le fils d'Atrée:
Contre tant de vertus mon cœur mal affermi
Craint plus en lui l'amant qu'il ne craint l'ennemi.
Mais mon père m'attend; allons lui faire entendre,
Pour un départ si prompt, le parti qu'il faut prendre
Heureuse cependant, si ce funeste jour
Ne voit d'autres malheurs que ceux de notre amour!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

THYESTE, THÉODAMIE, LÉONIDE.

THYESTE.

Ce n'est plus pour tenter une grâce incertaine,
Mais, avant son départ, je voudrois voir Plisthène:
Léonide, sachez s'il n'est point de retour.

SCÈNE II.

THYESTE, THÉODAMIE.

THYESTE.

Ma fille, il faut songer à fuir de ce séjour:
Tout menace à la fois l'asile de Thyeste;
Défendons! s'il se peut, le seul bien qui nous reste.
D'un père infortuné que prétendent vos pleurs?
Voulez-vous dans ces lieux voir combler mes malheurs?
Pourquoi, sur mes désirs cherchant à me contraindre?
Ne point voir le tyran? Qu'en avez-vous à craindre?
Sans lui, sans son secours, quel sera mon espoir?
Vous voyez que Plisthène est ici sans pouvoir,
Qu'il va bientôt voguer vers le port de Pirée;
Voulez-vous qu'à ma fuite il en ferme l'entrée?
La voile se déploie et flotte au gré des vents;
Laissez-moi profiter de ces heureux instants.

Voyez, puisqu'il le faut, le redoutable Atrée :
Si sa flotte une fois abandonne l'Eubée,
Par quel autre moyen me sera-t-il permis
De sortir désormais de ces lieux ennemis?

THÉODAMIE.

Ne précipitez rien : quel intérêt vous presse?
Pourquoi, Seigneur, pourquoi vous exposer sans cesse?
A peine enfin sauvé de la fureur des eaux,
Ne vous rejetez point dans des périls nouveaux.
A partir de Chalcys le tyran se prépare;
Les vents vont de cette île éloigner ce barbare :
D'un secours dangereux sans tenter le hasard,
Cachez-vous avec soin jusques à son départ.

THYESTE.

Ma fille, quel conseil! Eh quoi! vous pouvez croire
Que je veuille à mes jours sacrifier ma gloire!
Non, non, je ne puis voir désoler sans secours
Des États si long-temps l'asile de mes jours.
Moi, qui ne prétendois m'emparer de Mycènes
Que pour forcer Atrée à s'éloigner d'Athènes,
Je l'abandonnerois lorsqu'elle va périr!
Non, je cours dans ses murs la défendre, ou mourir.
Vous m'opposez en vain l'impitoyable Atrée :
Peut-il me soupçonner d'être en cette contrée?
Sans appui, sans secours, sans suite dans ces lieux,
Sans éclat qui sur moi puisse attirer les yeux,
Dans l'état où m'a mis la colère céleste,
Hélas! et qui pourroit reconnoître Thyeste?
Voyez donc le tyran : quel que soit son courroux,
C'est assez que mon cœur n'en craigne rien pour vous,

Ma fille. Vous savez que sa main meurtrière
Ne poursuit point sur vous le crime d'une mère :
C'est moi seul, c'est Ærope enlevée à ses vœux,
Et vous ne sortez point de ce sang malheureux.
Allez : votre frayeur, qui dans ces lieux m'arrête,
Est le plus grand péril qui menace ma tête.
Demandez un vaisseau ; quel qu'en soit le danger,
Mon cœur au désespoir n'a rien à ménager.

THÉODAMIE.

Ah! périsse plutôt l'asile qui nous reste,
Que de tenter, Seigneur, un secours si funeste!

THYESTE.

En dussé-je périr, songez que je le veux.
Sauvez-moi par pitié de ces bords dangereux :
Du soleil à regret j'y revois la lumière;
Malgré moi le sommeil y ferme ma paupière.
De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours :
Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre :
J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
Ne se dissipent point par le jour qui les suit :
Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
Asservissent mon ame à ces vaines images.
Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette île fatale,
J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux
Que des mânes plaintifs poussoient jusques aux cieux.

Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi.
« Quoi! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste!
Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste. »
Le spectre, à la lueur d'un triste et noir flambeau,
A ces mots m'a traîné jusque sur son tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant et la vue égarée,
Plus terrible pour moi, dans ces cruels momens,
Que le tombeau, le spectre et ses gémissemens.
J'ai cru voir le barbare entouré de furies:
Un glaive encor fumant armoit ses mains impies;
Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
Il sembloit dans son sang plonger un malheureux.
Ærope à cet aspect, plaintive et désolée,
De ses lambeaux sanglans à mes yeux s'est voilée.
Alors j'ai fait, pour fuir, des efforts impuissans;
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens:
A mille affreux objets l'ame entière livrée,
Ma frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.
Le cruel d'une main sembloit m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre à longs traits m'abreuver de mon sang.
Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre,
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

THÉODAMIE.

D'un songe si cruel quelle que soit l'horreur,
Ce fantôme peut-il troubler votre grand cœur?
C'est une illusion....

THYESTE.

J'en croirois moins un songe,
Sans les ennuis secrets où ma douleur me plonge.
J'en crains plus du tyran qui règne dans ces lieux,
Que d'un songe si triste, et peut-être des dieux.
Je ne connois que trop la fureur qui l'entraîne.

THÉODAMIE.

Vous connoissez aussi les vertus de Plisthène.....

THYESTE.

Quoiqu'il soit né d'un sang que je ne puis aimer,
Sa générosité me force à l'estimer.
Ma fille, à ses vertus je sais rendre justice:
Des fureurs du tyran son fils n'est point complice.
Je sens bien quelquefois que je dois le haïr;
Mais mon cœur sur ce point a peine à m'obéir.
Hélas! et plus je vois ce généreux Plisthène,
Plus j'y trouve des traits qui désarment ma haine.
Mon cœur, qui cependant craint de lui trop devoir,
Ni ne veut ni ne doit compter sur son pouvoir....
Quoique sur sa vertu vous soyez rassurée,
Je suis toujours Thyeste, et lui le fils d'Atrée....
Je crois voir le tyran; je vous laisse avec lui.
Ma fille, devenez vous-même notre appui;
Tentez tout sur le cœur de mon barbare frère:
Songez qu'il faut sauver et vous et votre père.

SCÈNE III.

ATRÉE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE, ALCIMÉDON, LÉONIDE, GARDES.

ALCIMÉDON.

Vous tenteriez, Seigneur, un inutile effort;

Je le sais d'un vaisseau qui vient d'entrer au port.
On ne sait s'il a pris la route de Mycènes,
Mais depuis près d'un mois il n'est plus dans Athènes.
Vous en pourrez vous-même être mieux éclairci,
Le chef de ce vaisseau sera bientôt ici.

ATRÉE.

Qu'il vienne, Alcimédon : allez, qu'on me l'amène;
Je l'attends. Avec lui faites venir Plisthène;
Il doit être déjà de retour en ces lieux.

SCÈNE IV.

ATRÉE, THÉODAMIE, LÉONIDE, EURISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE, *à Théodamie.*

Madame, quel dessein vous présente à mes yeux?

THÉODAMIE.

Prête à tenter, Seigneur, la route du Bosphore,
Souffrez qu'une étrangère aujourd'hui vous implore.
J'éprouve dès long-temps qu'un roi si généreux
Ne voit point sans pitié le sort des malheureux.
Sur ces bords échappée au plus cruel naufrage,
Les flots de mes débris ont couvert ce rivage.
Sans appui, sans secours dans ces lieux écartés,
J'attends tout désormais de vos seules bontés.
Vous parûtes sensible au destin qui m'accable :
Puis-je espérer, Seigneur, qu'un roi si redoutable
Daigne, de mes malheurs plus touché que les dieux,
M'accorder un vaisseau pour sortir de ces lieux?

ATRÉE.

Puisque la mer vous laisse une libre retraite,
Ordonnez, et bientôt vous serez satisfaite;
Disposez de ma flotte avec autorité.
Un vaisseau suffit-il pour votre sûreté?
Prête à sortir des lieux qui sont sous ma puissance,
Où vous conduira-t-il?

THÉODAMIE.

Seigneur, c'est à Byzance
Que je prétends bientôt, au pied de nos autels,
Du prix de vos bienfaits charger les immortels.

ATRÉE.

Mais Byzance, Madame, est-ce votre patrie?

THÉODAMIE.

Non; j'ai reçu le jour non loin de la Phrygie.

ATRÉE.

Par quel étrange sort, si loin de ces climats,
Vous retrouvez-vous donc dans mes nouveaux Etats?
Ce vaisseau que les vents jetèrent dans l'Eubée
Sortoit-il de Byzance, ou du port de Pirée?
En vous sauvant des flots, mon fils (je m'en souviens)
Ne trouva sur ces bords que des Athéniens.

THÉODAMIE.

Peut-être, comme nous le jouet de l'orage,
Ils furent comme nous poussés sur ce rivage:
Mais ceux qu'en ce palais a sauvés votre fils
Ne sont point nés, Seigneur, parmi vos ennemis.

ATRÉE.

Mais, Madame, parmi cette troupe étrangère,
Plisthène sur ces bords rencontra votre père:

Dédaigne-t-il un roi qui devient son appui?
D'où vient que devant moi vous paroissez sans lui?

THÉODAMIE.

Mon père infortuné, sans amis, sans patrie,
Traîne à regret, Seigneur, une importune vie,
Et n'est point en état de paroître à vos yeux.

ATRÉE.

Gardes, faites venir l'étranger en ces lieux.
(*Quelques gardes sortent.*)

THÉODAMIE.

On doit des malheureux respecter la misère.

ATRÉE.

Je veux de ses malheurs consoler votre père;
Je ne veux rien de plus... Mais quel est votre effroi?
Votre père, Madame, est-il connu de moi?
A-t-il quelques raisons de redouter ma vue?
Quelle est donc la frayeur dont je vous vois émue?

THÉODAMIE.

Seigneur, d'aucun effroi mon cœur n'est agité:
Mon père peut ici paroître en sûreté.
Hélas! à se cacher qui pourroit le contraindre?
Etranger dans ces lieux, eh! qu'auroit-il à craindre?
A ses jours languissans le péril attaché
Le retenoit, Seigneur, sans le tenir caché.

SCÈNE V.

ATRÉE, THYESTE, THÉODAMIE, LÉONIDE, EURISTHÈNE, GARDES.

THÉODAMIE, *à part.*

Le voilà : je succombe, et me soutiens à peine.
Dieux, cachez-le au tyran, ou ramenez Plisthène.

ATRÉE.

Etranger malheureux que le sort en courroux,
Lassé de te poursuivre, a jeté parmi nous,
Quel est ton nom, ton rang? Quels humains t'ont vu naître?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRÉE.

Et ton nom?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître?
Philoclète.

ATRÉE.

Ton rang?

THYESTE.

Noble, sans dignité,
Et toujours le jouet du destin irrité.

ATRÉE.

Où s'adressoient tes pas? et de quelle contrée
Revenoit ce vaisseau brisé près de l'Eubée?

THYESTE.

De Sestos; et j'allois à Delphes implorer
Le dieu dont les rayons daignent nous éclairer.

ATRÉE.

Et tu vas de ces lieux?...

THYESTE.

Seigneur, c'est dans l'Asie
Que je vais terminer ma déplorable vie,
Espérant aujourd'hui que de votre bonté
J'obtiendrai le secours que les flots m'ont ôté.
Daignez...

ATRÉE.

Quel son de voix a frappé mon oreille?
Quel transport tout à coup dans mon cœur se réveille?
D'où naissent à la fois des troubles si puissans?
Quelle soudaine horreur s'empare de mes sens?
Toi qui poursuis le crime avec un soin extrême,
Ciel, rends vrais mes soupçons, et que ce soit lui-même!
Je ne me trompe point, j'ai reconnu sa voix;
Voilà ses traits encore: ah! c'est lui que je vois.
Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine;
Je le reconnoîtrois seulement à ma haine.
Il fait pour se cacher des efforts superflus:
C'est Thyeste lui-même, et je n'en doute plus.

THYESTE.

Moi Thyeste, Seigneur!

ATRÉE.

Oui, toi-même, perfide:
Je ne le sens que trop au transport qui me guide;
Et je hais trop l'objet qui paroît à mes yeux,
Pour que tu ne sois point ce Thyeste odieux.
Tu fais bien de nier un nom si méprisable:
En est-il sous le ciel un qui soit plus coupable?

THYESTE.

Eh bien! reconnois-moi: je suis ce que tu veux,
Ce Thyeste ennemi, ce frère malheureux.
Quand même tes soupçons et ta haine funeste
N'eussent point découvert l'infortuné Thyeste,
Peut-être que la mienne, esclave malgré moi,
Aux dépens de tes jours m'eût découvert à toi.

ATRÉE.

Ah! traître! c'en est trop: le courroux qui m'anime
T'apprendra si je sais comme on punit un crime.
Je rends grâces au ciel qui te livre en mes mains:
Sans doute que les dieux approuvent mes desseins,
Puisqu'avec ma fureur leurs soins d'intelligence
T'amènent dans des lieux tout pleins de ma vengeance.
Perfide, tu mourras: oui, c'est fait de ton sort;
Ton nom seul en ces lieux est l'arrêt de ta mort.
Rien ne t'en peut sauver, la foudre est toute prête;
J'ai suspendu long-temps sa chute sur ta tête:
Le temps, qui t'a sauvé d'un vainqueur irrité,
A grossi tes forfaits par leur impunité.

THYESTE.

Que tardes-tu, cruel, à remplir ta vengeance?
Attends-tu de Thyeste une nouvelle offense?
Si j'ai pu quelque temps te déguiser mon nom,
Le soin de me venger en fut seul la raison:
Ne crois pas que la peur des fers ou du supplice
Ait à mon cœur tremblant dicté cet artifice.
Ærope par ta main a vu trancher ses jours;
La même main des miens doit terminer le cours:
Je n'en puis regretter la triste destinée.
Précipite, inhumain, leur course infortunée,
Et sois sûr que contre eux l'attentat le plus noir
N'égale point pour moi l'horreur de te revoir.

ATRÉE.

Vil rebut des mortels, il te sied bien encore
De braver dans les fers un frère qui t'abhorre!
Holà, gardes, à moi!

THÉODAMIE, *à Atrée.*

Que faites-vous, Seigneur?
Dieux! sur qui va tomber votre injuste rigueur?
Ne suivrez-vous jamais qu'une aveugle colère?
Ah! dans un malheureux reconnoissez un frère:
Que sur ses noirs projets votre cœur combattu
Ecoute la nature, ou plutôt la vertu.
Immolez donc, Seigneur, et le père et la fille;
Baignez-vous dans le sang d'une triste famille.
Thyeste, par vous seul accablé de malheurs,
Peut-il être un objet digne de vos fureurs.

ATRÉE.

Vous prétendez en vain que mon cœur s'attendrisse.
Qu'on lui donne la mort, gardes: qu'on m'obéisse;
De son sang odieux qu'on épuise son flanc...
(*Bas, à part.*)
Mais non: une autre main doit verser tout son sang.
Oubliois-je?... Arrêtez. Qu'on me cherche Plisthène.

SCÈNE VI.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE, LÉONIDE, THESSANDRE, GARDES.

PLISTHÈNE, *à Atrée.*

Ciel! qu'est-ce que j'entends? quelle fureur soudaine
De votre voix, Seigneur, a rempli tous ces lieux?
Qui peut causer ici ces transports furieux?

THÉODAMIE, *à Plisthène.*

Ces transports où l'emporte une injuste colère
Ne menacent, Seigneur, que mon malheureux père.
Sauvez-le,

Sauvez-le, s'il se peut des plus funestes coups.

PLISTHÈNE.

Votre père, Madame! ô ciel! que dites-vous?
(*A Atrée.*)
A l'immoler, Seigneur, quel motif vous engage?
De quoi l'accuse-t-on? Quel crime, quel outrage
De l'hospitalité vous fait trahir les droits?
Auroit-il à son tour violé ceux des rois?
Etranger dans ces lieux, que vous a-t-il fait craindre,
A le priver du jour qui puisse vous contraindre?

ATRÉE.

Etranger dans ces lieux! que tu le connois mal!
De tous mes ennemis tu vois le plus fatal.
C'est de tous les humains le seul que je déteste,
Un perfide, un ingrat; en un mot, c'est Thyeste.

PLISTHÈNE.

Qu'ai-je entendu, grands dieux! lui Thyeste, Seigneur?
Eh bien! en doit-il moins fléchir votre rigueur?
Calmez, Seigneur, calmez cette fureur extrême.

ATRÉE.

Que vois-je? quoi! mon fils armé contre moi-même!
Quoi! celui qui devroit m'en venger aujourd'hui
Ose, à mes yeux encor, s'intéresser pour lui!
Lâche, c'est donc ainsi qu'à ton devoir fidèle
Tu disposes ton bras à servir ma querelle?

PLISTHÈNE.

Plutôt mourir cent fois; je n'ai point à choisir:
Dans mon sang, s'il le faut, baignez-vous à loisir.
Seigneur, par ces genoux que votre fils embrasse,

Accordez à mes vœux cette dernière grâce.
Après l'avoir sauvé des ondes en courroux,
M'en coûtera-t-il plus de le sauver de vous ?
A mes justes désirs que vos transports se rendent.
Voyez quel est le sang que mes pleurs vous demandent
C'est le vôtre, Seigneur, non un sang étranger.
C'est en lui pardonnant qu'il faut vous en venger.

ATRÉE.

Le perfide ! si près d'éprouver ma vengeance,
Daigne-t-il seulement implorer ma clémence ?

THYESTE.

Que pourroit me servir d'implorer ton secours,
Si ton cœur qui me hait veut me haïr toujours ?
Eh ! que n'ai-je pas fait pour fléchir ta colère ?
Qui de nous deux, cruel ! poursuit ici son frère ?
Depuis vingt ans entiers, que n'ai-je point tenté
Pour calmer les transports de ton cœur irrité ?
Surmonte, comme moi, la vengeance et la haine ;
Règle tes soins jaloux sur les soins de Plisthène ;
Et tu verras bientôt, si j'en donne ma foi,
Que tu n'as point d'ami plus fidèle que moi.

ATRÉE.

Quels seront tes garants, lorsque le nom de frère
N'a pu garder ton cœur d'un amour téméraire ?
Quand je t'ai vu souiller par tes coupables feux
Les autels où l'hymen alloit combler mes vœux,
Que peux-tu m'opposer qui parle en ta défense ?
Les droits de la nature, ou bien de l'innocence ?

THYESTE.

Ne me reproche plus mon crime ni mes feux;
Tu m'as vendu bien cher cet amour malheureux.
Pour t'attendrir enfin, auteur de ma misère,
Considère un moment ton déplorable frère.
Que peux-tu souhaiter qui te parle pour moi?
Regarde en quel état je parois devant toi.

PLISTHÈNE.

Ah! rendez-vous, Seigneur; je vois que la nature
Dans votre cœur sensible excite un doux murmure:
Ne la combattez point par des soins odieux;
Elle n'inspire rien qui ne vienne des dieux.
C'est votre frère, enfin; que rien ne vous arrête:
De sa fidélité je réponds sur ma tête.

ATRÉE.

Plisthène, c'en est fait; je me rends à ta voix;
Je me sens attendri pour la première fois.
Je veux bien oublier une sanglante injure.
Thyeste, sur ma foi que ton cœur se rassure;
De mon inimitié ne crains point les retours;
Ce jour même en verra finir le triste cours.
J'en jure par les dieux, j'en jure par Plisthène;
C'est le sceau d'une paix qui doit finir ma haine.
Ses soins et ma pitié te répondront de moi,
Et mon fils à son tour me répondra de toi:
Je n'en demande point de garant plus sincère.
Prince, c'est donc sur vous que s'en repose un père.
Allez; et que ma cour, témoin de mon courroux,
Soit témoin aujourd'hui d'un entretien plus doux.

SCÈNE VII.

ATRÉE, EURISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE.

Toi, fais-les avec soin observer, Euristhène;
Disperse les soldats les plus chers à Plisthène;
Ecarte les amis de cet audacieux;
Et viens, sans t'arrêter, me rejoindre en ces lieux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ATRÉE, EURISTHÈNE.

ATRÉE.

Enfin, grâces aux dieux, je tiens en ma puissance
Le perfide ennemi que poursuit ma vengeance :
On l'observe en ces lieux, il ne peut échapper ;
La main qui l'a sauvé ne sert qu'à le tromper.
Vengeons-nous ; il est temps que ma colère éclate ;
Profitons avec soin du moment qui la flatte ;
Et que l'ingrat Thyeste éprouve dans ce jour
Tout ce que peut un cœur trahi dans son amour.

EURISTHÈNE.

Eh ! qui vous répondra que Plisthène obéisse,
Que de cette vengeance il veuille être complice ?
Ne vous souvient-il plus que, près de la trahir,
Il n'a point balancé pour vous désobéir ?

ATRÉE.

Il est vrai qu'au refus qu'il a fait de s'y rendre
Je me suis vu contraint de n'oser l'entreprendre,
D'en différer enfin le moment malgré moi.
Mais qui l'a pu porter à me manquer de foi ?
N'avoit-il pas juré de servir ma colère ?
Tant de soins redoublés pour la fille et le père

Ne sont-ils les effets que d'un cœur généreux?
Non, non: la source en est dans un cœur amoureux.
Tant d'ardeur à sauver cette race ennemie
Me dit trop que Plisthène aime Théodamie.
Je n'en puis plus douter: il la voit chaque jour;
Il a pris dans ses yeux ce détestable amour.
Et je m'étonne encor d'une ardeur si funeste!
Que pouvoit-il sortir d'Ærope et de Thyeste,
Qu'un sang qui dût un jour assouvir mon courroux?
Le crime est fait pour lui, la vengeance pour nous.
Livrons-le aux noirs forfaits où son penchant le guide;
Joignons à tant d'horreur l'horreur d'un parricide.
Puis-je mieux me venger de ce sang odieux,
Que d'armer contre lui son forfait et les dieux?
Heureux qu'en ce moment le crime de Plisthène
Me laisse sans regret au courroux qui m'entraîne!
Qu'il vienne seul ici.

SCÈNE II.

ATRÉE.

Le soldat écarté
Permet à ma fureur d'agir en liberté.
De son amour pour lui ma vengeance alarmée
Déjà loin de Chalcys a dispersé l'armée:
Tout ce que ce palais rassemble autour de moi
Sont autant de sujets dévoués à leur roi.
Mais pourquoi contre un traître exercer ma puissance?
Son amour me répond de son obéissance.
Par un coup si cruel je m'en vais l'éprouver;
Et de si près encor je m'en vais l'observer,

Que malgré tous ses soins, ma vengeance assurée
Lavera par ses mains les injures d'Atrée.

SCÈNE III.

ATRÉE, PLISTHÈNE.

ATRÉE, *bas.*

Je le vois; et pour peu qu'il ose la trahir,
Je sais bien le secret de le faire obéir.
(*Haut.*)
Lassé des soins divers dont mon cœur est la proie,
Prince, il faut à vos yeux que mon cœur se déploie.
Tout semble offrir ici l'image de la paix:
Cependant ma fureur s'accroît plus que jamais.
L'amour, qui si souvent loin de nous nous entraîne,
N'est point dans ses retours aussi prompt que la haine.
J'avois cru par vos soins mon courroux étouffé;
Mais je sens qu'ils n'en ont qu'à demi triomphé.
Ma fureur désormais ne peut plus se contraindre:
Ce n'est que dans le sang qu'elle pourra s'éteindre;
Et j'attends que le bras chargé de la servir,
Loin d'arrêter son cours, soit prêt à l'assouvir.
Plisthène, c'est à vous que ce discours s'adresse.
J'avois cru, sur la foi d'une simple promesse,
Voir tomber le plus fier de tous mes ennemis:
Mais Plisthène tient mal ce qu'il m'avoit promis;
Et, bravant sans respect et les dieux et son père,
Son cœur pour eux et lui n'a qu'une foi légère.

PLISTHÈNE.

Où sont vos ennemis? j'avois cru que la paix
Ne vous en laissoit point à craindre en ce palais:

Je n'y vois que des cœurs pour vous remplis de zèle
Et qu'un fils, pour son roi, respectueux, fidèle,
Qui n'a point mérité ces cruels traitemens.
Où sont vos ennemis? et quels sont mes sermens?

ATRÉE.

Où sont mes ennemis? Ciel! que viens-je d'entendre?
Thyeste est dans ces lieux, et l'on peut s'y méprendre!
Vous deviez l'immoler à mon ressentiment:
Voilà mon ennemi, voilà votre serment.

PLISTHÈNE.

Quelle que soit la foi que je vous ai jurée,
J'aurois cru que la vôtre eût été plus sacrée;
Qu'un frère dans vos bras, à la face des dieux,
M'eût assez acquitté d'un serment odieux.
D'un pareil souvenir ma vertu me dispense,
Je ne me souviens plus que de votre clémence.
Mon devoir a ses droits, mais ma gloire a les siens;
Et vos derniers sermens m'ont dégagé des miens.

ATRÉE.

Sans vouloir dégager un serment par un autre,
Veux-tu que tous les deux nous remplissions le nôtre?
Et tu verras bientôt, si j'explique le mien,
Que ce dernier serment ajoute encore au tien.
J'ai juré par les dieux, j'ai juré par Plisthène,
Que ce jour qui nous luit mettroit fin à ma haine.
Fais couler tout le sang que j'exige de toi,
Ta main de mes sermens aura rempli la foi.
Regarde qui de nous fait au ciel une injure,
Qui de nous deux enfin est ici le parjure.

PLISTHÈNE.

Ah! Seigneur, puis-je voir votre cœur aujourd'hui
Descendre à des détours si peu dignes de lui?
Non, par de feints sermens je ne crois point qu'Atrée
Ait pu braver des dieux la majesté sacrée,
Se jouer de la foi des crédules humains,
Violer en un jour tous les droits les plus saints.
Enchanté d'une paix si long-temps attendue,
Je vous louois déjà de nous l'avoir rendue;
Et je m'applaudissois, dans des momens si doux,
D'avoir pu d'un héros désarmer le courroux:
J'admirois un grand cœur au milieu de l'offense,
Qui, maître de punir, méprisoit la vengeance.
Thyeste est criminel, voulez-vous l'être aussi?
Sont-ce là vos sermens? Pardonnez-vous ainsi?

ATRÉE.

Qui? moi lui pardonner! Les fières Euménides
Du sang des malheureux sont cent fois moins avides,
Et leur farouche aspect inspire moins d'horreur
Que Thyeste aujourd'hui n'en inspire à mon cœur.
Quels que soient mes sermens, trop de fureur m'anime.
Perfide, il te sied bien d'oser m'en faire un crime!
Laisse là ces sermens; si j'ai pu les trahir,
C'est au ciel d'en juger, à toi de m'obéir.
Dans un fils qui faisoit ma plus chère espérance,
Je ne vois qu'un ingrat qui trahit ma vengeance.
Plisthène est un héros, son père est outragé;
Il a de la valeur, je ne suis pas vengé!
Ah! ne me force point dans ma fureur extrême,
Que sais-je? hélas! peut-être à t'immoler toi-même:

Car enfin, puisqu'il faut du sang à ma fureur,
Malheur à qui trahit les transports de mon cœur!

PLISTHÈNE.

Versez le sang d'un fils, s'il peut vous satisfaire;
Mais n'en attendez rien à sa vertu contraire.
S'il faut voir votre affront par un crime effacé,
Je ne me souviens plus qu'on vous ait offensé.
Oui, Seigneur; et ma main, loin d'être meurtrière,
Défendra contre vous les jours de votre frère.
Seconder vos fureurs, ce seroit vous trahir;
Votre gloire m'engage à vous désobéir.

ATRÉE.

Enfin j'ouvre les yeux; ta lâcheté, perfide,
Ne me fait que trop voir l'intérêt qui te guide;
Tu trahis pour Thyeste et les dieux et ta foi:
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est connu de toi.
Ose encor me jurer que pour Théodamie
Ton cœur ne brûle point d'une flamme ennemie.

PLISTHÈNE.

Ah! si c'est là trahir mon devoir et ma foi,
Non, jamais on ne fut plus coupable que moi.
Oui, Seigneur, il est vrai, la princesse m'est chère:
Jugez si c'est à moi d'assassiner son père.
Vous connoissez le feu qui dévore mon sein;
Et, pour verser son sang, vous choisissez ma main!

ATRÉE.

Ce n'est pas la vertu, c'est donc l'amour, parjure,
Qui te force au refus de venger mon injure!
Voyons si cet amour, qui t'a fait me trahir,
Servira maintenant à me faire obéir.

Tu n'auras pas en vain aimé Théodamie;
Venge-moi dès ce jour, ou c'est fait de sa vie.

PLISTHÈNE.

Ah! grands dieux!

ATRÉE.

Tu frémis! Je t'en laisse le choix,
Et te le laisse, ingrat, pour la dernière fois.

PLISTHÈNE.

Ah! mon choix est tout fait dans ce moment funeste :
C'est mon sang qu'il vous faut, non le sang de Thyeste.

ATRÉE.

Quand l'amour, de mon fils, semble avoir fait le sien,
Il ne m'importe plus de son sang ou du tien.
Obéis cependant, achève ma vengeance.
L'instant fatal approche, et Thyeste s'avance :
S'il n'est mort lorsqu'enfin je reverrai ces lieux,
J'immole sans pitié ton amante à tes yeux.
Rappelle tes esprits : avec lui je te laisse.
Au secours de ta main appelle ta princesse;
Le soin de la sauver doit exciter ton bras.

PLISTHÈNE.

Quoi! vous l'immoleriez! Je ne vous quitte pas.
Je crois voir dans Thyeste un dieu qui m'épouvante.
Ah! Seigneur!

ATRÉE.

Viens donc voir expirer ton amante :
Du moindre mouvement sa mort sera le fruit.

SCÈNE IV.

PLISTHÈNE.

Dieux! plongez-moi plutôt dans l'éternelle nuit.

Non, cruel, n'attends pas que ma main meurtrière
Fasse couler le sang de ton malheureux frère.
Assouvis, si tu veux, ta fureur sur le mien;
Mais, dussé-je en périr, je défendrai le sien.

SCÈNE V.

THYESTE, PLISTHÈNE.

THYESTE.

Prince qu'un tendre soin dans mon sort intéresse,
Héros dont les vertus charment toute la Grèce,
Qu'il m'est doux de pouvoir embrasser aujourd'hui
De mes jours malheureux l'unique et sûr appui!

PLISTHÈNE.

Quel appui, juste ciel! Quel cœur impitoyable
Ne seroit point touché du sort qui vous accable?
Ah! plût aux dieux pouvoir, aux dépens de mes jours,
D'une si chère vie éterniser le cours!
Que je verrois couler tout mon sang avec joie,
S'il terminoit les maux où vous êtes en proie!
Ce n'est point la pitié qui m'attendrit, Seigneur;
Je sens des mouvemens inconnus à mon cœur.

THYESTE.

Seigneur, soit amitié, soit raison qui m'inspire,
Tout m'est cher d'un héros que l'univers admire.
Que ne puis-je exprimer ce que je sens pour vous!
Non, l'amitié n'a pas de sentimens si doux.

PLISTHÈNE.

Ah! si je vous suis cher, que mon respect extrême
M'acquitte bien, Seigneur, de ce bonheur suprême!

On n'aima jamais plus, le ciel m'en est témoin :
A peine la nature iroit-elle aussi loin;
Et ma tendre amitié, par vos maux consacrée,
A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Vous m'aimez; le ciel sait si je puis vous haïr,
Ce qu'il m'en coûteroit s'il falloit obéir.

THYESTE.

Seigneur, que dites-vous? qui fait couler vos larmes?
Que tout ce que je vois fait renaître d'alarmes!
Vous soupirez; la mort est peinte dans vos yeux;
Vos regards attendris se tournent vers les cieux :
Quel malheur si terrible a pu troubler Plisthène?
Jusqu'au fond de mon cœur je ressens votre peine.
Voulez-vous dérober ce secret à ma foi?
Quand je suis tout à vous, n'êtes-vous point à moi?
Cher prince, ignorez-vous à quel point je vous aime?
Ma fille ne m'est pas plus chère que vous-même.

PLISTHÈNE.

Faut-il la voir périr dans ces funestes lieux?

THYESTE.

Quel étrange discours! Cher prince, au nom des dieux,
Au nom d'une amitié si sincère et si tendre,
Daignez m'en éclaircir.

PLISTHÈNE.

Ah! dois-je vous l'apprendre?
Mais, dût tomber sur moi le plus affreux courroux,
Je ne puis plus trahir ce que je sens pour vous.
Fuyez, Seigneur, fuyez.

THYESTE.

Quel est donc ce mystère,
Cher prince? et qu'ai-je encore à craindre de mon frère?

SCÈNE VI.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE.

PLISTHÈNE, *apercevant Atrée.*

Ah! ciel!

ATRÉE.

C'est donc ainsi que, fidèle à son roi...
Mais je sais de quel prix récompenser ta foi.

PLISTHÈNE.

Ah! Seigneur, si jamais.

ATRÉE.

Que voulez-vous me dire?
Sortez: en d'autres lieux vous pourrez m'en instruire.
Votre frivole excuse exige un autre temps,
Et mon cœur est rempli de soins plus importans.

SCÈNE VII.

ATRÉE, THYESTE.

THYESTE.

De ce transport, Seigneur, que faut-il que je pense?
Qui peut vous emporter à tant de violence?
Qu'a fait ce fils? qui peut vous armer contre lui?
Ou plutôt contre moi qui vous arme aujourd'hui?
Ne m'offrez-vous la paix...

ATRÉE.

Quel est donc ce langage?
A me l'oser tenir quel soupçon vous engage?
Quelle indigne frayeur a troublé vos esprits?
Quel intérêt enfin prenez-vous à mon fils?

Ne puis-je menacer un ingrat qui m'offense,
Sans aigrir de vos soins l'injuste défiance?
Allez : de mes desseins vous serez éclairci,
Et d'autres intérêts me conduisent ici.

SCÈNE VIII.

ATRÉE.

Quoi! même dans des lieux soumis à ma puissance,
J'aurai tenté sans fruit une juste vengeance!
Et le lâche qui doit la servir en ce jour
Trahit, pour la tromper, jusques à son amour!
Ah! je le punirai de l'avoir différée,
Comme fils de Thyeste, ou comme fils d'Atrée.
Mériter ma vengeance est un moindre forfait
Que d'oser un moment en retarder l'effet.
Perfide, malgré toi je t'en ferai complice:
Ton roi pour tant d'affrons n'a pas pour un supplice:
Je ne punirois point vos forfaits différens,
Si je ne m'en vengeois par des forfaits plus grands.
Où Thyeste paroît, tout respire le crime:
Je me sens agité de l'esprit qui l'anime;
Je suis déjà coupable. Etoit-ce me venger
Que de charger son fils du soin de l'égorger?
Qu'il vive; ce n'est plus sa mort que je médite.
La mort n'est que la fin des tourmens qu'il mérite.
Que le perfide, en proie aux horreurs de son sort,
Implore comme un bien la plus affreuse mort:
Que ma triste vengeance, à tous les deux cruelle,
Etonne jusqu'aux dieux, qui n'ont rien fait pour elle.

Vengeons tous nos affrons, mais par un tel forfait,
Que Thyeste lui-même eût voulu l'avoir fait.
Lâche et vaine pitié, que ton murmure cesse :
Dans les cœurs outragés tu n'es qu'une foiblesse;
Abandonne le mien : qu'exiges-tu d'un cœur
Qui ne reconnoît plus de dieux que sa fureur ?
Courons tout préparer; et par un coup funeste,
Surpassons, s'il se peut, les crimes de Thyeste.
Le ciel, pour le punir d'avoir pu m'outrager,
A remis à son sang le soin de m'en venger.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

THESSANDRE.

Où courez-vous, Seigneur? qu'allez-vous entreprendre?

PLISTHÈNE.

D'un cœur au désespoir tout ce qu'on peut attendre.

THESSANDRE.

Quelle est donc la fureur dont je vous vois épris?
Ciel! dans quel trouble affreux jetez-vous mes esprits!
D'où naît ce désespoir que chaque instant irrite?
Pour qui préparez-vous ces vaisseaux, cette fuite?
Quel intérêt enfin arme ici votre bras,
Et ces amis tout prêts à marcher sur vos pas?
Parlez, Seigneur : le roi, désormais plus sévère...

PLISTHÈNE.

Qu'avois-je fait aux dieux pour naître d'un tel père?
O devoir, dans mon cœur trop long-temps respecté,
Laisse un moment l'amour agir en liberté.
Les rigoureuses lois qu'impose la nature
Ne sont plus que des droits dont la vertu murmure.
Secrets persécuteurs des cœurs nés vertueux,
Remords, qu'exigez-vous d'un amant malheureux?

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur? quelle douleur vous presse?

PLISTHÈNE.

Thessandre, il faut périr ou sauver ma princesse.

THESSANDRE.

La sauver! et de qui?

PLISTHÈNE.

Du roi, dont la fureur
Va lui plonger peut-être un poignard dans le cœur.
C'est pour la dérober au coup qui la menace
Que je n'écoute plus qu'une coupable audace.
Non, cruel, ce n'est point pour la voir expirer
Que du plus tendre amour je me sens inspirer.
Croirois-tu que du roi la haine sanguinaire
A voulu me forcer d'assassiner son frère;
Que pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De sa fille, au refus, il doit verser le sang?
Ah! je me sens saisir d'une fureur nouvelle,
Courons, pour la sauver, où mon honneur m'appelle.
Mais où la rencontrer? Eh quoi! les justes dieux
M'ont-ils déjà puni d'un projet odieux?
Que fait Thyeste? Hélas! qu'est-elle devenue?
Qui peut dans ce palais la soustraire à ma vue?
Je frémis... Retournons les chercher en ces lieux,
Les en sauver, Thessandre, ou périr à leurs yeux.
Allons: ne laissons point, dans l'ardeur qui l'anime,
Un cœur comme le mien réfléchir sur un crime:
Etouffons des remords que j'avois dû prévoir,
Lorsque je n'attends rien que de mon désespoir.
Suis-moi; c'est trop tarder, et d'un péril extrême
On doit moins balancer à sauver ce qu'on aime.

Ce n'est point un forfait ; c'est imiter les dieux,
Que de remplir son cœur du soin des malheureux.

SCÈNE II.

PLISTHÈNE, THÉODAMIE, THESSANDRE, LÉONIDE.

PLISTHÈNE.

Mais que vois-je, Thessandre ? ô ciel ! quelle est ma joie !
(*A Théodamie.*)
Se peut-il qu'en ces lieux Plisthène vous revoie ?
Unique objet des soins de mon cœur éperdu,
Hélas ! par quel bonheur nous êtes-vous rendu ?
Quoi ! c'est vous, ma princesse ! Ah ! ma fureur calmée
Fait place à la douceur dont mon ame est charmée.
Dieux ! qu'allois-je tenter ?... Mais quel est votre effroi ?
Qui fait couler vos pleurs ? et qu'est-ce que je voi ?

THÉODAMIE.

Seigneur, vous me voyez les yeux baignés de larmes,
Et le cœur agité des plus vives alarmes ;
Thyeste va bientôt ensanglanter ces lieux,
Si vous ne retenez ce prince furieux.
Trop sûr que votre mort, que la sienne est jurée,
Il veut la prévenir par la perte d'Atrée :
Il erre en ce palais dans ce cruel dessein,
Tout prêt à lui plonger un poignard dans le sein.
Il est perdu, Seigneur, ce prince qui vous aime,
Si vous ne le sauvez d'Atrée ou de lui-même.
Il voit de tous côtés qu'on observe ses pas :
Le péril cependant ne l'épouvante pas.

Si la pitié pour nous peut émouvoir votre ame,
Si moi-même en secret j'approuvai votre flamme,
S'il est vrai que l'amour ait pu vous attendrir,
Au nom de cet amour, daignez le secourir.
Je vous dirois qu'un cœur plein de reconnoissance
D'un service si grand sera la récompense,
S'il avoit attendu que tant de soins pour nous
Vinssent justifier ce qu'il sentoit pour vous.

PLISTHÈNE.

Dissipez vos frayeurs et calmez vos alarmes:
Vos yeux, pour m'attendrir, n'ont pas besoin de larmes;
Hélas! qui plus que moi doit plaindre vos malheurs?
Ne craignez rien: mes soins ont prévenu vos pleurs.
De ces funestes lieux votre fuite assurée
Va vous mettre à couvert des cruautés d'Atrée;
Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.
Oui, croyez-en ces dieux que mon amour atteste,
Croyez-en ces garants du salut de Thyeste,
Il m'est plus cher qu'à vous: sans me donner la mort,
Le roi ne sera point l'arbitre de son sort.
Votre père vivra, vous vivrez, et Plisthène
N'aura point eu pour vous une tendresse vaine.
Je sauverai Thyeste. Eh! que n'ai-je point fait?
Hélas! si vous saviez d'un barbare projet
A quel prix j'ai déjà tenté de le défendre....
Venez: pour lui, pour vous, je vais tout entreprendre;
Heureux si je pouvois, en vous sauvant tous deux,
Près de ne vous voir plus, expirer à vos yeux!

SCÈNE III.

THYESTE, PLISTHÈNE, THÉODAMIE, THESSANDRE, LÉONIDE.

PLISTHÈNE.

Mais Thyeste paroît : quel bonheur est le nôtre !
Quel favorable sort nous rejoint l'un et l'autre !

THYESTE, *apercevant Plisthène.*

Que vois-je ? Dieux puissans, après un si grand bien,
Non, Thyeste de vous ne demande plus rien.
Quoi ! Prince, vous vivez ! Eh ! comment d'un perfide
Avez-vous pu fléchir le courroux parricide ?
Que faisiez-vous, cher Prince ? et dans ces mêmes lieux
Qui pouvoit si long-temps vous cacher à nos yeux ?
Effrayé des fureurs où mon ame est livrée,
Je vous croyois déjà la victime d'Atrée :
Plisthène dans ces lieux n'étoit plus attendu.
Je l'avoue, à mon tour je me suis cru perdu :
J'allois tenter....

PLISTHÈNE.

Calmez le soin qui vous dévore ;
Vous n'êtes point perdu, puisque je vis encore.
Tant que l'astre du jour éclairera mes yeux,
Il n'éclairera point votre perte en ces lieux.
Malgré tous mes malheurs, je vis pour vous défendre.
De ces bords cependant fuyez sans plus attendre ;
Et, sans vous informer d'un odieux secret,
Croyez-en un ami qui vous quitte à regret.
Adieu, Seigneur, adieu : mon ame est satisfaite
D'avoir pu vous offrir une sûre retraite.

Thessandre doit guider, au sortir du palais,
Des pas que je voudrois n'abandonner jamais.

THYESTE.

Moi fuir, Prince! qui? moi, que je vous abandonne!
Ah! ce n'est pas ainsi que ma gloire en ordonne.
Instruit par vos bontés pour un sang malheureux,
Je n'en trahirai point l'exemple généreux.
Accablé des malheurs où le destin me livre,
Je veux mourir en roi, si je ne puis plus vivre.
Laissez-moi près de vous; je ne puis vous quitter.
De noirs pressentimens viennent m'épouvanter:
Je sens à chaque instant que mes craintes redoublent;
Que pour vous en secret mes entrailles se troublent.
Je combats vainement de si vives douleurs:
Un pouvoir inconnu me fait verser des pleurs.
Laissez-moi partager le sort qui vous menace.
Au courroux du tyran la tendresse a fait place:
Les noms de fils pour lui sont des noms superflus,
Et ce n'est pas son sang qu'il respecte le plus.

PLISTHÈNE.

Ah! qu'il verse le mien: plût au ciel que mon père
Dans le sein de son fils eût éteint sa colère!
Fuyez, Seigneur, fuyez, et ne m'exposez pas
A l'horreur de vous voir égorger dans mes bras.
Hélas! je ne crains point pour votre seule vie:
Ne fuyez pas pour vous, mais pour Théodamie.
C'est vous en dire assez, Seigneur: sauvez du moins
L'objet de ma tendresse et l'objet de mes soins;
Et ne m'exposez pas à l'horreur légitime
D'avoir, sans fruit, pour vous, osé tenter un crime,

Fuyez : n'abusez point d'un moment précieux.
Cherchez-vous à périr dans ces funestes lieux ?
Thessandre, conduisez....

THESSANDRE.

Seigneur, le roi s'avance.

PLISTHÈNE.

Il en est temps encore, évitez sa présence.

SCÈNE IV.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE, THESSANDRE, LÉONIDE, GARDES.

ATRÉE.

D'ou vient, à mon abord, le trouble où je vous voi?
Ne craigniez rien; les dieux ont fléchi votre roi :
Ce n'est plus ce cruel guidé par sa vengeance,
Et le ciel dans son cœur a pris votre défense.
(*A Thyeste.*)
Ne crains rien pour des jours par ma rage proscrits.
Gardes, éloignez-vous.

SCÈNE V.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE, THESSANDRE, LÉONIDE.

ATRÉE, *à Thyeste.*

Rassure tes esprits :
D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte;
Thyeste, chasse-s'en les soupçons et la crainte,

Ne redoute plus rien de mon inimitié:
Toute ma haine cède à ma juste pitié.
Ne crains plus une main à te perdre animée:
Tes malheurs sont si grands, qu'elle en est désarmée;
Et les dieux, effrayés des forfaits des humains,
Jamais plus à propos n'ont trahi leurs desseins.
Quelle étoit ma fureur! et que vais-je t'apprendre!
Ton cœur déjà tremblant va frémir de l'entendre.
Je le répète encor, tes malheurs sont si grands,
Qu'à peine je les crois, moi qui te les apprends.

(*Il lui montre un billet d'Ærope.*)

Ce billet seul contient un secret si funeste....
Mais, avant de l'ouvrir, écoute tout le reste.
Tu n'as pas oublié les sujets odieux
D'un courroux excité par tes indignes feux:
Souviens-t'en, c'est à toi d'en garder la mémoire:
Pour moi, je les oublie, ils blessent trop ma gloire.
Cependant contre toi que n'ai-je point tenté?
J'en sens encor frémir mon cœur épouvanté.
En vain sur mes sermens ton ame rassurée
Comptoit sur une paix que je t'avois jurée;
Car, dans l'instant fatal où j'attestois les cieux,
Je me jurois ta mort, et j'imposois aux dieux.
Je n'en veux pour témoin que ce même Plisthène
Par de pareils sermens qui sut tromper ma haine.
C'étoit lui qui devoit me venger aujourd'hui
D'un crime dont l'affront rejaillissoit sur lui;
Et, pour mieux l'engager à t'arracher la vie,
J'en devois, au refus, priver Théodamie.

De

De ce récit affreux ne prends aucun effroi:
Tu dois te rassurer en le tenant de moi.

(*A Plisthène.*)

Et toi, dont la vertu m'a garanti d'un crime,
Ne crains rien d'un courroux peut-être légitime.
Si c'est un crime à toi de ne le point servir,
Quelle eût été l'horreur d'avoir pu l'assouvir!
Enfin, c'eût été peu que d'immoler mon frère;
Le malheureux auroit assassiné son père.

THYESTE.

Moi, son père!

ATRÉE.

Ces mots vont t'en instruire. Lis.

(*Il lui donne la lettre d'Ærope.*)

THYESTE.

Dieux! qu'est-ce que je vois? c'est d'Ærope. Ah! mon fils!
La nature en mon cœur éclaircit ce mystère:
Thyeste t'aimoit trop pour n'être point ton père.
Cher Plisthène, mes vœux sont enfin accomplis.

PLISTHÈNE.

Ciel! qu'est-ce que j'entends? Moi, Seigneur, votre fils!
Tout sembloit réserver, dans un jour si funeste,
Ma main au parricide, et mon cœur à l'inceste.
Grands dieux, qui m'épargnez tant d'horreurs en ce jour,
Dois-je bénir vos soins, ou plaindre mon amour?

(*A Atrée.*)

Vous qui, trompé long-temps dans une injuste haine,
Du nom de votre fils honorâtes Plisthène,
Quand je ne le suis plus, Seigneur, il m'est bien doux
D'être du moins sorti d'un même sang que vous.

Je ne suis consolé de perdre en vous un père,
Que lorsque je deviens le fils de votre frère.
Mais ce fils, près de vous privé d'un si haut rang,
L'est toujours par le cœur, s'il ne l'est par le sang.

ATRÉE.

C'eût été pour Atrée une perte funeste,
S'il eût fallu te rendre à d'autres qu'à Thyeste.
Le destin ne pouvoit qu'en te donnant à lui
Me consoler d'un bien qu'il m'enlève aujourd'hui.
Euristhène, sensible aux larmes de ta mère,
Est celui qui me fit, de son bourreau, ton père:
Instruit de mes fureurs, c'est lui dont la pitié
Vient de vous sauver tous de mon inimitié.

(*A Thyeste.*)

Thyeste, après ce fils que je viens de te rendre,
Tu vois si désormais je cherche à te surprendre.
Reçois-le de ma main pour garant d'une paix
Que mes soupçons jaloux ne troubleront jamais.
Enfin, pour t'en donner une entière assurance,
C'est par un fils si cher que ton frère commence.
En faveur de ce fils, qui fut long-temps le mien,
De mon sceptre aujourd'hui je détache le tien.
Rentre dans tes Etats sous de si doux auspices,
Qui de notre union ne sont que les prémices.
Je prétends que ce jour, que souilloit ma fureur,
Achève de bannir les soupçons de ton cœur.
Thyeste, en croiras-tu la coupe de nos pères?
Est-ce offrir de la paix des garants peu sincères?
Tu sais qu'aucun de nous, sans un malheur soudain
Sur ce gage sacré n'ose jurer en vain;

C'est sa perte, en un mot: cette coupe fatale
Est le serment du Styx pour les fils de Tantale.
Je veux bien aujourd'hui, pour lui prouver ma foi,
En mettre le péril entre Thyeste et moi:
Veut-il bien, à son tour, que la coupe sacrée
Achève l'union de Thyeste et d'Atrée?

THYESTE.

Pourriez-vous m'en offrir un gage plus sacré
Que de me rendre un fils? Mon cœur est rassuré;
Et je ne pense pas que le don de Plisthène
Soit un présent, Seigneur, que m'ait fait votre haine.
J'accepte cependant ces garants d'une paix
Qui fait depuis long-temps mes plus tendres souhaits.
Non que d'aucun détour un frère vous soupçonne;
A la foi d'un grand roi Thyeste s'abandonne:
S'il en reçoit enfin des gages en ce jour,
C'est pour vous rassurer sur la sienne à son tour.

ATRÉE.

Pour cet heureux moment qu'en ces lieux tout s'apprête
Qu'un pompeux sacrifice en précède la fête;
Trop heureux si Thyeste, assuré de la paix,
Daigne la regarder comme un de mes bienfaits!
Vous qui de mon courroux avez sauvé Plisthène,
C'est vous de ce grand jour que je charge, Euristhène;
J'en remets à vos soins la fête et les apprêts:
Courez tout préparer au gré de mes souhaits.
Mon frère n'attend plus que la coupe sacrée:
Offrons-lui ce garant de l'amitié d'Atrée.
Puisse le nœud sacré qui doit nous réunir
Effacer de son cœur un triste souvenir!
Pourra-t-il oublier....

THYESTE.

Tout, jusqu'à sa misère.
Il ne se souvient plus que d'un fils et d'un frère.

SCÈNE VI.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE, *à Thessandre.*

Dès ce moment au port précipite tes pas:
Que le vaisseau surtout ne s'en écarte pas.
De mille affreux soupçons j'ai peine à me défendre.
Cours; et que nos amis viennent ici m'attendre.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

PLISTHÈNE.

Thessandre ne vient point! rien ne l'offre à mes yeux!
Tout m'abandonne-t-il dans ces funestes lieux?
Tristes pressentimens que le malheur enfante,
Que la crainte nourrit, que le soupçon augmente,
Secrets avis des dieux, ne pressez plus un cœur
Dont toute la fierté combat mal la frayeur.
C'est en vain qu'elle veut y mettre quelque obstacle;
Le cœur des malheureux n'est qu'un trop sûr oracle.
Mais pourquoi m'alarmer? et quel est mon effroi?
Puis-je, sans l'outrager, me défier d'un roi
Qui semble désormais, cédant à la nature,
Oublier qu'à sa gloire on ait fait une injure?
L'oublier! ah! moi-même oublié-je aujourd'hui
Ce qu'il vouloit de moi, ce que j'ai vu de lui?
Puis-je en croire une paix déjà sans fruit jurée?
Dès qu'il faut pardonner, n'attendons rien d'Atrée.
Je ne connois que trop ses transports furieux,
Et sa fausse pitié n'éblouit point mes yeux.
C'est en vain de sa main que je reçois un père:
Tout ce qui vient de lui cache quelque mystère.
J'en ai trop éprouvé de son perfide cœur,
Pour oser, sur sa foi, déposer ma frayeur.

Je ne sais quel soupçon irrite mes alarmes ;
Mais du fond de mon cœur je sens couler mes larmes.
Thessandre ne vient point! tant de retardemens
Ne confirment que trop mes noirs pressentimens.

SCÈNE II.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE.

Mais je le vois. Eh bien! en est-ce fait, Thessandre?
Sur les bords de l'Euripe est-il temps de nous rendre?
Pour cet heureux moment as-tu tout préparé?
De nos amis secrets t'es-tu bien assuré?

THESSANDRE.

Il ne tient plus qu'à vous d'éprouver leur courage :
Je les ai dispersés ici sur le rivage;
Tout est prêt. Cependant si Plisthène aujourd'hui
Veut en croire des cœurs pleins de zèle pour lui,
Il ne partira point : ce dessein téméraire
Pourroit causer sa perte et celle de son père.

PLISTHÈNE.

Ah! je ne fuirois pas, quel que fût mon effroi,
Si mon cœur aujourd'hui ne trembloit que pour moi :
Thessandre, il faut sauver mon père et la princesse;
Ce n'est plus que pour eux que mon cœur s'intéresse.
Cherche Théodamie, et ne la quitte pas;
Moi, je cours retrouver Thyeste de ce pas.

THESSANDRE.

Eh! que prétendez-vous, Seigneur, lorsque son frère
Semble de sa présence accabler votre père?

Il ne le quitte point, ses longs embrassemens
Sont toujours resserrés par de nouveaux sermens.
Un superbe festin par son ordre s'apprête;
Il appelle les dieux à cette auguste fête.
Mon cœur à cet aspect qui s'est laissé charmer,
Ne voit rien dont le vôtre ait lieu de s'alarmer.

PLISTHÈNE.

Et moi je ne vois rien dont le mien ne frémisse.
De quelque crime affreux cette fête est complice:
C'est assez qu'un tyran la consacre en ces lieux,
Et nous sommes perdus s'il invoque les dieux.
Va, cours avec ma sœur nous attendre au rivage;
Moi, je vais à Thyeste ouvrir un sûr passage.
Dieux puissans, secondez un si juste dessein,
Et dérobez mon père aux coups d'un inhumain.

SCÈNE III.

ATRÉE, PLISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE.

Demeure, digne fils d'Ærope et de Thyeste;
Demeure, reste impur d'un sang que je déteste.
Pour remplir de tes soins le projet important,
Demeure: c'est ici que Thyeste t'attend;
Et tu n'iras pas loin pour rejoindre, perfide,
Les traîtres qu'en ces lieux arme ton parricide.
Prince indigne du jour, voilà donc les effets
Que dans ton ame ingrate ont produits mes bienfaits!
A peine le destin te redonne à ton père,
Que ton cœur aussitôt en prend le caractère;

Et plus ingrat que lui, puisqu'il me devoit moins;
L'attentat le plus noir est le prix de mes soins.
Va, pour le prix des tiens, retrouver tes complices;
Va périr avec eux dans l'horreur des supplices.

PLISTHÈNE.

Pourquoi me supposer un indigne forfait?
Est-ce pour vos pareils que le prétexte est fait?
Vos reproches honteux n'ont rien qui me surprenne,
Et je ne sens que trop ce que peut votre haine.
Aurois-je prétendu, né d'un sang odieux,
Vous être plus sacré que n'ont été les dieux?
A travers les détours de votre ame parjure,
J'entrevois des horreurs dont frémit la nature.
Dans la juste fureur dont mon cœur est épris...
Mais non, je me souviens que je fus votre fils.
Malgré vos cruautés, et malgré ma colère,
Je crois encore ici m'adresser à mon père.
Quoique trop assuré de ne point l'attendrir,
Je sens bien que du moins je ne dois point l'aigrir,
Dans l'espoir que ma mort pourra vous satisfaire,
Que vous épargnerez votre malheureux frère.
Le crime supposé qu'on m'impute aujourd'hui,
Tout, jusqu'à son départ, est un secret pour lui.
Sur la foi d'une paix si saintement jurée,
Il se croit sans péril entre les mains d'Atrée:
J'ai pénétré moi seul au fond de votre cœur,
Et mon malheureux père est encor dans l'erreur.
Je ne vous parle point d'une jeune princesse;
A la faire périr rien ne vous intéresse.

ATRÉE.

Va, tu prétends en vain t'éclaircir de leur sort ;
Meurs dans ce doute affreux, plus cruel que la mort;
De leur sort aux enfers va chercher qui t'instruise.
Où l'on doit l'immoler, gardes, qu'on le conduise ;
Versez à ma fureur ce sang abandonné,
Et songez à remplir l'ordre que j'ai donné.

SCÈNE IV.

ATRÉE.

Va périr, malheureux, mais, dans ton sort funeste,
Cent fois moins malheureux que le lâche Thyeste.
Que je suis satisfait ! que de pleurs vont couler
Pour ce fils qu'à ma rage on est près d'immoler!
Quel que soit en ces lieux son supplice barbare,
C'est le moindre tourment qu'à Thyeste il prépare,
Ce fils infortuné, cet objet de ses vœux,
Va devenir pour lui l'objet le plus affreux.
Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre,
Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre.
Oui, je voudrois pouvoir, au gré de ma fureur,
Le porter tout sanglant jusqu'au fond de ton cœur.
Quel qu'en soit le forfait, un dessein si funeste,
S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste.
De son fils tout sanglant, de son malheureux fils,
Je veux que dans son sein il entende les cris.
C'est en toi-même, ingrat, qu'il faut que ma victime,
Ce fruit de tes amours, aille expier ton crime....
Je frissonne, et je sens mon ame se troubler....
C'est à mon ennemi qu'il convient de trembler.

Qui cède à la pitié mérite qu'on l'offense;
Il faut un terme au crime, et non à la vengeance.
Tout est prêt, et déjà dans mon cœur furieux
Je goûte le plaisir le plus parfait des dieux :
Je vais être vengé. Thyeste, quelle joie!
Je vais jouir des maux où tu vas être en proie.
Ce n'est de ses forfaits se venger qu'à demi,
Que d'accabler de loin un perfide ennemi :
Il faut, pour bien jouir de son sort déplorable,
Le voir dans le moment qu'il devient misérable,
De ses premiers transports irriter la douleur,
Et lui faire à longs traits sentir tout son malheur.

SCÈNE V.

ATRÉE, THYESTE, GARDES.

ATRÉE, *bas.*

Thyeste vient : feignons. Il semble, à sa tristesse,
Que de son sort affreux quelque soupçon le presse.

(*Haut.*)

Cher Thyeste, approchez. D'où naît cette frayeur?
Quel déplaisir si prompt peut troubler votre cœur?
Vous paroissez saisi d'une douleur secrète,
Et ne me montrez plus cette ame satisfaite
Qui sembloit respirer la douceur de la paix :
Ne seroit-elle plus vos plus tendres souhaits?
Quoi! de quelques soupçons votre ame est-elle atteinte?
Ce jour, cet heureux jour est-il fait pour la crainte?
Mon frère, vous devez la bannir désormais;
La coupe va bientôt nous unir pour jamais.

Goûtez-vous la douceur d'une paix si parfaite?
Et la souhaitez-vous comme je la souhaite?
N'êtes-vous pas sensible à ce rare bonheur?

THYESTE.

Qui? moi, vous soupçonner ou vous haïr, Seigneur,
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qu'ici j'atteste,
Qui lisent mieux que vous dans l'ame de Thyeste.
Ne vous offensez point d'une vaine terreur
Qui semble, malgré moi, s'emparer de mon cœur.
Je le sens agité d'une douleur mortelle :
Ma constance succombe; en vain je la rappelle;
Et, depuis un moment, mon esprit abattu
Laisse d'un poids honteux accabler sa vertu.
Cependant près de vous un je ne sais quel charme
Suspend dans ce moment le trouble qui m'alarme.
Pour rassurer encor mes timides esprits,
Rendez-moi mes enfans, faites venir mon fils;
Qu'il puisse être témoin d'une union si chère,
Et partager, Seigneur, les bontés de mon frère.

ATRÉE.

Vous serez satisfait, Thyeste; et votre fils
Pour jamais en ces lieux va vous être remis.
Oui, mon frère, il n'est plus que la Parque inhumaine
Qui puisse séparer Thyeste de Plisthène.
Vous le verrez bientôt; un ordre de ma part
Le fait de ce palais hâter votre départ.
Pour donner de ma foi des preuves plus certaines,
Je veux vous renvoyer dès ce jour à Mycènes.
Malgré ce que je fais, peu sûr de cette foi,
Je vois que votre cœur s'alarme auprès de moi.

J'avois cru cependant qu'une pleine assurance
Devoit suivre....

THYESTE.

Ah! Seigneur, ce reproche m'offense.

ATRÉE, *à un garde.*

Qu'on cherche la princesse, allez; et qu'en ces lieux
Plisthène sans tarder se présente à ses yeux.
Il faut....

SCÈNE VI.

ATRÉE, THYESTE, EURISTHÈNE, *apportant la coupe;* GARDES.

ATRÉE.

Mais j'aperçois la coupe de nos pères :
Voici le nœud sacré de la paix de deux frères;
Elle vient à propos pour rassurer un cœur
Qu'alarme en ce moment une indigne terreur.
Tel qui pouvoit encor se défier d'Atrée
En croira mieux peut-être à la coupe sacrée.
Thyeste veut-il bien qu'elle achève en ce jour
De réunir deux cœurs désunis par l'amour?
Pour engager un frère à plus de confiance,
Pour le convaincre enfin, donnez, que je commence.

(*Il prend la coupe de la main d'Euristhène.*)

THYESTE.

Je vous l'ai déjà dit, vous m'outragez, Seigneur,
Si vous vous offensez d'une vaine frayeur.
Que voudroit désormais me ravir votre haine,
Après m'avoir rendu mes Etats et Plisthène?
Du plus affreux courroux quel que fût le projet,
Mes jours infortunés valent-ils ce bienfait?

Euristhène, donnez; laissez-moi l'avantage
De jurer le premier sur ce précieux gage.
Mon cœur, à son aspect, de son trouble est remis:
Donnez.... Mais cependant je ne vois point mon fils.
(Il prend la coupe des mains d'Atrée.)

ATRÉE.

(A ses gardes.) *(A Thyeste.)*
Il n'est point de retour? Rassurez-vous, mon frère;
Vous reverrez bientôt une tête si chère:
C'est de notre union le nœud le plus sacré;
Craignez moins que jamais d'en être séparé.

THYESTE.

Soyez donc les garants du salut de Thyeste,
Coupe de nos aïeux, et vous, dieux que j'atteste;
Puisse votre courroux foudroyer désormais
Le premier de nous deux qui troublera la paix!
Et vous, frère aussi cher que ma fille et Plisthène,
Recevez de ma foi cette preuve certaine....
Mais que vois-je, perfide? Ah! grands dieux! quelle horreur!
C'est du sang! Tout le mien se glace dans mon cœur.
Le soleil s'obscurcit; et la coupe sanglante
Semble fuir d'elle-même à cette main tremblante.
Je me meurs. Ah! mon fils, qu'êtes-vous devenu?

SCÈNE VII.

ATRÉE, THYESTE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE, LÉONIDE, GARDES.

THÉODAMIE.

L'AVEZ-VOUS pu souffrir, dieux cruels? Qu'ai-je vu?

Ah! Seigneur, votre fils, mon déplorable frère;
Vient d'être pour jamais privé de la lumière.

THYESTE.

Mon fils est mort, cruel, dans ce même palais
Et dans le même instant où l'on m'offre la paix!
Et pour comble d'horreurs, pour comble d'épouvante,
Barbare, c'est du sang que ta main me présente!
O terre! en ce moment peux-tu nous soutenir?
O de mon songe affreux triste ressouvenir!
Mon fils, est-ce ton sang qu'on offroit à ton père?

ATRÉE.

Méconnois-tu ce sang?

THYESTE.

Je reconnois mon frère.

ATRÉE,

Il falloit le connoître, et ne point l'outrager;
Ne point forcer ce frère, ingrat! à se venger.

THYESTE.

Grands dieux, pour quels forfaits lancez-vous le tonnerr
Monstre que les enfers ont vomi sur la terre,
Assouvis la fureur dont ton cœur est épris;
Joins un malheureux père à son malheureux fils;
A ses mânes sanglans donne cette victime,
Et ne t'arrête point au milieu de ton crime.
Barbare, peux-tu bien m'épargner en des lieux
Dont tu viens de chasser et le jour et les dieux?

ATRÉE.

Non, à voir les malheurs où j'ai plongé ta vie,
Je me repentirois de te l'avoir ravie.
Par tes gémissemens je connois ta douleur:
Comme je le voulois tu ressens ton malheur;

Et mon cœur, qui perdoit l'espoir de sa vengeance,
Retrouve dans tes pleurs son unique espérance.
Tu souhaites la mort, tu l'implores; et moi,
Je te laisse le jour pour me venger de toi.

THYESTE.

Tu t'en flattes en vain, et la main de Thyeste
Saura bien te priver d'un plaisir si funeste.

(*Il se tue.*)

THÉODAMIE.

Ah! ciel!

THYESTE.

Consolez-vous, ma fille; et de ces lieux
Fuyez, et remettez votre vengeance aux dieux.
Contente par vos pleurs d'implorer leur justice,
Allez loin de ce traître attendre son supplice.
Les dieux, que ce parjure a fait pâlir d'effroi,
Le rendront quelque jour plus malheureux que moi:
Le ciel me le promet, la coupe en est le gage;
Et je meurs.

ATRÉE.

A ce prix j'accepte le présage:
Ta main, en t'immolant, a comblé mes souhaits;
Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

FIN D'ATRÉE ET THYESTE.

ÉLECTRE,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 14 décembre 1708.

PRÉFACE.

Se louer ou se plaindre du public, style ordinaire des préfaces. Jamais auteur dramatique n'eut une plus belle occasion de suivre un usage que la vanité de ses confrères a consacré dès long-temps. En effet, je sais peu de pièces dont on ait parlé plus diversement que de celle-ci ; et il n'y en a peut-être point qui ait mieux mérité tout le bien et tout le mal qu'on en a dit. Mes amis, d'une part, les critiques de l'autre, ont outré la matière sur cet article. C'est donc aux gens indifférens que ceci s'adresse, puisque ce sont ceux qui doivent être précisément à nôtre égard ce qu'on appelle public. On me reproche des longueurs dans mes deux premiers actes, trop de complication dans le sujet. Je passe condamnation. La sortie d'Electre de dessus la scène, dans le premier acte, y laisse un vide qui le fait languir dans tout le reste. Une bonne partie du second tient plus du poème épique que du tragique ; en un mot, les descriptions y sont trop fréquentes. Trop de complication ? A cela je n'ai qu'une chose à répondre : le sujet d'ELECTRE est si simple de lui-même, que je ne crois pas qu'on puisse

le traiter avec quelque espérance de succès, en le dénuant d'épisodes. Il s'agit de faire périr les meurtriers d'Agamemnon : on n'attend pour cela que le retour d'Oreste. Oreste arrivé, sa reconnoissance faite avec sa sœur, voilà la pièce à son dénouement. Quelque peine qu'ait l'action à être une parmi tant d'intérêts divers, j'aime mieux encore avoir chargé mon sujet d'épisodes, que de déclamations. D'ailleurs, notre théâtre soutient malaisément cette simplicité si chérie des anciens : non qu'elle ne soit bonne, mais on n'est pas toujours sûr de plaire en s'y attachant exactement. Pour l'anachronisme qu'on m'impute sur l'âge d'Oreste, ce seroit faire injure à ceux qui ont fait cette critique, que d'y répondre. Il faut ne pas entendre le théâtre, pour ne pas savoir quels sont nos droits sur les époques. Je renvoie là-dessus à Xipharès, dans MITHRIDATE, à Narcisse, dans BRITANNICUS. Faire naître Oreste avant ou après le siége de Troie, n'est pas un point qui doive être litigieux dans un poème. J'ai bien un autre procès à soutenir contre les zélateurs de l'antiquité, plus considérable selon eux, plus léger encore selon moi, que le précédent : c'est l'amour d'Electre ; c'est l'audace que j'ai eue de lui donner des sentimens que Sophocle s'est bien gardé de lui donner. Il est vrai qu'ils n'étoient point en usage sur la scène de son

temps ; que s'il eût vécu du nôtre, il eût peut-être fait comme moi. Cela ne laisse pas d'être un attentat jusque là inoui, qui a soulevé contre un moderne inconsidéré toute cette région idolâtre où il ne manque plus au culte qu'on y rend aux anciens, que des prêtres et des victimes. En vain quelques sages protestent contre cet abus : les préjugés prévalent, et la prévention va si loin, que tels qui ne connoissent les anciens que de nom, qui ne savent pas seulement si Sophocle étoit grec ou français, sur la foi des dévots de l'antiquité, ont prononcé hardiment contre moi. Ce n'est point la tragédie de Sophocle ni celle d'Euripide que je donne ; c'est la mienne. A-t-on fait le procès aux peintres qui, depuis Apelles, ont peint Alexandre autrement que la foudre à la main ?

Dussent les Grecs encor fondre sur un rebelle,

Je dirai que si j'avois quelque chose à imiter de Sophocle, ce ne seroit assurément pas son ELECTRE ; qu'aux beautés près, desquelles je ne fais aucune comparaison, il y a peut-être dans sa pièce bien autant de défauts que dans la mienne. Loin que cet amour dont on fait un monstre en soit un, je prétends qu'il donne encore plus de force au caractère d'Electre, qui a dans Sophocle

plus de férocité que de véritable grandeur : c'est moins la mort de son père qu'elle venge, que ses propres malheurs. Triste objet des fureurs d'Egisthe et de Clytemnestre, n'y a-t-il pas bien à s'étonner qu'Electre ne soit occupée que de sa vengeance? Ne faire précisément que ce qu'on doit, quand rien ne s'y oppose en secret, n'est pas une vertu ; mais vaincre un penchant presque toujours insurmontable dans le cœur humain, pour faire son devoir, en est une des plus grandes. Une princesse dans un état aussi cruel que celui où se trouve Electre, dira-t-on, être amoureuse! Oui, amoureuse. Quels cœurs sont inaccessibles à l'amour? Quelles situations dans la vie peuvent nous mettre à l'abri d'une passion si involontaire? Plus on est malheureux, plus on a le cœur aisé à attendrir. Ce n'est point un grand fonds de vertu qui nous garantit de l'amour; il nous empêche seulement d'y succomber. Il y a bien de la différence, d'ailleurs, de la sensibilité d'Electre à une intrigue amoureuse. Les soins de son amour ne sont pas de ces soins ordinaires qui font toute la matière de nos romans ; c'est pour se punir de la foiblesse qu'elle a d'aimer le fils du meurtrier de son père, qu'elle veut précipiter les momens de sa vengeance, sans attendre le retour de son frère. Enfin, selon le système de mes censeurs, il ne s'agit que de rendre Electre tout

à fait à plaindre; je crois y avoir mieux réussi que Sophocle, Euripide, Eschyle, et tous ceux qui ont traité le même sujet. C'est ajouter à l'horreur du sort de cette princesse, que d'y joindre une passion dont la contrainte et les remords ne font pas toujours les plus grands malheurs. Le seul défaut de l'amour d'Electre, si j'en crois mes amis qui me flattent le moins, c'est qu'il ne produit pas assez d'événemens dans toute la pièce; et c'est en effet tout ce qu'on peut raisonnablement me reprocher sur ce chapitre.

PERSONNAGES.

CLYTEMNESTRE, veuve d'Agamemnon, et femme d'Egisthe.

ORESTE, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, roi de Mycènes, élevé sous le nom de Tydée.

ÉLECTRE, sœur d'Oreste.

ÉGISTHE, fils de Thyeste, et meurtrier d'Agamemnon.

ITYS, fils d'Égisthe, mais d'une autre mère que Clytemnestre.

IPHIANASSE, sœur d'Itys.

PALAMÈDE, gouverneur d'Oreste.

ARCAS, ancien officier d'Agamemnon.

ANTÉNOR, confident d'Oreste.

MÉLITE, confidente d'Iphianasse.

GARDES.

La scène est à Mycènes, dans le palais de ses rois.

ÉLECTRE,

ÉLECTRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ÉLECTRE.

Témoin du crime affreux que poursuit ma vengeance,
O nuit! dont tant de fois j'ai troublé le silence,
Insensible témoin de mes vives douleurs,
Electre ne vient plus te confier des pleurs :
Son cœur, las de nourrir un désespoir timide,
Se livre enfin sans crainte au transport qui le guide.
Favorisez, grands dieux, un si juste courroux;
Electre vous implore, et s'abandonne à vous.
Pour punir les forfaits d'une race funeste
J'ai compté trop long-temps sur le retour d'Oreste :
C'est former des projets et des vœux superflus;
Mon frère malheureux, sans doute, ne vit plus.
Et vous, mânes sanglans du plus grand roi du monde,
Triste et cruel objet de ma douleur profonde,
Mon père, s'il est vrai que sur les sombres bords
Les malheurs des vivans puissent toucher les morts,

Ah! combien doit frémir ton ombre infortunée
Des maux où ta famille est encor destinée!
C'étoit peu que les tiens, altérés de ton sang,
Eussent osé porter le couteau dans ton flanc,
Qu'à la face des dieux le meurtre de mon père
Fût, pour comble d'horreurs, le crime de ma mère;
C'est peu qu'en d'autres mains la perfide ait remis
Le sceptre qu'après toi devoit porter ton fils,
Et que dans mes malheurs Egisthe qui me brave,
Sans respect, sans pitié, traite Electre en esclave:
Pour m'accabler encor, son fils audacieux,
Itys, jusqu'à ta fille ose lever les yeux.
Des dieux et des mortels Electre abandonnée
Doit, ce jour, à son sort s'unir par l'hyménée,
Si ta mort, m'inspirant un courage nouveau,
N'en éteint par mes mains le coupable flambeau.
Mais qui peut retenir le courroux qui m'anime?
Clytemnestre osa bien s'armer pour un grand crime.
Imitons sa fureur par de plus nobles coups;
Allons à ces autels, où m'attend son époux,
Immoler avec lui l'amant qui nous outrage:
C'est là le moindre effort digne de mon courage.
Je le dois.... D'où vient donc que je ne le fais pas?
Ah! si c'étoit l'amour qui me retînt le bras!
Pardonne, Agamemnon; pardonne, ombre trop chère:
Mon cœur n'a point brûlé d'une flamme adultère;
Ta fille, de concert avec tes assassins,
N'a point porté sur toi de parricides mains;
J'ai tout fait pour venger ta perte déplorable.
Electre cependant n'en est pas moins coupable:

Le vertueux Itys, à travers ma douleur,
N'en a pas moins trouvé le chemin de mon cœur.
Mais Arcas ne vient point! Fidèle en apparence,
Trahit-il en secret le soin de ma vengeance?

SCÈNE II.

ÉLECTRE, ARCAS.

ÉLECTRE.

(*A Arcas.*)

Il vient; rassurons-nous. Pleine d'un juste effroi,
Je me plaignois déjà qu'on me manquoit de foi;
Je craignois qu'un ami qui pour moi s'intéresse
N'osât plus.... Mais quoi! seul?

ARCAS.

Malheureuse Princesse,
Hélas! que votre sort est digne de pitié!
Plus d'amis, plus d'espoir.

ÉLECTRE.

Quoi! leur vaine amitié,
Après tant de sermens....

ARCAS.

Non, n'attendez rien d'elle,
Madame, en vain pour vous j'ai fait parler mon zèle:
Eux-mêmes, à regret, ces trop prudens amis
S'en tiennent au secours qu'on leur avoit promis.
« Qu'Oreste, disent-ils, vienne par sa présence
Rassurer des amis armés pour sa vengeance.
Palamède, chargé d'élever ce héros,
Promettoit avec lui de traverser les flots;

Son fils, même avant eux, devoit ici se rendre.
C'est se perdre, sans eux qu'oser rien entreprendre;
Bientôt de nos projets la mort seroit le prix. »
D'ailleurs, pour achever de glacer leurs esprits,
On dit que ce guerrier dont la valeur funeste
Ne se peut comparer qu'à la valeur d'Oreste,
Qui de tant d'ennemis délivre ces Etats,
Qui les a sauvés seul par l'effort de son bras,
Qui, chassant les deux rois de Corinthe et d'Athènes,
De morts et de mourans vient de couvrir nos plaines,
Hier, avant la nuit, parut dans ce palais;
Cet étranger qu'Egisthe a comblé de bienfaits,
A qui le tyran doit le salut de sa fille,
De lui, d'Itys, enfin de toute sa famille,
Est un rempart si sûr pour vos persécuteurs,
Que de tous nos amis il a glacé les cœurs.
Au seul nom du tyran que votre ame déteste
On frémit; cependant on veut revoir Oreste.
Mais le jour qui paroît me chasse de ces lieux :
Je crois voir même Itys. Madame, au nom des dieux,
Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
Flattez plutôt d'Itys l'audacieuse flamme;
Faites que votre hymen se diffère d'un jour :
Peut-être verrons-nous Oreste de retour.

ÉLECTRE.

Cesse de me flatter d'une espérance vaine.
Allez, lâches amis qui trahissez ma haine;
Electre saura bien, sans Oreste et sans vous,
Ce jour même, à vos yeux, signaler son courroux.

SCÈNE III.

ÉLECTRE, ITYS.

ÉLECTRE.

En des lieux où je suis, trop sûr de me déplaire,
Fils d'Egisthe, oses-tu mettre un pied téméraire ?

ITYS.

Madame, pardonnez à l'innocente erreur
Qui vous offre un amant guidé par sa douleur.
D'un amour malheureux la triste inquiétude
Me faisoit de la nuit chercher la solitude.
Pardonnez si l'amour tourne vers vous mes pas :
Itys vous souhaitoit, mais ne vous cherchoit pas.

ÉLECTRE.

Dans l'état où je suis, toujours triste, quels charmes
Peuvent avoir des yeux presque éteints dans les larmes?
Fils du tyran cruel qui fait tous mes malheurs,
Porte ailleurs ton amour, et respecte mes pleurs.

ITYS.

Ah! ne m'enviez pas cet amour, inhumaine!
Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.
Si l'amour cependant peut désarmer un cœur,
Quel amour fut jamais moins digne de rigueur ?
A peine je vous vis, que mon ame éperdue
Se livra sans réserve au poison qui me tue.
Depuis dix ans entiers que je brûle pour vous,
Qu'ai-je fait qui n'ait dû fléchir votre courroux ?
De votre illustre sang conservant ce qui reste,
J'ai de mille complots sauvé les jours d'Oreste:

Moins attentif au soin de veiller sur ses jours,
Déjà plus d'une main en eût tranché le cours.
Plus accablé que vous du sort qui vous opprime,
Mon amour malheureux fait encor tout mon crime.
Enfin, pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous savez si jamais j'exigeai rien du roi.
Il prétend qu'avec vous un nœud sacré m'unisse;
Ne m'en imputez point la cruelle injustice:
Au prix de tout mon sang je voudrois être à vous,
Si c'étoit votre aveu qui me fît votre époux.
Ah! par pitié pour vous, Princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée:
Puisqu'il faut l'achever ou descendre au tombeau,
Laissez-en à mes feux allumer le flambeau.
Régnez donc avec moi; c'est trop vous en défendre:
C'est un sceptre qu'un jour Egisthe veut vous rendre.

ÉLECTRE.

Ce sceptre est-il à moi, pour me le destiner?
Ce sceptre est-il à lui, pour te l'oser donner?
C'est en vain qu'en esclave il traite une princesse,
Jusqu'à le redouter que le traître m'abaisse,
Qu'il fasse que ces fers, dont il s'est tant promis,
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de son fils.
Cesse de te flatter d'une espérance vaine:
Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haine.
Egisthe ne prétend te faire mon époux,
Que pour mettre sa tête à couvert de mes coups:
Mais sais-tu que l'hymen dont la pompe s'apprête
Ne se peut achever qu'aux dépens de sa tête?
A ces conditions je souscris à tes vœux;
Ma main sera le prix d'un coup si généreux.

Electre n'attend point cet effort de la tienne;
Je connois ta vertu : rends justice à la mienne.
Crois-moi, loin d'écouter ta tendresse pour moi,
De Clytemnestre ici crains l'exemple pour toi.
Romps toi-même un hymen où l'on veut me contraindre ;
Les femmes de mon sang ne sont que trop à craindre.
Malheureux! de tes vœux quel peut être l'espoir ?
Hélas ! quand je pourrois, rebelle à mon devoir,
Brûler un jour pour toi de feux illégitimes,
Ma vertu t'en feroit bientôt les plus grands crimes.
Je te haïrai moins, fils d'un prince odieux:
Ne sois point, s'il se peut, plus coupable à mes yeux,
Ne me peins plus l'ardeur dont ton ame est éprise.
Que peux-tu souhaiter? Itys, qu'il te suffise
Qu'Electre, toute entière à son inimitié,
Ne fait point tes malheurs sans en avoir pitié.
Mais Clytemnestre vient: ciel! quel dessein l'amène?
Te sers-tu contre moi du pouvoir de la reine?

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ITYS,
GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Dieux puissans, dissipez mon trouble et mon effroi;
Et chassez ces horreurs loin d'Egisthe et de moi.

ITYS.

Quelle crainte est la vôtre? où courez-vous, Madame?
Vous vous plaignez : quel trouble a pu saisir votre ame?

CLYTEMNESTRE.

Prince, jamais effroi ne fut égal au mien.
Mais ce récit demande un secret entretien.

Jamais sort ne parut plus à craindre et plus triste.
(*A ses gardes.*)
Qu'on sache en ce moment si je puis voir Egisthe.

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ITYS.

CLYTEMNESTRE.

Mais vous, qui vous guidoit aux lieux où je vous voi?
Electre se rend-elle aux volontés du roi?
A votre heureux destin la verrons-nous unie?
Sait-elle, à résister, qu'il y va de sa vie?

ITYS.

Ah! d'un plus doux langage empruntons le secours,
Madame; épargnez-lui de si cruels discours;
Adoucissez plutôt sa triste destinée:
Electre n'est déjà que trop infortunée.
Je ne puis la contraindre, et mon esprit confus....

CLYTEMNESTRE.

Par ce raisonnement je conçois ses refus.
Mais, pour former l'hymen et de l'un et de l'autre,
On ne consultera ni son cœur ni le vôtre.
C'est, pour vous, de son sort prendre trop de souci:
Allez, dites au roi que je l'attends ici.

SCÈNE VI.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ainsi, loin de répondre aux bontés d'une mère,
Vous bravez de mon nom le sacré caractère!

Et, lorsque ma pitié lui fait un sort plus doux,
Electre semble encor défier mon courroux!
Bravez-le; mais, du moins, du sort qui vous accable
N'accusez donc que vous, Princesse inexorable.
Je fléchissois un roi de son pouvoir jaloux;
Un héros par mes soins devenoit votre époux;
Je voulois, par l'hymen d'Itys et de ma fille,
Voir rentrer quelque jour le sceptre en sa famille:
Mais l'ingrate ne veut que nous immoler tous.
Je ne dis plus qu'un mot. Itys brûle pour vous;
Ce jour même à son sort vous devez être unie:
Si vous n'y souscrivez, c'est fait de votre vie.
Egisthe est las de voir son esclave en ces lieux
Exciter par ses pleurs les hommes et les dieux.

ÉLECTRE.

Contre un tyran si fier, juste ciel! quelles armes!
Qui brave les remords peut-il craindre mes larmes?
Ah! Madame, est-ce à vous d'irriter mes ennuis?
Moi, son esclave! Hélas! d'où vient que je la suis?
Moi, l'esclave d'Egisthe! Ah! fille infortunée!
Qui m'a fait son esclave? et de qui suis-je née?
Etoit-ce donc à vous de me le reprocher?
Ma mère, si ce nom peut encor vous toucher,
S'il est vrai qu'en ces lieux ma honte soit jurée,
Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée:
Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau,
Mais ne m'unissez point au fils de mon bourreau,
Au fils de l'inhumain qui me priva d'un père,
Qui le poursuit sur moi, sur mon malheureux frère.
Et de ma main encor il ose disposer!
Cet hymen, sans horreur, se peut-il proposer?

Vous m'aimâtes ; pourquoi ne vous suis-je plus chère ?
Ah ! je ne vous hais point ; et, malgré ma misère,
Malgré les pleurs amers dont j'arrose ces lieux,
Ce n'est que du tyran que je me plains aux dieux.
Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon père,
Faites-moi souvenir que vous êtes ma mère.

CLYTEMNESTRE.

Que veux-tu désormais que je fasse pour toi,
Lorsque ton hymen seul peut désarmer le roi ?
Souscris, sans murmurer, au sort qu'on te prépare,
Et cesse de gémir de la mort d'un barbare
Qui, s'il eût pu trouver un second Ilion,
T'auroit sacrifiée à son ambition.
Le cruel qu'il étoit, bourreau de sa famille,
Osa bien, à mes yeux, faire égorger ma fille.

ÉLECTRE.

Tout cruel qu'il étoit, il étoit votre époux :
S'il falloit l'en punir, Madame, étoit-ce à vous ?
Si le ciel, dont sur lui la rigueur fut extrême,
Réduisit ce héros à verser son sang même,
Du moins, en se privant d'un sang si précieux,
Il ne le fit couler que pour l'offrir aux dieux.
Mais vous, qui de ce sang immolez ce qui reste,
Mère dénaturée et d'Electre et d'Oreste,
Ce n'est point à des dieux jaloux de leurs autels,
Vous nous sacrifiez au plus vil des mortels....

SCÈNE VII.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE, ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

Il paroît, l'inhumain ! A cette affreuse vue,
Des plus cruels transports je me sens l'ame émue.

ÉGISTHE, *à Clytemnestre.*

Madame, quel malheur, troublant votre sommeil,
Vous a fait de si loin devancer le soleil ?
Quel trouble vous saisit ? et quel triste présage
Couvre encor vos regards d'un si sombre nuage ?
Mais Electre avec vous ? Que fait-elle en ces lieux ?
Auriez-vous pu fléchir ce cœur audacieux ?
A mes justes désirs aujourd'hui moins rebelle,
A l'hymen de mon fils Electre consent-elle ?
Voit-elle sans regret préparer ce grand jour
Qui doit combler d'Itys et les vœux et l'amour ?

ÉLECTRE.

Oui, tu peux désormais en ordonner la fête ;
Pour cet heureux hymen ma main est toute prête :
Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang,
Et je la garde à qui te percera le flanc.
(*Elle sort.*)

ÉGISTHE.

Cruelle ! si mon fils n'arrêtoit ma vengeance,
J'éprouverois bientôt jusqu'où va ta constance.

SCÈNE VIII.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, n'irritez point son orgueil furieux.
Si vous saviez les maux que m'annoncent les dieux....

J'en frémis. Non, jamais le ciel impitoyable
N'a menacé nos jours d'un sort plus déplorable.
Deux fois mes sens frappés par un triste réveil
Pour la troisième fois se livroient au sommeil,
Quand j'ai cru, par des cris terribles et funèbres,
Me sentir entraîner dans l'horreur des ténèbres.
Je suivois, malgré moi, de si lugubres cris;
Je ne sais quels remords agitoient mes esprits.
Mille foudres grondoient dans un épais nuage
Qui sembloit cependant céder à mon passage.
Sous mes pas chancelans un gouffre s'est ouvert;
L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert.
A travers l'Achéron la malheureuse Electre,
A grands pas, où j'étois sembloit guider un spectre.
Je fuyois; il me suit. Ah! Seigneur! à ce nom
Mon sang se glace : hélas! c'étoit Agamemnon.
« Arrête, m'a-t-il dit d'une voix formidable;
Voici de tes forfaits le terme redoutable :
Arrête, épouse indigne; et frémis de ce sang
Que le cruel Egisthe a tiré de mon flanc. »
Ce sang, qui ruisseloit d'une large blessure,
Sembloit, en s'écoulant, pousser un long murmure.
A l'instant j'ai cru voir aussi couler le mien :
Mais, malheureuse! à peine a-t-il touché le sien,
Que j'en ai vu renaître un monstre impitoyable
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable.
Deux fois le Styx, frappé par ses mugissemens,
A long-temps répondu par des gémissemens.
Vous êtes accouru : mais le monstre en furie
D'un seul coup à mes pieds vous a jeté sans vie,
Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
Sans me donner le temps de sentir votre mort.

ÉGISTHE.

Je conçois la douleur où la crainte vous plonge.
Un présage si noir n'est cependant qu'un songe
Que le sommeil produit et nous offre au hasard,
Où, bien plus que les dieux, nos sens ont souvent part.
Pourrois-je craindre un songe à vos yeux si funeste,
Moi qui ne compte plus d'autre ennemi qu'Oreste?
Au gré de sa fureur qu'il s'arme contre nous,
Je saurai lui porter d'inévitables coups.
Ma haine à trop haut prix vient de mettre sa tête,
Pour redouter encor les malheurs qu'il m'apprête.
C'est en vain que Samos la défend contre moi:
Qu'elle tremble, à son tour, pour elle et pour son roi.
Athènes désormais, de ses pertes lassée,
Nous menace bien moins qu'elle n'est menacée;
Et le roi de Corinthe, épris plus que jamais,
Me demande aujourd'hui ma fille avec la paix.
Quel que soit son pouvoir, quoi qu'il en ose attendre,
Sans la tête d'Oreste il n'y faut point prétendre.
D'ailleurs, pour cet hymen le ciel m'offre une main
Dont j'attends pour moi-même un secours plus certain.
Ce héros, défenseur de toute ma famille,
Est celui qu'en secret je destine à ma fille.
Ainsi je ne crains plus qu'Electre et sa fierté,
Ses reproches, ses pleurs, sa fatale beauté,
Les transports de mon fils: mais, s'il peut la contraindre
A recevoir sa foi, je n'aurai rien à craindre;
Et la main que prétend employer mon courroux
Mettra bientôt le comble à mes vœux les plus doux.
Mais ma fille paroît. Madame, je vous laisse,
Et je vais travailler au repos de la Grèce.

SCÈNE IX.

CLYTEMNESTRE, IPHIANASSE, MÉLITE.

IPHIANASSE.

On dit qu'un noir présage, un songe plein d'horreur,
Madame, cette nuit a troublé votre cœur.
Dans le tendre respect qui pour vous m'intéresse,
Je venois partager la douleur qui vous presse.

CLYTEMNESTRE.

Princesse, un songe affreux a frappé mes esprits;
Mon cœur s'en est troublé, la frayeur l'a surpris.
Mais, pour en détourner les funestes auspices,
Ma main va l'expier par de prompts sacrifices.

SCÈNE X.

IPHIANASSE, MÉLITE.

IPHIANASSE.

Mélite, plût au ciel qu'en proie à tant d'ennuis
Un songe seul eût part à l'état où je suis!
Plût au ciel que le sort, dont la rigueur m'outrage,
N'eût fait que menacer!

MÉLITE.

Madame, quel langage!
Quel malheur de vos jours a troublé la douceur,
Et la constante paix que goûtoit votre cœur?

IPHIANASSE.

Tes soins n'ont pas toujours conduit Iphianasse;
Et ce calme si doux a bien changé de face.
Quelques jours malheureux, écoulés sans te voir,
D'un cœur qui s'ouvre à toi font tout le désespoir.

MÉLITE.

A finir nos malheurs, quoi! lorsque tout conspire,
Qu'un roi jeune et puissant à votre hymen aspire,
Votre cœur désolé se consume en regrets!
Quels sont vos déplaisirs, ou quels sont vos souhaits?
Corinthe, avec la paix, vous demande pour reine:
Ce grand jour doit former une si belle chaîne.

IPHIANASSE.

Plût aux dieux que ce jour, qui te paroît si beau,
Dût des miens à tes yeux éteindre le flambeau!
Mais lorsque tu sauras mes mortelles alarmes,
N'irrite point mes maux, et fais grâce à mes larmes.
Il te souvient encor de ces temps où, sans toi,
Nous sortîmes d'Argos à la suite du roi.
Tout sembloït menacer le trône de Mycènes,
Tout cédoit aux deux rois de Corinthe et d'Athènes.
Pour retarder du moins un si cruel malheur,
Mon frère sans succès fit briller sa valeur;
Egisthe fut défait, et trop heureux encore
De pouvoir se jeter dans les murs d'Epidaure.
Tu sais tout ce qu'alors fit pour nous ce héros
Qu'Itys avoit sauvé de la fureur des flots.
Peins-toi le dieu terrible adoré dans la Thrace;
Il en avoit du moins et les traits et l'audace.
Quels exploits! Non, jamais avec plus de valeur
Un mortel n'a fait voir ce que peut un grand cœur.
Je le vis; et le mien, illustrant sa victoire,
Vaincu, quoiqu'en secret, mit le comble à sa gloire.
Heureuse si mon ame, en proie à tant d'ardeur,
Du crime de ses feux faisoit tout son malheur!

Mais hier je revis ce vainqueur redoutable
A peine s'honorer d'un accueil favorable.
De mon coupable amour l'art déguisant la voix,
En vain sur sa valeur je le louai cent fois;
En vain, de mon amour flattant la violence,
Je fis parler mes yeux et ma reconnoissance:
Il soupire, Mélite; inquiet et distrait,
Son cœur paroît frappé d'un déplaisir secret.
Sans doute il aime ailleurs; et, loin de se contraindre....
Que dis-je, malheureuse! est-ce à moi de m'en plaindre?
Esclave d'un haut rang, victime du devoir,
De mon indigne amour quel peut être l'espoir?
Ai-je donc oublié tout ce qui nous sépare?
N'importe: détournons l'hymen qu'on me prépare;
Je ne puis y souscrire. Allons trouver le roi:
Faisons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

Embrasse-moi; reviens de ta surprise extrême.
Oui, mon cher Anténor, c'est Tydée, oui, lui-même;
Tu ne te trompes point.

ANTÉNOR.

Vous, Seigneur, en ces lieux,
Parmi des ennemis défians, furieux!
Au plaisir de vous voir, ciel! quel trouble succède!
Dans le palais d'Argos, le fils de Palamède,
D'une pompeuse cour attirant les regards,
Et de vœux et d'honneurs comblé de toutes parts!
Je sais jusques où va la valeur de Tydée;
D'un heureux sort toujours qu'elle fut secondée:
Mais ce n'est pas ici qu'on doit la couronner.
A la cour d'un tyran....

TYDÉE.

Cesse de t'étonner.
Le vainqueur des deux rois de Corinthe et d'Athènes,
Le guerrier défenseur d'Egisthe et de Mycènes,
N'est autre que Tydée.

ANTÉNOR.

Et quel est votre espoir?

TYDÉE.

Avant que d'éclaircir ce que tu veux savoir,
Dans ce fatal séjour dis-moi ce qui t'amène.
Que dit-on à Samos? que fait l'heureux Thyrrhène?

ANTÉNOR.

Ce grand roi, qui chérit Oreste avec transport,
Depuis plus de six mois incertain de son sort,
Alarmé chaque jour et du sien et du vôtre,
M'envoie en ces climats vous chercher l'un et l'autre.
Mais puisque je vous vois, tous mes vœux sont comblés.
Le fils d'Agamemnon.... Seigneur, vous vous troublez!
Malgré tous les honneurs qu'ici l'on vous adresse,
Vos yeux semblent voilés d'une sombre tristesse.
De tout ce que je vois mon esprit éperdu....

TYDÉE.

Anténor, c'en est fait! Tydée a tout perdu.

ANTÉNOR.

Seigneur, éclaircissez ce terrible mystère.

TYDÉE.

Oreste est mort....

ANTÉNOR.

Grands-dieux!

TYDÉE.

Et je n'ai plus de père.

ANTÉNOR.

Palamède n'est plus! Ah! destins rigoureux!
Et qui vous l'a ravi? Par quel malheur affreux....

TYDÉE.

Tu sais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre:
Tu sais que Palamède, avant que de s'y rendre,

Ne voulut point tenter son retour dans Argos,
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.
A de si justes soins on souscrivit sans peine :
Nous partîmes, comblés des bienfaits de Thyrrhène.
Tout nous favorisoit; nous voguâmes long-temps
Au gré de nos désirs bien plus qu'au gré des vents :
Mais, signalant bientôt toute son inconstance,
La mer en un moment se mutine et s'élance;
L'air mugit, le jour fuit, une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur;
La foudre, éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le ciel et l'onde,
Et, comme un tourbillon embrassant nos vaisseaux,
Semble en source de feu bouillonner sur les eaux.
Les vagues, quelquefois nous portant sur leurs cîmes,
Nous font rouler après sous de vastes abîmes,
Où les éclairs pressés pénétrant avec nous
Dans des gouffres de feux sembloient nous plonger tous.
Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne.
A travers les écueils notre vaisseau poussé
Se brise, et nage enfin sur les eaux dispersé.
Dieux! que ne fis-je point, dans ce moment funeste,
Pour sauver Palamède et pour sauver Oreste?
Vains efforts! la lueur qui partoit des éclairs
Ne m'offrit que des flots de nos débris couverts;
Tout périt.

ANTÉNOR.

Eh! comment dans ce désordre extrême,
Pûtes-vous au péril vous dérober vous-même?

TYDÉE.

Tout offroit à mes yeux l'inévitable mort:
Mais j'y courois en vain; la rigueur de mon sort
A de plus grands malheurs me réservoit encore,
Et me jeta mourant vers les murs d'Epidaure.
Itys me secourut; et de mes tristes jours,
Malgré mon désespoir, il prolongea le cours.
Juge de ma douleur, quand je sus que ma vie
Etoit le prix des soins d'une main ennemie!
Des périls de la mer Tydée enfin remis,
Une nuit, alloit fuir loin de ses ennemis,
Lorsque, la même nuit, d'un vainqueur en furie
Epidaure éprouva toute la barbarie.
Figure-toi les cris, le tumulte et l'horreur.
Dans ce trouble, soudain je m'arme avec fureur,
Incertain du parti que mon bras devoit prendre,
S'il faut presser Egisthe, ou s'il faut le défendre.
L'ennemi cependant occupoit les remparts,
Et sur nous à grands cris fondoit de toutes parts.
Le sort m'offrit alors l'aimable Iphianasse,
Et ma haine bientôt à d'autres soins fit place.
Ses pleurs, son désespoir, Itys près de périr,
Quels objets pour un cœur facile à s'attendrir!
Oreste ne vit plus : mais, pour la sœur d'Oreste,
Il faut de ses Etats conserver ce qui reste,
Me disois-je à moi-même, et, loin de l'accabler,
Secourir le tyran qu'on devoit immoler :
Je chasserai plutôt Egisthe de Mycènes,
Que d'en chasser les rois de Corinthe et d'Athènes.
Par ce motif secret mon cœur déterminé,
Ou par des pleurs touchans bien plutôt entraîné,

Du soldat qui fuyoit ranimant le courage,
A combattre du moins mon exemple l'engage;
Et le vainqueur pressé, pâlissant à son tour,
Vers son camp à grands pas médite son retour.
Que ne peut la valeur où le cœur s'intéresse!
J'en fis trop, Anténor; je revis la princesse.
C'est t'en apprendre assez; le reste t'est connu.
D'un péril si pressant Egisthe revenu
Me comble de bienfaits, me charge de poursuivre
Deux rois épouvantés, dont mon bras le délivre.
Je porte la terreur chez des peuples heureux,
Et la paix va se faire aux dépens de mes vœux.

ANTÉNOR.

Ah! Seigneur, falloit-il, à l'amour trop sensible,
Armer pour un tyran votre bras invincible?
Et que prétendez-vous d'un succès si honteux?

TYDÉE.

Anténor, que veux-tu? Prends pitié de mes feux,
Plains mon sort: non, jamais on ne fut plus à plaindre.
Il est encor pour moi des maux bien plus à craindre.
Mais apprends des malheurs qui te feront frémir,
Des malheurs dont Tydée à jamais doit gémir.
Entraîné, malgré moi, dans ce palais funeste
Par un désir secret de voir la sœur d'Oreste,
Hier, avant la nuit, j'arrive dans ces lieux.
La superbe Mycène offre un temple à mes yeux:
Je cours y consulter le dieu qu'on y révère,
Sur mon sort, sur celui d'Oreste et de mon père.
Mais à peine aux autels je me suis prosterné,
Qu'à mon abord fatal tout parut consterné:

Le temple retentit d'un funèbre murmure ;
(Je ne suis cependant meurtrier ni parjure.)
J'embrasse les autels, rempli d'un saint respect ;
Le prêtre épouvanté recule à mon aspect,
Et, sourd à mes souhaits, refuse de répondre :
Sous ses pieds et les miens tout semble se confondre.
L'autel tremble ; le dieu se voile à nos regards,
Et de pâles éclairs s'arme de toutes parts :
L'antre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre,
Que le ciel en courroux fait gronder sous la terre.
Je l'avoue, Anténor ; je sentis la frayeur,
Pour la première fois, s'emparer de mon cœur.
A tant d'horreurs enfin succède un long silence.
Du dieu qui se voiloit j'implore l'assistance :
« Ecoute-moi, grand dieu ; sois sensible à mes cris :
D'un ami malheureux, d'un plus malheureux fils,
Dieu puissant, m'écriai-je, exauce la prière ;
Daigne sur ce qu'il craint lui prêter ta lumière. »
Alors, parmi les pleurs et parmi les sanglots,
Une lugubre voix fit entendre ces mots :
« Cesse de me presser sur le destin d'Oreste ;
Pour en être éclairci tu m'implores en vain :
Jamais destin ne fut plus triste et plus funeste.
Redoute pour toi-même un semblable destin.
Appaise cependant les mânes de ton père :
Ton bras seul doit venger ce héros malheureux
D'une main qui lui fut bien fatale et bien chère ;
Mais crains, en le vengeant, le sort le plus affreux. »
Une main qui lui fut bien fatale et bien chère !
Ma mère ne vit plus, et je n'ai point de frère.

Juste ciel! et sur qui doit tomber mon courroux?
De ces lieux cependant fuyons, arrachons-nous.
Allons trouver le roi... Mais je vois la princesse.
Ah! fuyons; mes malheurs, mon devoir, tout m'en presse:
Partons, dérobons-nous la douceur d'un adieu.

SCÈNE II.

TYDÉE, IPHIANASSE, ANTÉNOR, MÉLITE.

IPHIANASSE.

(*A Mélite.*) (*A Tydée.*)
AH! Mélite! que vois-je... On disoit qu'en ce lieu,
En ce moment, Seigneur, mon père devoit être.
Je croyois...

TYDÉE.

En effet, il y devoit paroître:
Madame, même soin nous conduisoit ici;
Vous y cherchez le roi, je l'y cherchois aussi.
Pénétré des bienfaits qu'Egisthe me dispense,
Je venois, plein de zèle et de reconnoissance,
Rendre grâce à la main qui les répand sur moi,
Et, dans le même temps, prendre congé du roi.

IPHIANASSE.

Ce départ aura lieu, Seigneur, de le surprendre:
Moi-même en ce moment j'ai peine à le comprendre.
Et pourquoi de ces lieux vous bannir aujourd'hui,
Et dépouiller l'Etat de son plus ferme appui?
Vous le savez, la paix n'est pas encor jurée:
La victoire, sans vous, seroit-elle assurée?

TYDÉE.

Oui, Madame; et vos yeux n'ont-ils pas tout soumis?
Le roi peut-il encor craindre des ennemis?

Que ne vaincrez-vous point? quelle haine obstinée
Tiendroit contre l'espoir d'un illustre hyménée?
Du bonheur qui l'attend Téléphonte charmé,
Sur cet espoir flatteur a déjà désarmé ;
Et, si j'en crois la cour, cette grande journée
Doit voir Iphianasse à son lit destinée.

IPHIANASSE.

Non, le roi de Corinthe en est en vain épris,
Si la tête d'Oreste en doit être le prix.

TYDÉE.

Quoi! la tête d'Oreste! Ah! la paix est conclue,
Madame, et de ces lieux ma fuite est résolue :
Vous n'avez plus besoin du secours de mon bras.
Ah! quel indigne prix met-on à vos appas!
Juste ciel! se peut-il qu'une loi si cruelle
Fasse de vous le prix d'une main criminelle?
Ainsi! dans sa fureur, le plus vil assassin
Pourroit donc à son gré prétendre à votre main,
Lorsqu'avec tout l'amour qu'un doux espoir anime
Un héros ne pourroit l'obtenir sans un crime?
Ah! si, pour se flatter de plaire à vos beaux yeux,
Il suffisoit d'un bras toujours victorieux,
Peut-être à ce bonheur aurois-je pu prétendre.
Avec quelque valeur, et le cœur le plus tendre,
Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets
N'eût point tentés ce cœur charmé de vos attraits?

IPHIANASSE.

Seigneur!

TYDÉE.

Je le vois bien, ce discours vous offense.
Je n'ai pu vous revoir et garder le silence;
Mais

Mais je vais m'en punir par un exil affreux,
Et cacher loin de vous un amant malheureux,
Qui, trop plein d'un amour qu'Iphianasse inspire,
En dit moins qu'il ne sent, mais plus qu'il n'en doit dire.

IPHIANASSE.

J'ignore quel dessein vous a fait révéler
Un amour que l'espoir semble avoir fait parler.
Mais, Seigneur, je ne puis recevoir sans colère
Ce téméraire aveu que vous osez me faire.
Songez qu'on n'ose ici se déclarer pour moi,
Sans la tête d'Oreste, ou le titre de roi;
Qu'un amant comme vous, quelque feu qui l'inspire,
Doit soupirer du moins sans oser me le dire.

SCÈNE III.

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

Qu'ai-je dit? où laissé-je égarer mes esprits?
Moi parler, pour me voir accabler de mépris!
Les ai-je mérités, cruelle Iphianasse?
Mais quel étoit l'espoir de ma coupable audace?
Que venois-je chercher dans ce cruel séjour?
Moi, dans la cour d'Argos entraîné par l'amour!
Rappelons ma fureur. Oreste, Palamède....
Ah! contre tant d'amour inutile remède!
Que servent ces grands noms, dans l'état où je suis,
Qu'à me couvrir de honte et m'accabler d'ennuis?
Ah! fuyons, Anténor; et, loin d'une cruelle,
Courons où mon devoir, où l'oracle m'appelle:

Ne laissons point jouir de tout mon désespoir
Des yeux indifférens que je ne dois plus voir.

SCÈNE IV.

TYDÉE, ÉGISTHE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

Le roi vient; dans mon trouble il faut que je l'évite.

ÉGISTHE.

Demeurez, et souffrez qu'envers vous je m'acquitte
Ainsi que le héros brille par ses exploits,
La grandeur des bienfaits doit signaler les rois.
Tout parle du guerrier qui prit notre défense:
Mais rien ne parle encor de ma reconnoissance.
Il est temps cependant que mes heureux sujets,
Témoins de sa valeur, le soient de mes bienfaits.
Que pourriez-vous penser, et que diroit la Grèce?
Mais quoi! vous soupirez! quelle douleur vous press
Malgré tous vos efforts elle éclate, Seigneur;
Un déplaisir secret trouble votre grand cœur:
Même ici mon abord a paru vous surprendre.
Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre?

TYDÉE.

De tels secrets, Seigneur, sont peu dignes de vous;
Je crains peu qu'un grand roi puisse en être jaloux.
Permettez cependant qu'à mon devoir fidèle
Je retourne en des lieux où ce devoir m'appelle.
J'ai fait peu pour Egisthe, et de quelques succès
Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
S'il est vrai que mon bras eut part à la victoire,
Il suffit à mon cœur d'en partager la gloire.

Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits :
Les vôtres n'ont-ils pas surpassé mes souhaits ?
J'en suis comblé, Seigneur ; mon ame est satisfaite ;
Je ne demande plus qu'une libre retraite.

ÉGISTHE.

Un intérêt trop cher s'oppose à ce départ :
Argos perdroit en vous son plus ferme rempart.
Des héros tels que vous, sitôt qu'on les possède,
Sont, pour les plus grands rois, d'un prix à qui tout cède.
Heureux si je pouvois, par les plus forts liens,
Attacher pour jamais vos intérêts aux miens !
Je vous dois le salut de toute ma famille,
Et ne veux point sans vous disposer de ma fille.

TYDÉE, *à part.*

Ciel ! où tend ce discours ?

ÉGISTHE.

Oui, Seigneur, c'est en vain
Qu'avec la paix un roi me demande sa main :
Quelque éclatant que soit un pareil hyménée,
Au sort d'un autre époux ma fille est destinée ;
Sûr de vaincre avec vous, je crains peu désormais
Tout le péril que suit le refus de la paix.
Il ne tient plus qu'à vous d'affermir ma puissance.
J'ai besoin d'une main qui serve ma vengeance,
Et qui fasse tomber dans l'éternelle nuit
L'ennemi déclaré que ma haine poursuit,
Qui me poursuit moi-même, et que mon cœur déteste.
Point d'hymen, quel qu'il soit, sans la tête d'Oreste :
Ma fille est à ce prix ; et cet effort si grand,
Ce n'est que de vous seul que ma haine l'attend.

TYDÉE.

De moi, Seigneur? de moi? juste ciel!

ÉGISTHE.

De vous-même.
Calmez de ce transport la violence extrême.
Quelle horreur vous inspire un si juste dessein?
Je demande un vengeur, et non un assassin.
Lorsque, pour détourner ma mort qu'il a jurée,
J'exige tout le sang du petit-fils d'Atrée,
Je n'ai point prétendu, Seigneur, que votre bras
Le fît couler ailleurs qu'au milieu des combats.
Oreste voit partout voler sa renommée;
La Grèce en est remplie, et l'Asie alarmée;
Ses exploits seuls devroient vous en rendre jaloux;
C'est le seul ennemi qui soit digne de vous.
Courez donc l'immoler; c'est la seule victoire,
Parmi tant de lauriers, qui manque à votre gloire.
Dites un mot, Seigneur; soldats et matelots
Seront prêts avec vous à traverser les flots.
Si ma fille est un bien qui vous paroisse digne
De porter votre cœur à cet effort insigne,
Pour vous associer à ce rang glorieux
Je ne consulte point quels furent vos aïeux.
Lorsqu'on a les vertus que vous faites paroître,
On est du sang des dieux, ou digne au moins d'en être.
Quoi qu'il en soit, Seigneur, pour servir mon courrou
Je ne veux qu'un héros, et je le trouve en vous.
Me serois-je flatté d'une vaine espérance,
Quand j'ai fondé sur vous l'espoir de ma vengeance?
Vous ne répondez point! Ah! qu'est-ce que je voi?

TYDÉE.

La juste horreur du coup qu'on exige de moi.
Mais il faut aujourd'hui, par plus de confiance,
Payer de votre cœur l'affreuse confidence.
Votre fille, Seigneur, est d'un prix à mes yeux
Au-dessus des mortels, digne même des dieux.
Je vous dirai bien plus : j'adore Iphianasse ;
Tout mon respect n'a pu surmonter mon audace ;
Je l'aime avec transport ; mon trop sensible cœur
Peut à peine suffire à cette vive ardeur :
Mais quand, avec l'espoir d'obtenir ce que j'aime,
L'univers m'offriroit la puissance suprême,
Contre votre ennemi bien loin d'armer mon bras,
Je ne sais point quel sang je ne répandrois pas.
Revenez d'une erreur à tous les deux funeste.
Qui? moi, grands dieux! qui? moi! vous immoler Oreste!
Ah! quand vous le croyez seul digne de mes coups,
Savez-vous qui je suis? et me connoissez-vous?
Quand même ma vertu n'auroit pu l'en défendre,
N'eût-il pas eu pour lui l'amitié la plus tendre?
Ah! plût aux dieux cruels, jaloux de ce héros,
Aux dépens de mes jours l'avoir sauvé des flots!
Mais, hélas! c'en est fait; Oreste et Palamède....

ÉGISTHE.

Ils sont morts? Quelle joie à mes craintes succède!
Grands dieux, qui me rendez le plus heureux des rois,
Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois?
Mon ennemi n'est plus! Ce que je viens d'entendre
Est-il bien vrai, Seigneur? Daignez au moins m'apprendre
Comment le juste ciel a terminé son sort,
En quels lieux, quels témoins vous avez de sa mort.

TYDÉE.

Mes pleurs. Mais, au transport dont votre ame est éprise
Je me repens déjà de vous l'avoir apprise.
Vous voulez de son sort en vain vous éclaircir;
Il me fait trop d'horreur, à vous trop de plaisir;
Je ne ressens que trop sa perte déplorable,
Sans m'imposer encore un récit qui m'accable.

ÉGISTHE.

Je ne vous presse plus, Seigneur, sur ce récit.
Oreste ne vit plus; son trépas me suffit:
Votre pitié pour lui n'a rien dont je m'offense;
Et quand le ciel sans vous a rempli ma vengeance,
Puisque c'est vous du moins qui me l'avez appris,
Je crois vous en devoir toujours le même prix.
Je vous l'offre, acceptez-le; aimons-nous l'un et l'autre:
Vous fîtes mon bonheur, je veux faire le vôtre.
Sur le trône d'Argos désormais affermi,
Qu'Egisthe en vous, Seigneur, trouve un gendre, un ami.
Si sur ce choix votre ame est encore incertaine,
Je vous laisse y penser, et je cours chez la reine.

TYDÉE, *à part.*

Et moi, de toutes parts de remords combattu,
Je vais sur mon amour consulter ma vertu.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

TYDÉE.

ELECTRE veut me voir! Ah! mon ame éperdue
Ne soutiendra jamais ni ses pleurs ni sa vue.
Trop infidèle ami du fils d'Agamemnon,
Oserai-je en ces lieux lui déclarer mon nom;
Lui dire que je suis le fils de Palamède;
Qu'aux devoirs les plus saints un lâche amour succède;
Qu'Oreste me fut cher; que de tant d'amitié
L'amour me laisse à peine un reste de pitié;
Que, loin de secourir une triste victime,
J'abandonne sa sœur au tyran qui l'opprime;
Que cette même main, qui dut trancher ses jours,
Par un coupable effort en prolonge le cours;
Et que, prête à former des nœuds illégitimes,
Peut-être cette main va combler tous mes crimes;
Qu'elle n'a désormais qu'à répandre en ces lieux
Le reste infortuné d'un sang si précieux?....
Mais seroit-ce trahir les mânes de son frère,
Que de vouloir d'Electre adoucir la misère?
D'Iphianasse enfin si je deviens l'époux,
Je puis dans ses malheurs lui faire un sort plus doux.
D'ailleurs, un roi puissant m'offre son alliance:
Je n'ai, pour l'obtenir, dignité ni naissance.

Que me sert ma valeur étant ce que je suis,
Si ce n'est pour jouir d'un sort.... Lâche! poursuis.
Je ne m'étonne plus si les dieux te punissent,
A ton fatal aspect si les autels frémissent.
Ah! cesse sur l'amour d'excuser le devoir:
Pour être vertueux, on n'a qu'à le vouloir,
D'Electre, en ce moment, foible cœur, cours l'apprendre;
Qu'attends-tu? que l'amour vienne encor te surprendre,
Qu'un feu....

SCÈNE II.

TYDÉE, ÉLECTRE.

TYDÉE, *à lui-même.*

Mais quel objet se présente à mes yeux?
Dieux! quels tristes accens font retentir ces lieux!
C'est une esclave en pleurs; hélas! qu'elle a de charmes!
Que mon ame en secret s'attendrit à ses larmes!
Que je me sens touché de ses gémissemens!
Ah! que les malheureux éprouvent de tourmens!

ÉLECTRE, *à part.*

Dieux puissans, qui l'avez si long-temps poursuivie,
Epargnez-vous encore une mourante vie?
Je ne le verrai plus! inexorables dieux,
D'une éternelle nuit couvrez mes tristes yeux.

TYDÉE.

Je sens qu'à votre sort la pitié m'intéresse.
Ne pourrai-je savoir quelle douleur vous presse?

ÉLECTRE.

Hélas! qui ne connoît mon nom et mes malheurs?
Et qui peut ignorer le sujet de mes pleurs?

Un désespoir affreux est tout ce qui me reste.
O déplorable sang ! ô malheureux Oreste !

TYDÉE.

Ah ! juste ciel ! quel nom avez-vous prononcé !
A vos pleurs, à ce nom, que mon cœur est pressé !
Qu'il porte à ma pitié de sensibles atteintes !
Ah ! je vous reconnois à de si tendres plaintes.
Malheureuse Princesse, est-ce vous que je voi ?
Electre, en quel état vous offrez-vous à moi ?

ÉLECTRE.

Et qui donc s'attendrit pour une infortunée,
A la fureur d'Egisthe, aux fers abandonnée ?
Mais Oreste, Seigneur, vous étoit-il connu ?
A mes pleurs, à son nom, votre cœur s'est ému.

TYDÉE.

Dieux ! s'il m'étoit connu ! Mais dois-je vous l'apprendre,
Après avoir trahi l'amitié la plus tendre ?
Dieux ! s'il m'étoit connu ce prince généreux !
Ah ! Madame ! c'est moi qui de son sort affreux
Viens de répandre ici la funeste nouvelle.

ÉLECTRE.

Il est donc vrai, Seigneur, et la Parque cruelle
M'a ravi de mes vœux et l'espoir et le prix ?
Mais, quel étonnement vient frapper mes esprits !
Vous qui montrez un cœur à mes pleurs si sensible,
N'êtes-vous pas, Seigneur, ce guerrier invincible,
D'un tyran odieux trop zélé défenseur ?
Qui peut donc pour Electre attendrir votre cœur ?
Pouvez-vous bien encor plaindre ma destinée,
Tout rempli de l'espoir d'un fatal hyménée ?

TYDÉE.

Eh! que diriez-vous donc si mon indigne cœur
De ses coupables feux vous découvroit l'horreur?
De quel œil verriez-vous l'ardeur qui me possède,
Si vous voyiez en moi le fils de Palamède?

ÉLECTRE.

De Palamède! vous? Qu'ai-je entendu, grands dieux!
Mais vous ne l'êtes point, Tydée est vertueux;
Il n'eût point fait rougir les mânes de son père;
Il n'auroit point trahi l'amitié de mon frère,
Ma vengeance, mes pleurs, ni le sang dont il sort.
Si vous étiez Tydée, Egisthe seroit mort:
Bien loin de consentir à l'hymen de sa fille,
Il eût de ce tyran immolé la famille.
De Tydée, il est vrai, vous avez la valeur;
Mais vous n'en avez pas la vertu ni le cœur.

TYDÉE.

A mes remords du moins faites grâce, Madame.
Il est vrai, j'ai brûlé d'une coupable flamme;
Il n'est point de devoirs plus sacrés que les miens:
Mais l'amour connoît-il d'autres droits que les siens?
Ne me reprochez point le feu qui me dévore,
Ni tout ce que mon bras a fait dans Epidaure:
J'ai dû tout immoler à votre inimitié.
Mais que ne peut l'amour? que ne peut l'amitié?
Itys alloit périr, je lui devois la vie;
Sa mort bientôt d'une autre auroit été suivie.
L'amour et la pitié confondirent mes coups;
Tydée en ce moment crut combattre pour vous.
D'ailleurs, à la fureur de Corinthe et d'Athènes
Pouvois-je abandonner le trône de Mycènes?

ÉLECTRE.

Juste ciel ! et pour qui l'avez-vous conservé ?
Cruel ! si c'est pour moi que vous l'avez sauvé,
Venez donc de ce pas immoler un barbare :
Il n'est point de forfaits que ce coup ne répare.
Oreste ne vit plus : achevez aujourd'hui
Tout ce qu'il auroit fait pour sa sœur et pour lui.
A l'aspect de mes fers êtes-vous sans colère ?
Est-ce ainsi que vos soins me rappellent mon frère ?
Ne m'offrirez-vous plus, pour essuyer mes pleurs,
Que la main qui combat pour mes persécuteurs ?
Cessez de m'opposer une funeste flamme.
Si je vous laissois voir jusqu'au fond de mon ame,
Votre cœur, excité par l'exemple du mien,
Détesteroit bientôt un indigne lien ;
D'un cœur que malgré lui l'amour a pu séduire,
Il apprendroit du moins comme un grand cœur soupire ;
Vous y verriez l'amour, esclave du devoir,
Languir parmi les pleurs, sans force et sans pouvoir.
Occupé, comme moi, d'un soin plus légitime,
Faites-vous des vertus de votre propre crime.
Du sort qui me poursuit pour détourner les coups,
Non je n'ai plus ici d'autre frère que vous.
Mon frère est mort ; c'est vous qui devez me le rendre,
Vous qu'un serment affreux engage à me défendre.
Ah ! cruel ! cette main, si vous m'abandonnez,
Va trancher à vos yeux mes jours infortunés.

TYDÉE.

Moi, vous abandonner ! Ah ! quelle ame endurcie
Par des pleurs si touchans ne seroit adoucie ?

Moi, vous abandonner! plutôt mourir cent fois.
Jugez mieux d'un ami dont Oreste fit choix.
Je conçois, quand je vois les yeux de ma princesse,
Jusqu'où peut d'un amant s'étendre la foiblesse;
Mais quand je vois vos pleurs, je conçois encor mieux
Ce que peut le devoir sur un cœur vertueux.
Pourvu que votre haine épargne Iphianasse,
Il n'est rien que pour vous ne tente mon audace.
Je ne sais, mais je sens qu'à l'aspect de ces lieux
Egisthe à chaque instant me devient odieux.

ÉLECTRE.

A l'ardeur dont enfin ma haine est secondée,
A ce noble transport je reconnois Tydée.
Malgré tous mes malheurs, que ce moment m'est doux!
Je pourrai donc venger... Mais quelqu'un vient à nous.
Il faut que je vous quitte; on pourroit nous surprendre.
En secret chez Arcas, Seigneur, daignez vous rendre.
Seul espoir que le ciel m'ait laissé dans mes maux,
Courez, en me vengeant, signaler un héros,
Pour peu qu'à ma douleur votre cœur s'intéresse.

(*Elle sort.*)

TYDÉE.

Mais qui venoit à nous? Ah! dieux! c'est la princesse.
Quel dessein en ce lieu peut conduire ses pas?
Dans le trouble où je suis, que lui dirai-je? hélas!
Que je crains les transports où mon ame s'égare!

SCÈNE III.

TYDÉE, IPHIANASSE, MÉLITE.

IPHIANASSE.

Quel trouble, à mon aspect, de votre cœur s'empare?

Vous ne répondez point, Seigneur! je le vois bien,
J'ai troublé la douceur d'un secret entretien.
Electre, comme vous, s'offensera peut-être
Qu'ici, sans son aveu, quelqu'un ose paroître:
Elle semble à regret s'éloigner de ces lieux;
La douleur qu'elle éprouve est peinte dans vos yeux.
Interdit et confus... Quel est donc ce mystère?

TYDÉE.

Madame, vous savez qu'elle a perdu son frère,
Que c'est moi seul qui viens d'en informer le roi:
Electre a souhaité s'en instruire par moi.
Mon cœur, toujours sensible au sort des misérables,
N'a pu, sans s'attendrir à ses maux déplorables,
Après le coup affreux qui vient de la frapper...

IPHIANASSE.

N'est-il que sa douleur qui vous doive occuper?
Ce n'est pas que mon cœur veuille vous faire un crime
D'un soin que ses malheurs rendent si légitime;
Mais, Seigneur, je ne sais si ce soin généreux
A dû seul vous toucher, quand tout flatte vos vœux.

TYDÉE.

Non, des bontés du roi mon ame enorgueillie
Ne se méconnoît point quand lui-même il s'oublie.
S'il descend jusqu'à moi pour le choix d'un époux,
Mon respect me défend l'espoir d'un bien si doux;
Et telle est de mon sort la rigueur infinie,
Que, lorsqu'à mon destin vous devez être unie,
Votre rang, ma naissance, un barbare devoir,
Tout défend à mon cœur un si charmant espoir.

IPHIANASSE.

Je comprends la rigueur d'un devoir si barbare,
Et conçois mieux que vous tout ce qui nous sépare :
Plus que vous ne voulez, j'entrevois vos raisons.
Si ma fierté pouvoit descendre à des soupçons...
Mais non, sur votre amour que rien ne vous contraign
Je ne vois rien en lui que mon cœur ne dédaigne.
Cependant à mes yeux, fier de cet attentat,
Gardez-vous pour jamais de montrer un ingrat.

SCÈNE IV.

TYDÉE.

Qu'ai-je fait, malheureux ! y pourrai-je survivre?
Mais quoi ! l'abandonner ! Non, non, il faut la suivre.
Allons. Qui peut encor m'arrêter en ces lieux?
Courons où mon amour...

SCÈNE V.

TYDÉE, PALAMÈDE.

TYDÉE.

Que vois-je ? justes dieux !
O sort! à tes rigueurs quelle douceur succède !
O mon père ! est-ce vous ? est-ce vous Palamède ?

PALAMÈDE.

Embrassez-moi, mon fils: après tant de malheurs,
Qu'il m'est doux de revoir l'objet de tant de pleurs!

TYDÉE.

S'il est vrai que les biens qui nous coûtent des larmes
Doivent pour un cœur tendre avoir le plus de charmes,

Hélas! après les pleurs que j'ai versés pour vous,
Que cet heureux instant me doit être bien doux!
Ah! Seigneur! qui m'eût dit qu'au moment qu'un oracle
Sembloit mettre à mes vœux un éternel obstacle,
Palamède à mes yeux s'offriroit aujourd'hui,
Malgré le sort affreux dont j'ai tremblé pour lui?
Est-ce ainsi que des dieux la suprême sagesse
Doit braver des mortels la crédule foiblesse?
Mais puisqu'enfin ici j'ai pu vous retrouver,
Je vois bien que le ciel ne veut que m'éprouver:
Qu'avec vous sa bonté va désormais me rendre
Un ami qu'avec vous je n'osois plus attendre.
Mais vous versez des pleurs! Ah! n'est-ce que pour lui
Que les dieux sans détour s'expliquent aujourd'hui?

PALAMÈDE.

N'accusez point des dieux la sagesse suprême;
Croyez, mon fils, croyez qu'elle est toujours la même!
Gardons-nous de vouloir, foibles et curieux,
Pénétrer des secrets qu'ils voilent à nos yeux.
Ils ont du moins parlé sans détour sur Oreste;
Un triste souvenir est tout ce qui m'en reste.
J'ai vu ses yeux couverts des horreurs du trépas;
Je l'ai tenu long-temps mourant entre mes bras.
Sa perte de la mienne alloit être suivie,
Si l'intérêt d'un fils n'eût conservé ma vie;
Si j'eusse, dans l'horreur d'un transport furieux,
Soupçonné, comme vous, la sagesse des dieux.
Conduit par elle seule au sein de la Phocide,
Cette même sagesse auprès de vous me guide:
Trop heureux désormais si le sort moins jaloux
M'eût rendu tout entier mon espoir le plus doux!

Mais, hélas! que le ciel, qui vers vous me renvoie,
Mêle dans ce moment d'amertume à ma joie!
D'un fils que j'admirois que mon fils est changé!
Tydée, Oreste est mort : Oreste est-il vengé?
Depuis quel temps, si près de l'objet de ma haine,
Arrêtez-vous vos pas à la cour de Mycène?
Arcas ne m'a point dit que vous fussiez ici :
Mon fils, d'où vient qu'Arcas n'en est point éclairci?
Pourquoi ne le point voir? Vous connoissez son zèle;
Deviez-vous vous cacher à cet ami fidèle?
Parlez enfin, quel soin vous retient en des lieux
Où vous n'osez punir un tyran odieux?

TYDÉE.

Prévenu des malheurs d'une tête si chère,
Ma première vengeance étoit due à mon père....
Mais, Seigneur, n'est-ce point dans ces funestes lieux
Trop exposer des jours qu'ont respecté les dieux?
N'est-ce point trop compter sur une longue absence,
Que d'oser s'y montrer avec tant d'assurance?

PALAMÈDE.

Mon fils, j'ai tout prévu; calmez ce vain effroi :
C'est à mes ennemis à trembler, non à moi.
Eh! comment en ces lieux craindrois-je de paroître,
Moi que d'abord Arcas a paru méconnoître,
Moi que devance ici le bruit de mon trépas,
Moi dont enfin le ciel semble guider les pas?
D'ailleurs, un sang si cher m'appelle à sa défense,
Que tout cède en mon cœur au soin de sa vengeance.
La sœur d'Oreste, en proie à ses persécuteurs,
Doit, ce jour, éprouver le comble des horreurs.

Je viens, contre un tyran prêt à tout entreprendre,
Reconnoître les lieux où je veux le surprendre.
Puisqu'il faut l'immoler ou périr cette nuit,
Qu'importe à mes desseins le péril qui me suit?
Mon fils, si même ardeur eût guidé votre audace,
Vous n'auriez pas pour moi ce souci qui vous glace.
Comment dois-je expliquer vos regards interdits?
Je ne trouve partout que des cœurs attiédis,
Que des amis troublés, sans force et sans courage,
Accoutumés au joug d'un honteux esclavage.
Par ma présence en vain j'ai cru les rassembler;
Un guerrier les retient, et les fait tous trembler.
Mais moi, seul au-dessus d'une crainte si vaine,
Je prétends immoler ce guerrier à ma haine;
C'est par là que je veux signaler mon retour.
Un défenseur d'Ægisthe est indigne du jour.
Parlez, connoissez-vous ce guerrier redoutable,
Pour le tyran d'Argos rempart impénétrable?
Pourquoi sous vos efforts n'a-t-il pas succombé?
Parlez, mon fils; qui peut vous l'avoir dérobé?
Votre haute valeur, désormais ralentie,
Pour lui seul aujourd'hui s'est-elle démentie?
Vous rougissez, Tydée! Ah! quel est mon effroi!
Je vous l'ordonne enfin, parlez, répondez-moi:
D'un désordre si grand que faut-il que je pense?

TYDÉE.

Ne pénétrez-vous point un si triste silence?

PALAMÈDE.

Qu'entends-je? quel soupçon vient s'offrir à mon cœur!
Quoi! mon fils.... Dieux puissans, laissez-moi mon erreur.

Ah! Tydée, est-ce vous qui prenez la défense
De l'indigne ennemi que poursuit ma vengeance?
Puis-je croire qu'un fils aît prolongé les jours
Du cruel qui des miens cherche à trancher le cours?
Falloit-il vous revoir, pour vous voir si coupable?

TYDÉE.

N'irritez point, Seigneur, la douleur qui m'accable.
Votre vertu, toujours constante en ses projets,
Ne fait que redoubler l'horreur de mes forfaits.
Il suffit qu'à vos yeux la honte m'en punisse,
Ne m'en souhaitez pas un plus cruel supplice.
D'un malheureux amour ayez pitié, Seigneur :
Le ciel, qui m'en punit avec tant de rigueur,
Sait les tourmens affreux où mon ame est en proie.
Mais vainement sur moi son courroux se déploie;
Je sens que les remords d'un cœur né vertueux
Souvent, pour le punir, vont plus loin que les dieux.

PALAMÈDE.

Qu'importe à mes desseins le remords qui l'agite?
Croyez-vous qu'envers moi le remords vous acquitte?
Perfide! il est donc vrai, je n'en puis plus douter,
Ni de votre innocence un moment me flatter.
Quoi! pour le sang d'Egisthe, aux yeux de Palamède,
Tydée ose avouer l'amour qui le possède!
S'il vous rend, malgré moi, criminel aujourd'hui,
Cette main vous rendra vertueux malgré lui.
Fils ingrat, c'est du sang de votre indigne amante
Qu'à vos yeux trop charmés je veux l'offrir fumante.

TYDÉE.

Il faudra donc, avant que de verser le sien,
Commencer aujourd'hui par répandre le mien.

Puisqu'à votre courroux il faut une victime,
Frappez, Seigneur, frappez: voilà l'auteur du crime.

PALAMÈDE.

Juste ciel! se peut-il qu'à l'aspect de ces lieux,
Fumans encor d'un sang pour lui si précieux,
Dans le fond de son cœur la voix de la nature
N'excite en ce moment ni trouble ni murmure?

TYDÉE.

Et que m'importe à moi le sang d'Agamemnon?
Quel intérêt si saint m'attache à ce grand nom,
Pour lui sacrifier les transports de mon ame,
Et le prix glorieux qu'on propose à ma flamme?
Et pourquoi votre fils lui doit-il immoler....

PALAMÈDE.

Si je disois un mot, je vous ferois trembler.
Vous n'êtes point mon fils, ni digne encor de l'être:
Par d'autres sentimens vous le feriez connoître.
Mon fils infortuné, soumis, respectueux,
N'offroit à mon amour qu'un héros vertueux;
Il n'auroit point brûlé pour le sang de Thyeste:
Un si coupable amour n'est digne que d'Oreste.
Mon fils de son devoir eût été plus jaloux.

TYDÉE.

Et quel est donc, Seigneur, cet Oreste?

PALAMÈDE.

C'est vous.

ORESTE.

Oreste, moi, Seigneur! Dieux! qu'entends-je?

PALAMÈDE.

Oui, vous-même,
Qui ne devez vos jours qu'à ma tendresse extrême.

Le traître dont ici vous protégez le sang
Auroit, sans moi, du vôtre épuisé votre flanc.
Ingrat! si désormais ma foi vous paroît vaine,
Retournez à Samos interroger Thyrrhène.
Instruit de votre sort, sa constante amitié
A secondé pour vous mes soins et ma pitié :
Il sait, pour conserver une si chère vie,
Par le tyran d'Argos sans cesse poursuivie,
Que, sous le nom d'Oreste, à des traits ennemis
J'offris, sans balancer, la tête de mon fils.
C'est sous un nom si grand, que, de vengeance avide,
Il venoit en ces lieux punir un parricide.
Je l'ai vu, ce cher fils, triste objet de mes vœux,
Mourir entre les bras d'un père malheureux :
J'ai perdu pour vous seul cette unique espérance.
Il est mort; j'en attends la même récompense.
Sacrifiez ma vie au tyran odieux
A qui vous immolez des noms plus précieux :
Qu'à votre lâche amour tout autre intérêt cède.
Il ne vous reste plus qu'à livrer Palamède :
Il vivoit pour vous seul, il seroit mort pour vous ;
C'en est assez, cruel, pour exciter vos coups.

ORESTE.

Poursuivez, ce transport n'est que trop légitime :
Egalez, s'il se peut, le reproche à mon crime;
Accablez-en, Seigneur, un amour odieux,
Trop digne du courroux des hommes et des dieux.
Qui? moi, j'ai pu brûler pour le sang de Thyeste!
A quels forfaits, grands dieux, réservez-vous Oreste
Ah! Seigneur, je frémis d'une secrète horreur;
Je ne sais quelle voix crie au fond de mon cœur.

Hélas! malgré l'amour qui cherche à le surprendre,
Mon père mieux que vous a su s'y faire entendre.
Courons, pour appaiser son ombre et mes remords,
Dans le sang d'un barbare éteindre mes transports.
Honteux de voir encor le jour qui nous éclaire,
Je m'abandonne à vous; parlez, que faut-il faire?

PALAMÈDE.

Arracher votre sœur à mille indignités:
Appaiser d'un grand roi les mânes irrités,
Les venger des fureurs d'une barbare mère:
Venir sur son tombeau jurer à votre père
D'immoler son bourreau, d'expier aujourd'hui
Tout ce que votre bras osa tenter pour lui:
Rassurer votre sœur, mais lui cacher son frère;
Ses craintes, ses transports trahiroient ce mystère:
Vous offrir à ses yeux sous le nom de mon fils;
Sous le vôtre, Seigneur, assembler vos amis:
Que vous dirai-je enfin? contre un amour funeste
Reprendre, avec le nom, des soins dignes d'Oreste.

ORESTE.

Ne craignez point qu'Oreste, indigne de ce nom,
Démente la fierté du sang d'Agamemnon.
Venez, si vous doutez qu'il méritât d'en être,
Voir couler tout le mien pour le mieux reconnoître.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ÉLECTRE.

Ou laissé-je égarer mes vœux et mes esprits?
Juste ciel! qu'ai-je vu? mais, hélas! qu'ai-je appris?
Oreste ne vit plus; tout veut que je le croie,
Le trouble de mon cœur, les pleurs où je me noie;
Il est mort : cependant, si j'en crois à mes yeux,
Oreste vit encore, Oreste est en ces lieux.
Ma douleur m'entraînoit au tombeau de mon père
Pleurer auprès de lui mes malheurs et mon frère :
Qu'ai-je vu? quel spectacle à mes yeux s'est offert?
Son tombeau de présens et de larmes couvert;
Un fer, signe certain qu'une main se prépare
A venger ce grand roi des fureurs d'un barbare.
Quelle main s'arme encor contre ses ennemis?
Qui jure ainsi leur mort, si ce n'est pas son fils?
Ah! je le reconnois à sa noble colère,
Et c'est du moins ainsi qu'auroit juré mon frère.
Quelque ardent qu'il paroisse à venger nos malheurs,
Tydée eût-il couvert ce tombeau de ses pleurs?
Ce ne sont point non plus les pleurs d'une adultère
Qui ne veut qu'insulter aux mânes de mon père :
Ce n'est que pour braver son époux et les dieux
Qu'elle élève à sa cendre un tombeau dans ces lieux.

Non, elle n'a dressé ce monument si triste,
Que pour mieux signaler son amour pour Egisthe,
Pour lui rendre plus chers son crime et ses fureurs,
Et pour mettre le comble à mes vives douleurs.
Qu'ils tremblent cependant, ces meurtriers impies
Qu'il semble que déjà poursuivent les furies.
J'ai vu le fer vengeur, Egisthe va périr;
Mon frère ne revient que pour me secourir....
Flatteuse illusion à qui l'effroi succède!
Puis-je encor soupçonner le fils de Palamède?
Un témoin si sacré peut-il m'être suspect?
On vient: c'est lui. Mon cœur s'émeut à son aspect.
Mon frère.... Quel transport s'empare de mon ame!

SCÈNE II.

ORESTE, ÉLECTRE.

ÉLECTRE, *à part.*

Mais, hélas! il est seul.

ORESTE.

Je vous cherche, Madame.
Tout semble désormais servir votre courroux;
Votre indigne ennemi va tomber sous nos coups.
Savez-vous quel héros vient à votre défense,
Quelle main avec nous frappe d'intelligence?
Le ciel à vos amis vient de joindre un vengeur
Que nous n'attendions plus.

ÉLECTRE.

Et quel est-il, Seigneur?
Que dis-je? puis-je encor méconnoître mon frère?
N'en doutons plus, c'est lui.

ORESTE.

Madame, c'est mon père.

ÉLECTRE.

Votre père, Seigneur! et d'où vient qu'aujourd'hui
Oreste à mon secours ne vient point avec lui?
Peut-il abandonner une triste princesse?
Est-ce ainsi qu'à me voir son amitié s'empresse?

ORESTE.

Vous le savez, Oreste a vu les sombres bords;
Et l'on ne revient point de l'empire des morts.

ÉLECTRE.

Et n'avez-vous pas cru, Seigneur, qu'avec Oreste
Palamède avoit vu cet empire funeste?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit:
Mon frère est-il le seul que le destin poursuit?
Vous-même, sans espoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes-vous pas un port dans le naufrage?
Oreste, comme vous, peut en être échappé.
Il n'est point mort, Seigneur, vous vous êtes trompé.
J'ai vu dans ce palais une marque assurée
Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atrée,
Le tombeau de mon père encor mouillé de pleurs.
Qui les auroit versés? qui l'eût couvert de fleurs?
Qui l'eût orné d'un fer? quel autre que mon frère
L'eût osé consacrer aux mânes de mon père?
Mais quoi! vous vous troublez! Ah! mon frère est ici.
Hélas! qui mieux que vous en doit être éclairci?
Ne me le cachez point, Oreste vit encore.
Pourquoi me fuir? pourquoi vouloir que je l'ignore?
J'aime Oreste, Seigneur; un malheureux amour
N'a pu de mon esprit le bannir un seul jour:

Rien

Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse.
Si vous saviez pour lui jusqu'où va ma tendresse,
Votre cœur frémiroit de l'état où je suis,
Et vous termineriez mon trouble et mes ennuis.
Hélas! depuis vingt ans que j'ai perdu mon père,
N'ai-je donc pas assez éprouvé de misère?
Esclave dans des lieux d'où le plus grand des rois
A l'univers entier sembloit donner des lois,
Qu'a fait aux dieux cruels sa malheureuse fille?
Quel crime contre Electre arme enfin sa famille?
Une mère en fureur la hait et la poursuit;
Ou son frère n'est plus, ou le cruel la fuit.
Ah! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreste;
Rendez-moi, par pitié, le seul bien qui me reste.

ORESTE.

Eh bien! il vit encore; il est même en ces lieux
Gardez-vous cependant....

ÉLECTRE.

Qu'il paroisse à mes yeux.
Oreste, se peut-il qu'Electre te revoie?
Montrez-le moi, dussé-je en expirer de joie.
Mais, hélas! n'est-ce point lui-même que je voi?
C'est Oreste, c'est lui, c'est mon frère et mon roi.
Aux transports qu'en mon cœur son aspect a fait naître,
Ah! comment si long-temps l'ai-je pu méconnoître?....
Je vous revois enfin, cher objet de mes vœux!
Momens tant souhaités! ô jour trois fois heureux!....
Vous vous attendrissez; je vois couler vos larmes.
Ah! Seigneur! que ces pleurs pour Electre ont de charmes!

Que ces traits, ces regards, pour elle ont de douceur!
C'est donc vous que j'embrasse, ô mon frère!

ORESTE.

Ah! ma sœur!
Mon amitié trahit un important mystère.
Mais, hélas! que ne peut Electre sur son frère?

ÉLECTRE.

Est-ce de moi, cruel, qu'il faut vous défier,
D'une sœur qui voudroit tout vous sacrifier?
Et quelle autre amitié fut jamais si parfaite?

ORESTE.

Je n'ai craint que l'ardeur d'une joie indiscrète.
Dissimulez des soins quoique pour moi si doux:
Ma sœur, à me cacher j'ai souffert plus que vous.
D'ailleurs, jusqu'à ce jour je m'ignorois moi-même.
Palamède, pour moi rempli d'un zèle extrême,
Pour conserver des jours à sa garde commis,
M'élevoit à Samos sous le nom de son fils.
Le sien est mort, ma sœur; la colère céleste
A fait périr l'ami le plus chéri d'Oreste;
Et peut-être, sans vous, moins sensible à vos maux,
Envîrois-je le sort qu'il trouva dans les flots.

ÉLECTRE.

Se peut-il qu'en regrets votre cœur se consume?
Ah! Seigneur, laissez-moi jouir sans amertume
Du plaisir de revoir un frère tant aimé.
Quel entretien pour moi! Que mon cœur est charmé!
J'oublie en vous voyant, qu'ailleurs peut-être on m'aime;
J'oublie auprès de vous jusques à l'amant même.
Surmontez, comme moi, ce penchant trop flatteur,
Qui semble malgré vous entraîner votre cœur.

Quel que soit votre amour, les traits d'Iphianasse
N'ont rien de si charmant que la vertu n'efface.

ORESTE.

La vertu sur mon cœur n'a que trop de pouvoir,
Ma sœur et mon nom seul suffit à mon devoir.
Non, ne redoutez rien du feu qui me possède.
On vient : séparons-nous.

SCÈNE III.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMÈDE, ANTÉNOR.

ORESTE.

Mais non, c'est Palamède.

PALAMÈDE.

Anténor, demeurez ; observez avec soin
Que de notre entretien quelqu'un ne soit témoin.

SCÈNE IV.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMÈDE.

ORESTE.

Vous revoyez, ma sœur, cet ami si fidèle,
Dont nos malheurs, les temps, n'ont pu lasser le zèle.

ÉLECTRE, *à Palamède.*

Qu'avec plaisir, Seigneur, je revois aujourd'hui
D'un sang infortuné le généreux appui !
Ne soyez point surpris ; attendri par mes larmes,
Mon frère a dissipé mes mortelles alarmes :
De cet heureux secret mon cœur est éclairci.

PALAMÈDE.

Je rends grâces au ciel qui vous rejoint ici.
Oreste m'est témoin avec quelle tendresse
J'ai déploré le sort d'une illustre princesse;
Avec combien d'ardeur j'ai toujours souhaité,
Le bienheureux instant de votre liberté.
Je vous rassemble enfin, famille infortunée,
A des malheurs si grands trop long-temps condamnée!
Qu'il m'est doux de vous voir où régnoit autrefois
Ce père vertueux, ce chef de tant de rois,
Que fit périr le sort trop jaloux de sa gloire!
O jour que tout ici rappelle à ma mémoire,
Jour cruel qu'ont suivi tant de jours malheureux,
Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux,
Retracez-nous sans cesse un spectacle si triste!
Oreste, c'est ici que le barbare Egisthe,
Ce monstre détesté, souillé de tant d'horreurs,
Immola votre père à ses noires fureurs.
Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son épouse sur lui porta ses mains perfides.
C'est ici que sans force, et baigné dans son sang,
Il fut long-temps traîné le couteau dans le flanc.
Mais c'est là que, du sort lassant la barbarie,
Il finit dans mes bras ses malheurs et sa vie.
C'est là que je reçus, impitoyables dieux!
Et ses derniers soupirs, et ses derniers adieux.
« A mon triste destin puisqu'il faut que je cède,
Adieu, prends soin de toi, fuis, mon cher Palamède;
Cesse de m'immoler d'odieux ennemis:
Je suis assez vengé si tu sauves mon fils.

Va, de ces inhumains sauve mon cher Oreste :
C'est à lui de venger une mort si funeste. »
Vos amis sont tout prêts ; il ne tient plus qu'à vous ;
Une indigne terreur ne suspend plus leurs coups;
Chacun, à votre nom, et s'excite et s'anime;
On n'attend, pour frapper, que vous et la victime.
(*A Electre.*)
De votre part, Madame, on croit que votre cœur
Voudra bien seconder une si noble ardeur.
C'est parmi les flambeaux d'un coupable hyménée
Que le tyran doit voir trancher sa destinée.
Princesse, c'est à vous d'assurer nos projets.
Flattez-le d'un hymen si doux à ses souhaits:
C'est sous ce faux espoir qu'il faut que votre haine
Au temple où je l'attends ce jour même l'entraîne.
Mais, en flattant ses vœux, dissimulez si bien,
Que de tous nos desseins il ne soupçonne rien.

ÉLECTRE.

L'entraîner aux autels! Ah! projet qui m'accable!
Itys y périroit; Itys n'est point coupable.

PALAMÈDE.

Il ne l'est point, grands dieux! Né du sang dont il sort,
Il l'est plus qu'il ne faut pour mériter la mort.
Juste ciel! est-ce ainsi que vous vengez un père?
L'un tremble pour la sœur, et l'autre pour le frère!
L'amour triomphe ici! Quoi! dans ces lieux cruels,
Il fera donc toujours d'illustres criminels!
Est-ce donc sur des cœurs livrés à la vengeance
Qu'il doit un seul moment signaler sa puissance?
Rompez l'indigne joug qui vous tient enchaînés:
Eh! l'amour est-il fait pour les infortunés?

Il a fait les malheurs de toute votre race :
Jugez si c'est à vous d'oser lui faire grâce.
Songez, pour mieux domter le feu qui vous surprend,
Que le crime qui plaît est toujours le plus grand :
Faites voir qu'un grand cœur que l'amour peut séduire
Ne manque à son devoir que pour mieux s'en instruire ;
Ne vous attirez point le reproche honteux
D'avoir pu mériter d'être si malheureux.
Peut-être sans l'amour seriez-vous plus sévères.
Vous savez sur les fils si l'on poursuit les pères.
Songez, si le supplice en est trop odieux,
Que c'est du moins punir à l'exemple des dieux.
Mais je vois que l'honneur, qui vous en sollicite,
De nos amis en vain rassemble ici l'élite :
C'en est fait ; de ce pas je vais les disperser,
Et conserver ce sang que vous n'osez verser.
En effet, que m'importe à moi de le répandre ?
Ce n'est point malgré vous que je dois l'entreprendre.
Pour venger vos affrons j'ai fait ce que j'ai pu ;
Mais vous n'avez point fait ce que vous avez dû.

ÉLECTRE.

Ah ! Seigneur, arrêtez ; remplissez ma vengeance :
Je sens de vos soupçons que ma vertu s'offense.
Percez le cœur d'Itys, mais respectez le mien :
Il n'est point retenu par un honteux lien ;
Et quoi que ma pitié fasse pour le défendre
Tout ce qu'eût fait l'amour sur le cœur le plus tendre,
Ce feu, ce même feu dont vous me soupçonnez,
Loin d'arrêter, Seigneur...

PALAMÈDE.

Madame, pardonnez ;

J'ai peut-être à vos yeux poussé trop loin mon zèle :
Mais tel est de mon cœur l'empressement fidèle.
Je ne hais point Itys, et sa fière valeur
Pourra seule aujourd'hui faire tout son malheur.
Oreste est généreux ; il peut lui faire grâce,
J'y consens : mais d'Itys vous connoissez l'audace ;
Il défendra le sang qu'on va faire couler :
Cependant il nous faut périr ou l'immoler,
Et ce n'est qu'aux autels qu'avec quelque avantage
On peut jusqu'au tyran espérer un passage.
La garde qui le suit, trop forte en ce palais,
Rend le combat douteux, encor plus le succès,
Puisque votre ennemi pourroit encor sans peine,
Quoique vaincu, sauver ses jours de votre haine :
Mais ailleurs, malgré lui, par la foule pressé,
Vous le verrez bientôt à vos pieds renversé.

ORESTE.

Venez, Seigneur, venez : si l'amour est un crime,
Vous verrez que mon cœur en est seul la victime ;
Qu'il peut bien quelquefois toucher les malheureux,
Mais qu'il est sans pouvoir sur les cœurs généreux.

PALAMÈDE.

Il est vrai, j'ai tout craint du feu qui vous anime ;
Mais j'ai tout espéré d'un cœur si magnanime ;
Et je connois trop bien le sang d'Agamemnon,
Pour soupçonner qu'Oreste en démente le nom.
Mon cœur quoiqu'alarmé des sentimens du vôtre,
N'en présumoit pas moins et de l'un et de l'autre.
Si de votre vertu ce cœur a pu douter,
Mes soupçons n'ont servi qu'à la faire éclater.

Mais, pour mieux signaler ce que j'en dois attendre.
Après moi chez Arcas, Seigneur, daignez vous rendre:
Vous me verrez bientôt expirer à vos yeux,
Ou venger d'un cruel, vous, Electre et les dieux.

SCÈNE V.

ORESTE, ÉLECTRE.

ORESTE.

Adieu, ma sœur; calmez la douleur qui vous presse:
Vous savez à vos pleurs si mon cœur s'intéresse.

ÉLECTRE.

Allez, Seigneur, allez; vengez tous nos malheurs;
Et que bientôt le ciel vous redonne à mes pleurs!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ÉLECTRE.

Tandis qu'en ce palais mon hymen se prépare,
Dieux! quel trouble secret de mon ame s'empare!
Le sévère devoir qui m'y fait consentir
Est-il sitôt suivi d'un honteux repentir?
Croirai-je qu'un amour proscrit par tant de larmes
Puisse encor me causer de si vives alarmes?
Non, ce n'est point l'amour; l'amour seul dans un cœur
Ne pourroit exciter tant de trouble et d'horreur:
Non, ce n'est point un feu dont ma fierté s'irrite...
Ah! si ce n'est l'amour, qu'est-ce donc qui m'agite?
Un amour si long-temps sans succès combattu
Voudroit-il d'aujourd'hui respecter ma vertu?
Festins cruels, et vous, criminelles ténèbres,
Plaintes d'Agamemnon, cris perçans, cris funèbres,
Sang que j'ai vu couler, pitoyables adieux,
Soyez à ma fureur plus qu'Oreste et les dieux:
Echauffez des transports que mon devoir anime:
Peignez à mon amour un héros magnanime...
Non, ne me peignez rien; effacez seulement
Les traits trop bien gravés d'un malheureux amant,
D'une injuste fierté trop constante victime,
Dont un père inhumain fait ici tout le crime,

Toujours prêt à défendre un sang infortuné
Aux caprices du sort long-temps abandonné.
On vient. Hélas! c'est lui. Que mon ame éperdue
S'attendrit et s'émeut à cette chère vue!
Dieux, qui voyez mon cœur dans ce triste moment,
Ai-je assez de vertu pour perdre mon amant?

SCÈNE II.

ÉLECTRE, ITYS.

ITYS.

Pénétré d'un malheur où mon cœur s'intéresse,
M'est-il enfin permis de revoir ma princesse?
Si j'en crois les apprêts qui se font en ces lieux,
Je puis donc sans l'aigrir m'offrir à ses beaux yeux!
Quelque prix qu'on prépare au feu qui me dévore,
Malgré tout mon espoir, que je les crains encore!
Dieux! se peut-il qu'Electre, après tant de rigueurs,
Daigne choisir ma main pour essuyer ses pleurs?
Est-ce elle qui m'élève à ce comble de gloire?
Mon bonheur est si grand, que je ne le puis croire.
Ah! Madame, à qui dois-je un bien si doux pour moi?
Amour, fais, s'il se peut, qu'il ne soit dû qu'à toi!
Electre, s'il est vrai que tant d'ardeur vous touche,
Confirmez notre hymen d'un mot de votre bouche;
Laissez-moi, dans ces yeux de mon bonheur jaloux,
Lire au moins un aveu qui me fait votre époux.
Quoi! vous les détournez! Dieux! quel affreux silence!
Ma princesse, parlez : vous fait-on violence?
De tout ce que je vois que je me sens troubler!
Ah! ne me cachez point vos pleurs prêts à couler.

Confiez à ma foi le secret de vos larmes;
N'en craignez rien : ce cœur, quoiqu'épris de vos charmes,
N'abusera jamais d'un pouvoir odieux.
Madame, par pitié, tournez vers moi les yeux.
C'en est trop : je pénètre un mystère funeste;
Vous cédez au destin qui vous enlève Oreste;
Vous croyez désormais que pour vous aujourd'hui
L'univers tout entier doit périr avec lui.
Votre cœur cependant, à sa haine fidèle,
Accablé des rigueurs d'une mère cruelle,
Au moment que je crois qu'il s'attendrit pour moi,
M'abhorre, et ne se rend qu'aux menaces du roi.

ÉLECTRE.

Fils d'Egisthe, reviens d'un soupçon qui me blesse,
Electre ne connoît ni crainte ni foiblesse;
Son cœur, dont rien ne peut abaisser la fierté,
Même au milieu des fers agit en liberté.
Quelque appui que le sort m'enlève dans mon frère,
Je crains plus tes vertus que les fers ni ton père.
Ne crois pas qu'un tyran pour toi puisse en ce jour
Ce que ne pourroit pas ou l'estime, ou l'amour.
Non, quel que soit le sang qui coule dans tes veines,
Je ne t'impute rien de l'horreur de mes peines;
Je ne puis voir en toi qu'un prince généreux;
Que, de tout mon pouvoir, je voudrois rendre heureux.
Non, je ne te hais point : je serois inhumaine
Si je pouvois payer tant d'amour de ma haine.

ITYS.

Je ne suis point haï! Comblez donc tous les vœux
Du cœur le plus fidèle et le plus amoureux.

Vous n'avez plus de haine! Eh bien! qui vous arrête?
Les autels sont parés, et la victime est prête :
Venez, sans différer, par des nœuds éternels,
Vous unir à mon sort aux pieds des immortels.
Egisthe doit bientôt y conduire la reine;
Souffrez que sur leurs pas mon amour vous entraîne
On n'attend plus que vous.

ÉLECTRE, *à part.*

On n'attend plus que moi!
Dieux cruels! que ce mot redouble mon effroi!
(*Haut.*)
Quoi! tout est prêt, Seigneur?

ITYS.

Oui, ma chère princesse.

ÉLECTRE.

Hélas!

ITYS.

Ah! dissipez cette sombre tristesse.
Vos yeux d'assez de pleurs ont arrosé ces lieux :
Livrez-vous à l'époux que vous offrent les dieux.
Songez que cet hymen va finir vos misères;
Qu'il vous fait remonter au trône de vos pères;
Que lui seul peut briser vos indignes liens,
Et terminer les maux qui redoublent les miens.
Le plus grand de mes soins, dans l'ardeur qui m'anim
Est de vous arracher au sort qui vous opprime.
Mycènes vous déplaît : eh bien! j'en sortirai;
Content du nom d'époux, partout je vous suivrai,
Trop heureux, pour tout prix du feu qui me consume
Si je puis de vos pleurs adoucir l'amertume!
Aussi touché que vous du destin d'un héros....

ÉLECTRE.

Hélas! que ne fait-il le plus grand de mes maux!
Et que ce triste hymen où ton amour aspire....
Cet hymen.... Non, Itys, je ne puis y souscrire.
J'ai promis; cependant je ne puis l'achever.
Ton père est aux autels, je m'en vais l'y trouver;
Attends-moi dans ces lieux.

ITYS.

Et vous êtes sans haine!
Aux autels, quoi! sans moi? Demeurez, inhumaine:
Demeurez, ou bientôt d'un amant odieux
Ma main fera couler tout le sang à vos yeux.
Vous gardiez donc ce prix à ma persévérance?

ÉLECTRE.

Ah! plus tu m'attendris, moins notre hymen s'avance.

ITYS, *se jetant à ses genoux.*

Quoi! vous m'abandonnez à mes cruels transports!

ÉLECTRE.

Que fais-tu malheureux? Laisse-moi mes remords;
Lève-toi : ce n'est point la haine qui me guide.

SCÈNE III.

ÉLECTRE, ITYS, IPHIANASSE.

IPHIANASSE.

Que faites-vous, mon frère, aux pieds d'une perfide?
On assassine Egisthe; et, sans un prompt secours,
D'une si chère vie on va trancher le cours.

ITYS.

On assassine Egisthe! Ah! cruelle Princesse!

SCÈNE IV.

ÉLECTRE, IPHIANASSE.

ÉLECTRE, *à elle-même.*

Quoi! malgré la pitié qui pour toi m'intéresse,
Ta mort de tant d'amour va donc être le fruit!
Je n'ai pu t'arracher au sort qui te poursuit,
Prince trop généreux!

IPHIANASSE.

Cessez, cessez de feindre,
Ingrate; c'est plutôt l'insulter que le plaindre.
La pitié vous sied bien, au moment que c'est vous
Qui le faites tomber sous vos barbares coups!
J'entends partout voler le nom de votre frère.
Quel autre que ce traître, ennemi de mon père....

ÉLECTRE.

Respectez un héros qui ne fait en ces lieux
Que son devoir, le mien, et que celui des dieux.
Le crime n'a que trop triomphé dans Mycène:
Il est temps qu'un barbare en reçoive la peine;
Qu'il éprouve ces dieux qu'il bravoit, l'inhumain!
Quoique lents à punir, ils punissent enfin.
Si le ciel indigné n'eût hâté son supplice,
Il eût fait à la fin soupçonner sa justice.
Entendez-vous ces cris et ce tumulte affreux,
Ce bruit confus de voix de tant de malheureux?
Tels furent les apprêts de ce festin impie
Qu'Egisthe par sa mort dans ce moment expie.
Mais ce que j'ai souffert de nos cruels malheurs
M'apprend, en les vengeant, à respecter vos pleurs.

Je ne vous offre point une pitié suspecte;
Un intérêt sacré veut que je les respecte.
Vous insultiez mon frère, et ma juste fierté
Avec trop de rigueur a peut-être éclaté.
D'ailleurs, c'est un héros que vous devez connoître:
A vos yeux, comme aux miens, tel il a dû paroître.

SCÈNE V.

ÉLECTRE, IPHIANASSE, ARCAS.

ARCAS.

MADAME, c'en est fait: tout cède à nos efforts;
Ce palais se remplit de mourans et de morts.
Vous savez qu'aux autels notre chef intrépide
Devoit d'Agamemnon punir le parricide;
Mais les soupçons d'Egisthe, et des avis secrets,
Ont hâté ce grand jour si cher à nos souhaits.
Oreste règne enfin: ce héros invincible
Semble armé de la foudre en ce moment terrible.
Tout fuit à son aspect, ou tombe sous ses coups:
De longs ruisseaux de sang signalent son courroux.
J'ai vu prêt à périr le fier Itys lui-même
Désarmé par Oreste en ce désordre extrême.
Ce prince au désespoir, cherchant le seul trépas,
Portant partout la mort et ne la trouvant pas,
A son père peut-être eût ouvert un passage;
Mais sa main désarmée a trompé son courage.
Ainsi, de ses exploits interrompant le cours,
Le sort, malgré lui-même, a pris soin de ses jours.
Oreste, qu'irritoit une fureur si vaine,
A sa valeur bientôt fait tout céder sans peine.

J'ai cru de ce succès devoir vous avertir.
De ces lieux cependant gardez-vous de sortir,
Madame : la retraite est pour vous assurée;
Des amis affidés en défendent l'entrée.
Votre ennemi d'ailleurs, au gré de vos désirs,
Aux pieds de son vainqueur rend les derniers soupirs.

IPHIANASSE.

O mon père! à ta mort je ne veux point survivre:
Je ne puis la venger, je vais du moins te suivre.
(*A Electre.*)
Cruelle, redoutez, malgré tout mon malheur,
Que l'amour n'arme encor pour moi plus d'un vengeur

SCÈNE VI.

ORESTE, ÉLECTRE, IPHIANASSE, ARCAS, GARDES.

ORESTE.

Amis, c'en est assez; qu'on épargne le reste.
Laissez, laissez agir la clémence d'Oreste :
Je suis assez vengé.

IPHIANASSE.

Dieux! qu'est-ce que je voi?
Sort cruel! c'en est fait; tout est perdu pour moi;
Celui que j'implorois est Oreste.

ORESTE.

Oui, Madame,
C'est lui; c'est ce guerrier que la plus vive flamme
Vouloit en vain soustraire aux devoirs de ce nom,
Et qui vient de venger le sang d'Agamemnon.

Quel que soit le courroux que ce nom vous inspire,
Mon devoir parle assez; je n'ai rien à vous dire:
Votre père en ces lieux m'avoit ravi le mien.

IPHIANASSE.

Oui; mais je n'eus point part à la perte du tien.
(*Elle sort.*)

ORESTE, *à ses gardes.*

Suivez-la.

SCÈNE VII.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMÈDE, ARCAS, GARDES.

ORESTE.

Dieux! quels cris se font encore entendre!
D'un trouble affreux mon cœur a peine à se défendre.
Palamède, venez rassurer mes esprits.
Que vous calmez l'horreur qui les avoit surpris!
Ami trop généreux, mon défenseur, mon père,
Ah! que votre présence en ce moment m'est chère!...
Quel triste et sombre accueil! Seigneur, qu'ai-je donc fait?
Vos yeux semblent sur moi ne s'ouvrir qu'à regret:
N'ai-je pas assez loin étendu la vengeance?

PALAMÈDE.

On la porte souvent bien plus loin qu'on ne pense.
Oui, vous êtes vengé, les dieux le sont aussi;
Mais, si vous m'en croyez, éloignez-vous d'ici.
Ce palais n'offre plus qu'un spectacle funeste;
Ces lieux souillés de sang sont peu dignes d'Oreste:
Suivez-moi l'un et l'autre.

ORESTE.

Ah! que vous me troublez!
Pourquoi nous éloigner? Palamède, parlez:
Craint-on quelque transport de la part de la reine?

PALAMÈDE.

Non, vous n'avez plus rien à craindre de sa haine.
De son triste destin laissez le soin aux dieux:
Mais pour quelques momens abandonnez ces lieux;
Venez.

ORESTE.

Non, non, ce soin cache trop de mystère;
Je veux en être instruit. Parlez, que fait ma mère?

PALAMÈDE.

Eh bien! un coup affreux....

ORESTE.

Ah! dieux! quel inhumain
A donc jusque sur elle osé porter la main?
Qu'a donc fait Anténor chargé de la défendre?
Et comment et par qui s'est-il laissé surprendre?
Ah! j'atteste les dieux que mon juste courroux....

PALAMÈDE.

Ne faites point, Seigneur, de serment contre vous.

ORESTE.

Qui? moi, j'aurois commis une action si noire?
Oreste parricide! Ah! pourriez-vous le croire?
De mille coups plutôt j'aurois percé mon sein.
Juste ciel! et qui peut imputer à ma main....

PALAMÈDE.

J'ai vu, Seigneur, j'ai vu: ce n'est point l'imposture
Qui vous charge d'un coup dont frémit la nature.

De vos soins généreux plus irritée encor,
Clytemnestre a trompé le fidèle Anténor,
Et, remplissant ces lieux et de cris et de larmes,
S'est jetée à travers le péril et les armes.
Au moment qu'à vos pieds son parricide époux
Etoit près d'éprouver un trop juste courroux,
Votre main redoutable alloit trancher sa vie;
Dans ce fatal instant la reine l'a saisie.
Vous, sans considérer qui pouvoit retenir
Une main que les dieux armoient pour le punir,
Vous avez d'un seul coup, qu'ils conduisoient peut-être,
Fait couler tout le sang dont ils vous firent naître.

ORESTE.

Sort, ne m'as-tu tiré de l'abîme des flots
Que pour me replonger dans ce gouffre de maux.
Pour me faire attenter sur les jours de ma mère!....

SCÈNE VIII.

CLYTEMNESTRE, ORESTE, ÉLECTRE, PALAMÈDE, ARCAS, ANTÉNOR, MÉLITE, GARDES.

ORESTE.

Elle vient: quel objet! où fuirai-je?

ÉLECTRE.

Ah! mon frère!

CLYTEMNESTRE.

Ton frère! quoi! je meurs de la main de mon fils!
Dieux justes! mes forfaits sont-ils assez punis?
Je ne te revois donc, fils digne des Atrides,
Que pour trouver la mort dans tes mains parricides?

Jouis de tes fureurs, vois couler tout ce sang
Dont le ciel irrité t'a formé dans mon flanc.
Monstre que bien plutôt forma quelque furie,
Puisse un destin pareil payer ta barbarie!
Frappe encor, je respire, et j'ai trop à souffrir
De voir qui je fis naître, et qui me fait mourir.
Achève, épargne-moi le tourment qui m'accable.

ORESTE.

Ma mère!

CLYTEMNESTRE.

Quoi! ce nom qui te rend si coupable,
Tu l'oses prononcer! N'affecte rien, cruel;
La douleur que tu feins te rend plus criminel.
Triomphe, Agamemnon; jouis de ta vengeance;
Ton fils ne dément pas ton nom, ni sa naissance.
Pour l'en voir digne au gré de mes vœux et des tiens,
Je lui laisse un forfait qui passe tous les miens.

SCÈNE IX.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMÈDE, ARCAS, ANTÉNOR, GARDES.

ORESTE.

Frappez, dieux tout-puissans que ma fureur implore;
Dieux vengeurs, s'il en est, puisque je vis encore,
Frappez : mon crime affreux ne regarde que vous.
Le ciel n'a-t-il pour moi que des tourmens trop doux?
Je vois ce qui retient un courroux légitime;
Dieux, vous ne savez pas comme on punit mon crime.

ÉLECTRE.

Ah! mon frère, calmez cette aveugle fureur :
N'ai-je donc pas assez de ma propre douleur?

Voulez-vous me donner la mort, mon cher Oreste ?

ORESTE.

Ah ! ne prononcez plus ce nom que je déteste.
Et toi que fait frémir mon aspect odieux,
Nature tant de fois outragée en ces lieux,
Je viens de te venger du meurtre de mon père;
Mais qui te vengera du meurtre de ma mère ?
Ah ! si pour m'en punir le ciel est sans pouvoir,
Prêtons-lui les fureurs d'un juste désespoir.
O dieux ! que mes remords, s'il se peut, vous fléchissent !
Que mon sang, que mes pleurs, s'il se peut, t'attendrissent.
Ma mère ! vois couler....

(*Il veut se tuer.*)

PALAMÈDE, *le désarmant.*

Ah ! Seigneur !

ORESTE.

Laisse-moi :
Je ne veux rien, cruel, d'Electre ni de toi :
Votre cœur, affamé de sang et de victimes,
M'a fait souiller ma main du plus affreux des crimes....
Mais quoi ! quelle vapeur vient obscurcir les airs ?
Grâce au ciel, on m'entr'ouvre un chemin aux enfers :
Descendons, les enfers n'ont rien qui m'épouvante ;
Suivons le noir sentier que le sort me présente ;
Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.
Quelle triste clarté dans ce moment me luit ?
Qui ramène le jour dans ces retraites sombres ?
Que vois-je ? mon aspect épouvante les ombres !
Que de gémissemens ! que de cris douloureux !
« Oreste ! » Qui m'appelle en ce séjour affreux ?

Egisthe! Ah! c'en est trop, il faut qu'à ma colère....
Que vois-je? dans ses mains la tête de ma mère!
Quels regards! Où fuirai-je? Ah! monstre furieux,
Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux?
Je ne souffre que trop; monstre cruel, arrête;
A mes yeux effrayés dérobe cette tête.
Ah! ma mère, épargnez votre malheureux fils.
Ombre d'Agamemnon, sois sensible à mes cris;
J'implore ton secours, chère ombre de mon père;
Viens défendre ton fils des fureurs de sa mère;
Prends pitié de l'état où tu me vois réduit.
Quoi! jusque dans tes bras la barbare me suit!....
C'en est fait! je succombe à cet affreux supplice.
Du crime de ma main mon cœur n'est point complice;
J'éprouve cependant des tourmens infinis.
Dieux! les plus criminels seroient-ils plus punis?

FIN D'ÉLECTRE.

RHADAMISTHE
ET ZÉNOBIE,
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 14 décembre 1711.

A

A S. A. S. MONSEIGNEUR

LE PRINCE

DE VAUDEMONT.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai jamais douté du succès de RHADAMISTHE. Une tragédie qui vous avoit plu pouvoit-elle n'être pas approuvée? Le public l'a applaudie

en effet; et ce sont ces mêmes applaudissemens qui me donnent aujourd'hui la hardiesse de la dédier à V. A. S. Ne craignez pas, MONSEIGNEUR, que cette liberté soit suivie d'aucune autre. Votre modestie n'aura rien à souffrir avec moi. Tel affronte la mort avec intrépidité; tel, par son habileté à la guerre, échappe à des périls certains, et sait se couvrir de gloire dans le temps qu'il paroît le plus près de sa perte, qui ne soutiendroit pas la plus petite louange sans se déconcerter. Accoutumé d'ailleurs à peindre des héros de mon imagination, peut-être réussirai-je mal en peignant d'après le plus parfait modèle. Et quels éloges encore que ceux d'une épître, pour un prince consacré à l'histoire et à la tradition! L'histoire, sans se charger d'un encens superflu, par le simple récit des faits loue avec plus de noblesse que les traits les plus recherchés; ainsi le lecteur trouvera bon que je l'y renvoie : c'est là où, mieux que dans une épître, souvent suspecte de flatterie, il verra quel prix étoit réservé aux grandes actions de V. A. S. Trop heureux que la permission que vous avez eu la bonté de me donner de placer votre nom à la tête de cet ouvrage, me mette à portée de vous assurer que

personne au monde n'est avec plus de vénération et un plus profond respect que moi,

MONSEIGNEUR,

De Votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

JOLYOT DE CRÉBILLON.

PERSONNAGES.

PHARASMANE, roi d'Ibérie.

RHADAMISTHE, roi d'Arménie, fils de Pharasmane.

ZÉNOBIE, femme de Rhadamisthe, sous le nom d'Isménie.

ARSAME, frère de Rhadamisthe.

HIÉRON, ambassadeur d'Arménie, et confident de Rhadamisthe.

MITRANE, capitaine des gardes de Pharasmane.

HYDASPE, confident de Pharasmane.

PHÉNICE, confidente de Zénobie.

GARDES.

La scène est dans Artanisse, capitale de l'Ibérie, dans le palais de Pharasmane.

RHADAMISTHE ET ZÉNOBIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie ;* PHÉNICE.

ZÉNOBIE.

Ah ! laisse-moi, Phénice, à mes mortels ennuis ;
Tu redoubles l'horreur de l'état où je suis :
Laisse-moi. Ta pitié, tes conseils, et la vie,
Sont le comble des maux pour la triste Isménie.
Dieux justes ! ciel vengeur, effroi des malheureux !
Le sort qui me poursuit est-il assez affreux ?

PHÉNICE.

Vous verrai-je toujours, les yeux baignés de larmes,
Par d'éternels transports remplir mon cœur d'alarmes ?
Le sommeil en ces lieux verse en vain ses pavots ;
La nuit n'a plus pour vous ni douceurs ni repos.

Cruelle! si l'amour vous éprouve inflexible,
A ma triste amitié soyez du moins sensible.
Mais quels sont vos malheurs? Captive dans des lieux
Où l'amour soumet tout au pouvoir de vos yeux,
Vous ne sortez des fers où vous fûtes nourrie,
Que pour vous asservir le grand roi d'Ibérie.
Et que demande encor ce vainqueur des Romains?
D'un sceptre redoutable il veut orner vos mains.
Si, rebuté des soins où son amour l'engage,
Il s'est enfin lassé d'un inutile hommage,
Par combien de mépris, de tourmens, de rigueur,
N'avez-vous pas vous-même allumé sa fureur!
Flattez, comblez ses vœux, loin de vous en défendre;
Vous le verrez bientôt plus soumis et plus tendre.

ZÉNOBIE.

Je connois mieux que toi ce barbare vainqueur,
Pour qui, mais vainement, tu veux fléchir mon cœur.
Quels que soient les grands noms qu'il tient de la victoire
Et ce front si superbe où brille tant de gloire;
Malgré tous ses exploits, l'univers à mes yeux
N'offre rien qui me doive être plus odieux.
J'ai trahi trop long-temps ton amitié fidèle:
Il faut d'un autre prix récompenser ton zèle,
Me découvrir. Du moins, quand tu sauras mon sort,
Je ne te verrai plus t'opposer à ma mort.
Phénice, tu m'as vue, aux fers abandonnée,
Dans un abaissement où je ne suis point née.
Je compte autant de rois que je compte d'aïeux,
Et le sang dont je sors ne le cède qu'aux dieux.
Pharasmane, ce roi qui fait trembler l'Asie,
Qui brave des Romains la vaine jalousie,

Ce cruel dont tu veux que je flatte l'amour,
Est frère de celui qui me donna le jour.
Plût aux dieux qu'à son sang le destin qui me lie
N'eût point par d'autres nœuds attaché Zénobie!
Mais à ces nœuds sacrés joignant des nœuds plus doux,
Le sort l'a fait encor père de mon époux,
De Rhadamisthe enfin.

PHÉNICE.

Ma surprise est extrême:
Vous, Zénobie! ô dieux!

ZÉNOBIE.

Oui, Phénice, elle-même,
Fille de tant de rois, reste d'un sang fameux,
Illustre, mais, hélas! encor plus malheureux.
Après de longs débats, Mithridate mon père,
Dans le sein de la paix vivoit avec son frère.
L'une et l'autre Arménie, asservie à nos lois,
Mettoit cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Trop heureux en effet si son frère perfide
D'un sceptre si puissant eût été moins avide!
Mais le cruel, bien loin d'appuyer sa grandeur,
Le dévora bientôt dans le fond de son cœur.
Pour éblouir mon père, et pour mieux le surprendre,
Il lui remit son fils dès l'âge le plus tendre.
Mithridate charmé l'éleva parmi nous,
Comme un ami pour lui, pour moi comme un époux.
Je l'avoûrai, sensible à sa tendresse extrême,
Je me fis un devoir d'y répondre de même,
Ignorant qu'en effet, sous des dehors heureux,
On pût cacher au crime un penchant dangereux.

PHÉNICE.

Jamais roi cependant ne se fit dans l'Asie
Un nom plus glorieux et plus digne d'envie.
Déjà, des autres rois devenu la terreur...

ZÉNOBIE.

Phénice, il n'a que trop signalé sa valeur.
A peine je touchois à mon troisième lustre,
Lorsque tout fut conclu pour cet hymen illustre.
Rhadamisthe déjà s'en croyoit assuré,
Quand son père cruel, contre nous conjuré,
Entra dans nos Etats, suivi de Tiridate,
Qui brûloit de s'unir au sang de Mithridate;
Et ce Parthe, indigné qu'on lui ravît ma foi,
Sema partout l'horreur, le désordre et l'effroi.
Mithridate, accablé par son indigne frère,
Fit tomber sur le fils les cruautés du père;
Et pour mieux se venger de ce frère inhumain!
Promit à Tiridate et son sceptre et ma main.
Rhadamisthe, irrité d'un affront si funeste,
De l'Etat à son tour embrasa tout le reste,
En dépouilla mon père, en repoussa le sien;
Et dans son désespoir ne ménageant plus rien,
Malgré Numidius et la Syrie entière,
Il força Pollion de lui livrer mon père.
Je tentai, pour sauver un père malheureux,
De fléchir un amant que je crus généreux.
Il promit d'oublier sa tendresse offensée,
S'il voyoit de ma main sa foi récompensée;
Qu'au moment que l'hymen l'engageroit à moi,
Il remettroit l'Etat sous sa première loi.

Sur cet espoir charmant aux autels entraînée,
Moi-même je hâtois ce fatal hyménée ;
Et mon parjure amant osa bien l'achever,
Teint du sang qu'à ce prix je prétendois sauver.
Mais le ciel irrité contre ces nœuds impies,
Eclaira notre hymen du flambeau des Furies.
Quel hymen, justes dieux ! et quel barbare époux !

PHÉNICE.

Je sais que tout un peuple indigné contre vous,
Vous imputant du roi la triste destinée,
Ne vit qu'avec horreur ce coupable hyménée.

ZÉNOBIE.

Les cruels, sans savoir qu'on me cachoit son sort,
Osèrent bien sur moi vouloir venger sa mort.
Troublé de ses forfaits, dans ce péril extrême,
Rhadamisthe en parut comme accablé lui-même.
Mais ce prince, bientôt rappelant sa fureur,
Remplit tout à son tour de carnage et d'horreur.
« Suivez-moi, me dit-il : ce peuple qui m'outrage,
en vain à ma valeur croit fermer un passage :
Suivez-moi. » Des autels s'éloignant à grands pas,
Terrible et furieux, il me prit dans ses bras,
Fuyant parmi les siens à travers Artaxate,
Qui vengeoit, mais trop tard, la mort de Mithridate.
Mon époux cependant, pressé de toutes parts,
Tournant alors sur moi de funestes regards...
Mais, loin de retracer une action si noire,
D'un époux malheureux respectons la mémoire :
Epargne à ma vertu cet odieux récit.
Contre un infortuné je n'en ai que trop dit.

Je ne puis rappeler un souvenir si triste,
Sans déplorer encor le sort de Rhadamisthe.
Qu'il te suffise enfin, Phénice, de savoir,
Victime d'un amour réduit au désespoir,
Que par une main chère, et de mon sang fumante,
L'Araxe dans ses eaux me vit plonger mourante.

PHÉNICE.

Quoi! ce fut votre époux... Quel inhumain, grands dieux!

ZÉNOBIE.

Les horreurs de la mort couvroient déjà mes yeux,
Quand le ciel, par les soins d'une main secourable,
Me sauva d'un trépas sans elle inévitable.
Mais, à peine échappée à des périls affreux,
Il me fallut pleurer un époux malheureux.
J'appris, non sans frémir, que son barbare père,
Prétextant sa fureur sur la mort de son frère,
De la grandeur d'un fils en effet trop jaloux,
Lui seul avoit armé nos peuples contre nous;
Qu'introduit en secret au sein de l'Arménie,
Lui-même de son fils avoit tranché la vie.
A ma douleur alors laissant un libre cours,
Je détestai les soins qu'on prenoit de mes jours,
Et, quittant sans regret mon rang et ma patrie,
Sous un nom déguisé j'errai dans la Médie.
Enfin, après dix ans d'esclavage et d'ennui,
Etrangère partout, sans secours, sans appui,
Quand j'espérois goûter un destin plus tranquille,
La guerre en un moment détruisit mon asile.
Arsame conduisant la terreur sur ses pas,
Vint, la foudre à la main, ravager ces climats:

Arsame, né d'un sang à mes yeux si coupable,
Arsame cependant à mes yeux trop aimable,
Fils d'un père perfide, inhumain et jaloux,
Frère de Rhadamisthe, enfin de mon époux.

PHÉNICE.

Quel que soit le devoir du nœud qui vous engage,
Aux mânes d'un époux est-ce faire un outrage
Que de céder aux soins d'un prince généreux
Qui par tant de bienfaits a signalé ses feux?

ZÉNOBIE.

Encor si dans nos maux une cruelle absence
Ne nous ravissoit point notre unique espérance!...
Mais Arsame, éloigné par un triste devoir,
Dans mon cœur éperdu ne laisse plus d'espoir;
Et, pour comble de maux, j'apprends que l'Arménie,
Qu'un droit si légitime accorde à Zénobie,
Va tomber au pouvoir du Parthe ou des Romains,
Ou peut-être passer en de moins dignes mains.
Dans son barbare cœur flatté de sa conquête,
A quitter ces climats Pharasmane s'apprête.

PHÉNICE.

Eh bien! dérobez-vous à ses injustes lois.
N'avez-vous pas pour vous les Romains et vos droits?
Par un ambassadeur parti de la Syrie,
Rome doit décider du sort de l'Arménie.
Reine de ces Etats, contre un prince inhumain
Faites agir pour vous l'ambassadeur romain:
On l'attend aujourd'hui dans les murs d'Artanisse.
Implorez de César le secours, la justice;
De son ambassadeur faites-vous un appui;
Forcez-le à vous défendre, ou fuyez avec lui.

ZÉNOBIE.

Comment briser les fers où je suis retenue?
M'en croira-t-on d'ailleurs, fugitive, inconnue?
Comment...

SCÈNE II.

ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie;* ARSAME, PHÉNICE.

ZÉNOBIE.

Mais quel objet! Arsame dans ces lieux!

ARSAME.

M'est-il encor permis de m'offrir à vos yeux?

ZÉNOBIE.

C'est vous-même, Seigneur! Quoi! déjà l'Albanie...

ARSAME.

Tout est soumis, Madame; et la belle Isménie,
Quand la gloire paroît me combler de faveurs,
Semble seule vouloir m'accabler de rigueurs.
Trop sûr que mon retour d'un inflexible père
Va sur un fils coupable attirer la colère,
Jaloux, désespéré, j'ose, pour vous revoir,
Abandonner des lieux commis à mon devoir.
Ah! Madame, est-il vrai qu'un roi fier et terrible
Aux charmes de vos yeux soit devenu sensible;
Que l'hymen aujourd'hui doive combler ses vœux?
Pardonnez aux transports d'un amant malheureux.
Ma douleur vous aigrit: je vois qu'avec contrainte
D'un amour alarmé vous écoutez la plainte.
Ce n'est pas sans raison que vous la condamnez:
Le reproche ne sied qu'aux amans fortunés.

Mais moi, qui fus toujours à vos rigueurs en butte,
Qu'un amour sans espoir dévore et persécute;
Mais moi, qui fus toujours à vos lois si soumis,
Qu'ai-je à me plaindre, hélas! et que m'a-t-on promis?
Indigné cependant du sort qu'on vous prépare,
Je me plains et de vous et d'un rival barbare.
L'amour, le tendre amour qui m'anime pour vous,
Tout malheureux qu'il est, n'en est pas moins jaloux.

ZÉNOBIE.

Seigneur, il est trop vrai qu'une flamme funeste
A fait parler ici des feux que je déteste:
Mais, quel que soit le rang et le pouvoir du roi,
C'est en vain qu'il prétend disposer de ma foi.
Ce n'est pas que, sensible à l'ardeur qui vous flatte,
J'approuve ces transports où votre amour éclate.

ARSAME.

Ah! malgré tout l'amour dont je brûle pour vous,
Faites-moi seul l'objet d'un injuste courroux:
Imposez à mes feux la loi la plus sévère,
Pourvu que votre main se refuse à mon père.
Si pour d'autres que moi votre cœur doit brûler,
Donnez-moi des rivaux que je puisse immoler,
Contre qui ma fureur agisse sans murmure.
L'amour n'a pas toujours respecté la nature:
Je ne le sens que trop à mes transports jaloux.
Que sais-je, si le roi devenoit votre époux,
Jusqu'où m'emporteroit sa cruelle injustice?
Ce n'est pas le seul bien que sa main me ravisse.
L'Arménie, attentive à se choisir un roi,
Par les soins d'Hiéron se déclare pour moi.

Ardent à terminer un honteux esclavage,
Je venois à mon tour vous en faire un hommage;
Mais un père jaloux, un rival inhumain,
Veut me ravir encor ce sceptre et votre main.
Qu'il m'enlève à son gré l'une et l'autre Arménie,
Mais qu'il laisse à mes vœux la charmante Isménie.
Je faisois mon bonheur de plaire à ses beaux yeux,
Et c'est l'unique bien que je demande aux dieux.

ZÉNOBIE.

Et pourquoi donc ici m'avez-vous amenée?
Quelle que fût ailleurs ma triste destinée,
Elle couloit du moins dans l'ombre du repos.
C'est vous, par trop de soins, qui comblez tous mes maux
D'ailleurs, qu'espérez-vous d'une flamme si vive?
Tant d'amour convient-il au sort d'une captive?
Vous ignorez encor jusqu'où vont mes malheurs.
Rien ne sauroit tarir la source de mes pleurs.
Ah! quand même l'amour uniroit l'un et l'autre,
L'hymen n'unira point mon sort avec le vôtre.
Malgré tout son pouvoir, et son amour fatal,
Le roi n'est pas, Seigneur, votre plus fier rival:
Un devoir rigoureux, dont rien ne me dispense,
Doit forcer pour jamais votre amour au silence.
J'entends du bruit: on ouvre. Ah! Seigneur! c'est le roi.
Que je crains son abord et pour vous et pour moi!

SCÈNE III.

PHARASMANE, ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie;* ARSAME, MITRANE, HYDASPE, PHÉNICE, GARDES.

PHARASMANE.

Que vois-je? c'est mon fils! Dans Artanisse Arsame!
Quel dessein l'y conduit? Vous vous taisez, Madame!
Arsame près de vous, Arsame dans ma cour,
Lorsque moi-même ici j'ignore son retour!
De ce trouble confus que faut-il que je pense?
(*A Arsame.*)
Vous à qui j'ai remis le soin de ma vengeance,
Que j'honorois enfin d'un choix si glorieux,
Parlez, Prince; quel soin vous ramène en ces lieux?
Quel besoin, quel projet a pu vous y conduire,
Sans ordre de ma part, sans daigner m'en instruire?

ARSAME.

Vos ennemis domtés, devois-je présumer
Que mon retour, Seigneur, pourroit vous alarmer?
Ah! vous connoissez trop et mon cœur et mon zèle,
Pour soupçonner le soin qui vers vous me rappelle.
Croyez, après l'emploi que vous m'avez commis,
Puisque vous me voyez, que tout vous est soumis.
Lorsqu'au prix de mon sang je vous couvre de gloire,
Lorsque tout retentit du bruit de ma victoire,
Je l'avoûrai, Seigneur, pour prix de mes exploits,
Que je n'attendois pas l'accueil que je reçois.
J'apprends de toutes parts que Rome et la Syrie,
Que Corbulon armé menacent l'Ibérie :

Votre fils se flattoit, conduit par son devoir,
Qu'avec plaisir alors vous pourriez le revoir :
Je ne soupçonnois pas que mon impatience
Dût dans un cœur si grand jeter la défiance.
J'attendois qu'on ouvrît pour m'offrir à vos yeux,
Quand j'ai trouvé, Seigneur, Isménie en ces lieux.

PHARASMANE.

Je crains peu Corbulon, les Romains, la Syrie :
Contre ces noms fameux mon ame est aguerrie ;
Et je n'approuve pas qu'un si généreux soin
Vous ait, sans mon aveu, ramené de si loin.
D'ailleurs, qu'a fait de plus, qu'a produit ce grand zèle,
Que le devoir d'un fils et d'un sujet fidèle ?
Doutez-vous, quels que soient vos services passés,
Qu'un retour criminel les ait tous effacés ?
Sachez que votre roi ne s'en souvient encore
Que pour ne point punir des projets qu'il ignore.
Quoi qu'il en soit, partez avant la fin du jour,
Et courez à Colchos étouffer votre amour.
Je vous défends surtout de revoir Isménie.
Apprenez qu'à mon sort elle doit être unie ;
Que l'hymen dès ce jour doit couronner mes feux ;
Que cet unique objet de mes plus tendres vœux
N'a que trop mérité la grandeur souveraine ;
Votre esclave autrefois, aujourd'hui votre reine.
C'est vous instruire assez que mes transports jaloux
Ne veulent point ici de témoins tels que vous.
Sortez.

SCÈNE IV.

PHARASMANE, ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie ;* MITRANE, HYDASPE, PHÉNICE, GARDES.

ZÉNOBIE.

Et de quel droit votre jalouse flamme
Prétend-elle à ses vœux assujettir mon ame ?
Vous m'offrez vainement la suprême grandeur :
Ce n'est pas à ce prix qu'on obtiendra mon cœur.
D'ailleurs, que savez-vous, Seigneur, si l'hyménée
N'auroit point à quelqu'autre uni ma destinée ?
Savez-vous si le sang à qui je dois le jour
Me permet d'écouter vos vœux et votre amour ?

PHARASMANE.

Je ne sais en effet quel sang vous a fait naître :
Mais, fût-il aussi beau qu'il mérite de l'être,
Le nom de Pharasmane est assez glorieux
Pour oser s'allier au sang même des dieux.
En vain à vos rigueurs vous joignez l'artifice :
Vains détours, puisqu'enfin il faut qu'on m'obéisse.
Je n'ai rien oublié pour obtenir vos vœux ;
Moins en roi qu'en amant j'ai fait parler mes feux :
Mais mon cœur, irrité d'une fierté si vaine,
Fait agir à son tour la grandeur souveraine ;
Et, puisqu'il faut en roi m'expliquer avec vous,
Redoutez mon pouvoir, ou du moins mon courroux,
Et sachez que, malgré l'amour et sa puissance,
Les rois ne sont point faits à tant de résistance ;

Quoi que de mes transports vous vous soyez promis,
Que tout, jusqu'à l'amour, doit leur être soumis.
J'entrevois vos refus : c'est au retour d'Arsame
Que je dois le mépris dont vous payez ma flamme;
Mais craignez que vos pleurs, avant la fin du jour,
D'un téméraire fils ne vengent mon amour.

SCÈNE V.

ZÉNOBIE, PHÉNICE.

ZÉNOBIE.

Ah! tyran, puisqu'il faut que ma tendresse agisse,
Et que de tes fureurs ma haine te punisse,
Crains que l'amour, armé de mes foibles attraits,
Ne te rende bientôt tous les maux qu'il m'a faits.
Et qu'ai-je à ménager? Mânes de Mithridate,
N'est-il pas temps pour vous que ma vengeance éclate
Venez à mon secours, ombre de mon époux,
Et remplissez mon cœur de vos transports jaloux.
Vengez-vous par mes mains d'un ennemi funeste;
Vengeons-nous-en plutôt par le fils qui lui reste.
Le crime que sur vous votre père a commis
Ne peut être expié que par son autre fils.
C'est à lui que les dieux réservent son supplice :
Armons son bras vengeur. Va le trouver, Phénice :
Dis-lui qu'à sa pitié, qu'à lui seul j'ai recours;
Mais sans me découvrir implore son secours;
Dis-lui, pour me sauver d'une injuste puissance,
Qu'il intéresse Rome à prendre ma défense;
De son ambassadeur qu'on attend aujourd'hui,
Dans ces lieux, s'il se peut, qu'il me fasse un appui.

Fais briller à ses yeux le trône d'Arménie ;
Retrace-lui les maux de la triste Isménie;
Par l'intérêt d'un sceptre ébranle son devoir ;
Pour l'attendrir enfin peins-lui mon désespoir.
Puisque l'amour a fait les malheurs de ma vie,
Quel autre que l'amour doit venger Zénobie?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

HIÉRON.

Est-ce vous que je vois? en croirai-je mes yeux?
Rhadamisthe vivant! Rhadamisthe en ces lieux!
Se peut-il que le ciel vous redonne à nos larmes,
Et rende à mes souhaits un jour si plein de charmes?
Est-ce bien vous, Seigneur, et par quel heureux sort
Démentez-vous ici le bruit de votre mort?

RHADAMISTHE.

Hiéron, plût aux dieux que la main ennemie
Qui me ravit le sceptre eût terminé ma vie!
Mais le ciel m'a laissé, pour prix de ma fureur,
Des jours qu'il a tissus de tristesse et d'horreur.
Loin de faire éclater ton zèle ni ta joie
Pour un roi malheureux que le sort te renvoie,
Ne me regarde plus que comme un furieux,
Trop digne du courroux des hommes et des dieux;
Qu'a proscrit dès long-temps la vengeance céleste,
De crimes, de remords assemblage funeste;
Indigne de la vie et de ton amitié;
Objet digne d'horreur, mais digne de pitié;
Traître envers la nature, envers l'amour perfide,
Usurpateur, ingrat, parjure, parricide.

Sans les remords affreux qui déchirent mon cœur,
Hiéron, j'oublîrois qu'il est un ciel vengeur.

HIÉRON.

J'aime à voir ces regrets que la vertu fait naître :
Mais le devoir, Seigneur, est-il toujours le maître?
Mithridate lui-même, en vous manquant de foi,
Sembloit de vous venger vous imposer la loi.

RHADAMISTHE.

Ah! loin qu'en mes forfaits ton amitié me flatte,
Peins-moi toute l'horreur du sort de Mithridate :
Rappelle-toi ce jour et ces sermens affreux
Que je souillai du sang de tant de malheureux :
S'il te souvient encor du nombre des victimes,
Compte, si tu le peux, mes remords par mes crimes.
Je veux que Mithridate, en trahissant mes feux,
Fût digne même encor d'un sort plus rigoureux;
Que je dusse son sang à ma flamme trahie :
Mais à ce même amour qu'avoit fait Zénobie?
Tu frémis, je le vois : ta main, ta propre main
Plongeroit un poignard dans mon perfide sein,
Si tu pouvois savoir jusqu'où ma barbarie
De ma jalouse rage a porté la furie.
Apprends tous mes forfaits, ou plutôt mes malheurs :
Mais, sans les retracer, juges-en par mes pleurs.

HIÉRON.

Aussi touché que vous du sort qui vous accable,
Je n'examine point si vous êtes coupable.
On est peu criminel avec tant de remords;
Et je plains seulement vos douloureux transports.
Calmez ce désespoir où votre ame se livre,
Et m'apprenez....

RHADAMISTHE.

Comment oserai-je poursuivre?
Comment de mes fureurs oser t'entretenir,
Quand tout mon sang se glace à ce seul souvenir ?
Sans que mon désespoir ici le renouvelle,
Tu sais tout ce qu'a fait cette main criminelle :
Tu vis comme aux autels un peuple mutiné
Me ravit le bonheur qui m'étoit destiné;
Et, malgré les périls qui menaçoient ma vie,
Tu sais comme à leurs yeux j'enlevai Zénobie.
Inutiles efforts ! je fuyois vainement.
Peins-toi mon désespoir dans ce fatal moment.
Je voulus m'immoler; mais Zénobie en larmes,
Arrosant de ses pleurs mes parricides armes,
Vingt fois pour me fléchir embrassant mes genoux,
Me dit ce que l'amour inspire de plus doux.
Hiéron, quel objet pour mon ame éperdue!
Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue.
Tant d'attraits cependant, loin d'attendrir mon cœur,
Ne firent qu'augmenter ma jalouse fureur.
Quoi! dis-je en frémissant, la mort que je m'apprête
Va donc à Tiridate assurer sa conquête!
Les pleurs de Zénobie irritant ce transport,
Pour prix de tant d'amour je lui donnai la mort;
Et, n'écoutant plus rien que ma fureur extrême,
Dans l'Araxe aussitôt je la traînai moi-même.
Ce fut là que ma main lui choisit un tombeau,
Et que de notre hymen j'éteignis le flambeau.

HIÉRON.

Quel sort pour une reine à vos jours si sensible!

RHADAMISTHE.

Après ce coup affreux, devenu plus terrible,
Privé de tous les miens, poursuivi, sans secours,
A mon seul désespoir j'abandonnai mes jours.
Je me précipitai, trop indigne de vivre,
Parmi des furieux ardens à me poursuivre,
Qu'un père, plus cruel que tous mes ennemis,
Excitoit à la mort de son malheureux fils.
Enfin, percé de coups, j'allois perdre la vie,
Lorsqu'un gros de Romains, sorti de la Syrie,
Justement indigné contre ces inhumains,
M'arracha tout sanglant de leurs barbares mains.
Arrivé, mais trop tard, vers les murs d'Artaxate,
Dans le juste dessein de venger Mithridate,
Ce même Corbulon armé pour m'accabler
Conserva l'ennemi qu'il venoit immoler.
De mon funeste sort touché sans me connoître,
Ou de quelque valeur que j'avois fait paroître,
Ce romain, par des soins dignes de son grand cœur,
Me sauva malgré moi de ma propre fureur.
Sensible à sa vertu, mais sans reconnoissance,
Je lui cachai long-temps mon nom et ma naissance;
Traînant avec horreur mon destin malheureux,
Toujours persécuté d'un souvenir affreux,
Et, pour comble de maux, dans le fond de mon ame
Brûlant plus que jamais d'une funeste flamme
Que l'amour outragé, dans mon barbare cœur,
Pour prix de mes forfaits rallume avec fureur,
Ranimant, sans espoir pour d'insensibles cendres,
De la plus vive ardeur les transports les plus tendres.

Ainsi dans les regrets, les remords et l'amour,
Craignant également et la nuit et le jour,
J'ai traîné dans l'Asie une vie importune.
Mais au seul Corbulon attachant ma fortune,
Avide de périls, et, par un triste sort,
Trouvant toujours la gloire où j'ai cherché la mort,
L'esprit sans souvenir de ma grandeur passée,
Lorsque dix ans sembloient l'en avoir effacée,
J'apprends que l'Arménie, après différens choix,
Alloit bientôt passer sous d'odieuses lois;
Que mon père, en secret méditant sa conquête,
D'un nouveau diadème alloit ceindre sa tête.
Je sentis à ce bruit ma gloire et mon courroux
Réveiller dans mon cœur des sentimens jaloux.
Enfin à Corbulon je me fis reconnoître :
Contre un père inhumain trop irrité peut-être,
A mon tour en secret jaloux de sa grandeur,
Je me fis des Romains nommer l'ambassadeur.

HIÉRON.

Seigneur, et sous ce nom quelle est votre espérance?
Quel projet peut ici former votre vengeance?
Avez-vous oublié dans quel affreux danger
Vous a précipité l'ardeur de vous venger?
Gardez-vous d'écouter un transport téméraire.
Chargé de tant d'horreurs, que prétendez-vous faire?

RHADAMISTHE.

Et que sais-je, Hiéron? furieux, incertain,
Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,
Jouet infortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je suis, me connois-je moi-même?
Mon

Mon cœur, de soins divers sans cesse combattu,
Ennemi du forfait sans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable victime,
S'abandonne aux remords sans renoncer au crime.
Je cède au repentir, mais sans en profiter;
Et je ne me connois que pour me détester.
Dans ce cruel séjour sais-je ce qui m'entraîne,
Si c'est le désespoir, ou l'amour, ou la haine?
J'ai perdu Zénobie : après ce coup affreux,
Peux-tu me demander encor ce que je veux?
Désespéré, proscrit, abhorrant la lumière,
Je voudrois me venger de la nature entière.
Je ne sais quel poison se répand dans mon cœur;
Mais, jusqu'à mes remords, tout y devient fureur.
Je viens ici chercher l'auteur de ma misère,
Et la nature en vain me dit que c'est mon père.
Mais c'est peut-être ici que le ciel irrité
Veut se justifier de trop d'impunité :
C'est ici que m'attend le trait inévitable
Suspendu trop long-temps sur ma tête coupable.
Et plût aux dieux cruels que ce trait suspendu
Ne fût pas en effet plus long-temps attendu!

HIÉRON.

Fuyez, Seigneur, fuyez de ce séjour funeste,
Loin d'attirer sur vous la colère céleste.
Que la nature au moins calme votre courroux :
Songez que dans ces lieux tout est sacré pour vous;
Que s'il faut vous venger, c'est loin de l'Ibérie.
Reprenez avec moi le chemin d'Arménie.

RHADAMISTHE.

Non, non, il n'est plus temps; il faut remplir mon sort,
Me venger, servir Rome, ou courir à la mort.
Dans ses desseins toujours à mon père contraire,
Rome de tous ses droits m'a fait dépositaire;
Sûre, pour rétablir son pouvoir et le mien,
Contre un roi qu'elle craint, que je n'oublîrai rien,
Rome veut éviter une guerre douteuse,
Pour elle contre lui plus d'une fois honteuse;
Conserver l'Arménie, ou, par des soins jaloux,
En faire un vrai flambeau de discorde entre nous.
Par un don de César je suis roi d'Arménie,
Parce qu'il croit par moi détruire l'Ibérie.
Les fureurs de mon père ont assez éclaté
Pour que Rome entre nous ne craigne aucun traité.
Tels sont les hauts projets dont sa grandeur se pique.
Des Romains si vantés telle est la politique:
C'est ainsi qu'en perdant le père par le fils
Rome devient fatale à tous ses ennemis.
Ainsi, pour affermir une injuste puissance,
Elle ose confier ses droits à ma vengeance,
Et, sous un nom sacré, m'envoyer en ces lieux,
Moins comme ambassadeur, que comme un furieux
Qui, sacrifiant tout au transport qui le guide,
Peut porter sa fureur jusques au parricide.
J'entrevois ses desseins; mais mon cœur irrité
Se livre au désespoir dont il est agité.
C'est ainsi qu'ennemi de Rome et des Ibères,
Je revois aujourd'hui le palais de mes pères.

HIÉRON.

Député comme vous, mais par un autre choix,
L'Arménie à mes soins a confié ses droits :
Je venois de sa part offrir à votre frère
Un trône où malgré nous veut monter votre père ;
Et je viens annoncer à ce superbe roi
Qu'en vain à l'Arménie il veut donner la loi.
Mais ne craignez-vous pas que malgré votre absence...

RHADAMISTHE.

Le roi ne m'a point vu dès ma plus tendre enfance ;
Et la nature en lui ne parle point assez
Pour rappeler des traits dès long-temps effacés.
Je n'ai craint que tes yeux ; et sans mes soins peut-être,
Malgré ton amitié, tu m'allois méconnoître.
Le roi vient. Que mon cœur à ce fatal abord,
A de peine à domter un funeste transport !
Surmontons cependant toute sa violence,
Et d'un ambassadeur employons la prudence.

SCÈNE II.

PHARASMANE, RHADAMISTHE, HIÉRON, MITRANE, HYDASPE, GARDES.

RHADAMISTHE.

Un peuple triomphant, maître de tant de rois,
Qui vers vous en ces lieux daigne emprunter ma voix,
De vos desseins secrets instruit comme vous-même,
Vous annonce aujourd'hui sa volonté suprême.
Ce n'est pas que Néron, de sa grandeur jaloux,
Ne sache ce qu'il doit à des rois tels que vous:

Rome n'ignore pas à quel point la victoire
Parmi les noms fameux élève votre gloire :
Ce peuple enfin si fier, et tant de fois vainqueur,
N'en admire pas moins votre haute valeur.
Mais vous savez aussi jusqu'où va sa puissance :
Ainsi gardez-vous bien d'exciter sa vengeance.
Alliée, ou plutôt sujette des Romains,
De leur choix l'Arménie attend ses souverains.
Vous le savez, Seigneur ; et du pied du Caucase
Vos soldats cependant s'avancent vers le Phase ;
Le Cyrus, sur ses bords chargés de combattans
Fait voir de toutes parts vos étendards flottans.
Rome, de tant d'apprêts qui s'indigne et se lasse,
N'a point accoutumé les rois à tant d'audace.
Quoique Rome, peut-être au mépris de ses droits,
N'ait point interrompu le cours de vos exploits,
Qu'elle ait abandonné Tigrane et la Médie,
Elle ne prétend point vous céder l'Arménie.
Je vous déclare donc que César ne veut pas
Que vers l'Araxe enfin vous adressiez vos pas.

PHARASMANE.

Quoique d'un vain discours je brave la menace,
Je l'avoûrai, je suis surpris de votre audace,
De quel front osez-vous, soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma cour les ordres de Néron ?
Et depuis quand croit-il qu'au mépris de ma gloire,
A ne plus craindre Rome instruit par la victoire,
Oubliant désormais la suprême grandeur,
J'aurai plus de respect pour son ambassadeur ;
Moi qui, formant au joug des peuples invincibles,
Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles ;

Qui fais trembler encor ces fameux souverains,
Ces Parthes aujourd'hui la terreur des Romains?
Ce peuple triomphant n'a point vu mes images
A la suite d'un char en butte à ses outrages.
La honte que sur lui répandent mes exploits
D'un airain orgueilleux a bien vengé les rois.
Mais quel soin vous conduit en ce pays barbare?
Est-ce la guerre enfin que Néron me déclare?
Qu'il ne s'y trompe pas: la pompe de ces lieux,
Vous le voyez assez, n'éblouit point les yeux:
Jusques aux courtisans qui me rendent hommage,
Mon palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage:
La nature, marâtre en ces affreux climats,
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats:
Son sein tout hérissé n'offre aux désirs de l'homme
Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.
Mais pour trancher ici d'inutiles discours,
Rome de mes projets veut traverser le cours:
Et pourquoi, s'il est vrai qu'elle en soit informée,
N'a-t-elle pas encore assemblé son armée?
Que font vos légions? Ces superbes vainqueurs
Ne combattent-ils plus que par ambassadeurs?
C'est la flamme à la main qu'il faut dans l'Ibérie
Me distraire du soin d'entrer dans l'Arménie,
Non par de vains discours indignes des Romains,
Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins,
Et peut-être bien plus, dédaignant Artaxate,
Défier Corbulon jusqu'aux bords de l'Euphrate.

HIÉRON.

Quand même les Romains, attentifs à nos lois,
S'en remettroient à nous pour le choix de nos rois,

Seigneur, n'espérez pas, au gré de votre envie,
Faire en votre faveur expliquer l'Arménie.
Les Parthes envieux, et les Romains jaloux,
De toutes parts bientôt armeroient contre nous.
L'Arménie occupée à pleurer sa misère,
Ne demande qu'un roi qui lui serve de père :
Nos peuples désolés n'ont besoin que de paix;
Et sous vos lois, Seigneur, nous ne l'aurions jamais.
Vous avez des vertus qu'Artaxate respecte :
Mais votre ambition n'en est pas moins suspecte;
Et nous ne soupirons qu'après des souverains
Indifférens au parthe, et soumis aux Romains.
Sous votre empire enfin prétendre nous réduire,
C'est moins nous conquérir que vouloir nous détruire.

PHARASMANE.

Dans ce discours rempli de prétextes si vains,
Dicté par la raison moins que par les Romains,
Je n'entrevois que trop l'intérêt qui vous guide.
Eh bien! puisqu'on le veut, que la guerre en décide.
Vous apprendrez bientôt qui de Rome ou de moi
Dut prétendre, Seigneur, à vous donner la loi,
Et, malgré vos frayeurs et vos fausses maximes,
Si quelque autre eut sur vous des droits plus légitimes.
Et qui doit succéder à mon frère, à mon fils?
A qui des droits plus saints ont-ils été transmis?

RHADAMISTHE.

Qui? vous, Seigneur, qui seul causâtes leur ruine!
Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine?

PHARASMANE.

Qu'entends-je? dans ma cour on ose m'insulter!
Holà, gardes....

HIÉRON, *à Pharasmane.*

Seigneur, qu'osez-vous attenter?

PHARASMANE, *à Rhadamisthe.*

Rendez grâces au nom dont Néron vous honore:
Sans ce nom si sacré, que je respecte encore,
En dussé-je périr, l'affront le plus sanglant
Me vengeroit bientôt d'un ministre insolent.
Malgré la dignité de votre caractère,
Croyez-moi cependant, évitez ma colère.
Retournez dès ce jour apprendre à Corbulon
Comme on reçoit ici les ordres de Néron.

SCÈNE III.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

HIÉRON.

Qu'avez-vous fait, Seigneur, quand vous devez tout craindre...

RHADAMISTHE.

Hiéron, que veux-tu? je n'ai pu me contraindre.
D'ailleurs, en l'aigrissant j'assure mes desseins:
Par un pareil éclat j'en impose aux Romains.
Pour remplir les projets que Rome me confie,
Il ne me reste plus qu'à troubler l'Ibérie,
Qu'à former un parti qui retienne en ces lieux
Un roi que ses exploits rendent trop orgueilleux.
Indociles au joug que Pharasmane impose,
Rebutés de la guerre où lui seul les expose,
Ses sujets en secret sont tous ses ennemis:
Achevons contre lui d'irriter les esprits;

Et, pour mieux me venger des fureurs de mon père,
Tâchons dans nos desseins d'intéresser mon frère.
Je sais un sûr moyen pour surprendre sa foi:
Dans le crime du moins engageons-le avec moi.
Un roi, père cruel et tyran tout ensemble,
Ne mérite en effet qu'un sang qui lui ressemble.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

RHADAMISTHE.

Mon frère me demande un secret entretien !
Dieux ! me connoîtroit-il ? Quel dessein est le sien ?
N'importe, il faut le voir. Je sens que ma vengeance
Commence à se flatter d'une douce espérance.
Il ne peut en secret s'exposer à me voir,
Que réduit par un père à trahir son devoir.
On ouvre.... Je le vois.... Malheureuse victime !
Je ne suis pas le seul qu'un roi cruel opprime.

SCÈNE II.

RHADAMISTHE, ARSAME.

ARSAME.

Si j'en crois le courroux qui se lit dans ses yeux,
Peu content des Romains le roi quitte ces lieux :
Je connois trop l'orgueil du sang qui m'a fait naître,
Pour croire qu'à son tour Rome ait sujet de l'être.
Seigneur, sans abuser de votre dignité,
Puis-je sur ce soupçon parler en sûreté ?
Puis-je espérer que Rome exauce ma prière,
Et ne confonde point le fils avec le père ?

RHADAMISTHE.

Quoiqu'il ait violé le respect qui m'est dû,
Attendez tout de Rome et de votre vertu.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que Rome la respecte.

ARSAME.

Ah! que cette vertu va vous être suspecte!
Que je crains de détruire en ce même entretien
Tout ce que vous pensez d'un cœur comme le mien!
En effet, quel que soit le regret qui m'accable,
Je sens bien que ce cœur n'en est pas moins coupable;
Et, de quelques remords que je sois combattu,
Qu'avec plus d'appareil c'est trahir ma vertu.
Dès qu'entre Rome et nous la guerre se déclare,
Que même avec éclat mon père s'y prépare,
Je sais que je ne puis vous parler ni vous voir,
Sans trahir à la fois mon père et mon devoir:
Je le sais; cependant, plus criminel encore,
C'est votre pitié seule aujourd'hui que j'implore.
Un père rigoureux, de mon bonheur jaloux,
Me force en ce moment d'avoir recours à vous.
Pour me justifier, lorsque tout me condamne,
Je ne veux point, Seigneur, vous peignant Pharasmane,
Répandre sur sa vie un venin dangereux.
Non; quoiqu'il soit pour moi si fier, si rigoureux,
Quoique de son courroux je sois seul la victime,
Il n'en est pas pour moi moins grand, moins magnanime.
La nature, il est vrai, d'avec ses ennemis
N'a jamais dans son cœur su distinguer ses fils.
Je ne suis pas le seul de ce sang invincible
Qu'ait proscrit en naissant sa rigueur inflexible.
J'eus un frère, Seigneur, illustre et généreux,
Digne par sa valeur du sort le plus heureux.
Que je regrette encor sa triste destinée!
Et jamais il n'en fut de plus infortunée.

Un père, conjuré contre son propre sang,
Lui-même lui porta le couteau dans le flanc.
De ce jeune héros partageant la disgrâce,
Peut-être qu'aujourd'hui même sort me menace:
Plus coupable en effet, n'en attends-je pas moins.
Mais ce n'est pas, Seigneur, le plus grand de mes soins;
Non, la mort désormais n'a rien qui m'intimide:
Qu'un soin bien différent et m'agite et me guide!

RHADAMISTHE.

Quels que soient vos desseins, vous pouvez sans effroi,
Sûr d'un appui sacré, vous confier à moi.
Plus indigné que vous contre un barbare père,
Je sens à son nom seul redoubler ma colère.
Touché de vos vertus, et tout entier à vous,
Sans savoir vos malheurs, je les partage tous.
Vous calmeriez bientôt la douleur qui vous presse,
Si vous saviez pour vous jusqu'où je m'intéresse.
Parlez, Prince: faut-il contre un père inhumain
Armer avec éclat tout l'empire romain?
Soyez sûr qu'avec vous mon cœur d'intelligence
Ne respire aujourd'hui qu'une même vengeance.
S'il ne faut qu'attirer Corbulon en ces lieux,
Quels que soient vos projets, j'ose attester les dieux
Que nous aurons bientôt satisfait votre envie,
Fallût-il pour vous seul conquérir l'Arménie.

ARSAME.

Que me proposez-vous? quels conseils! Ah! Seigneur,
Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur!
Qui? moi! que, trahissant mon père et ma patrie,
J'attire les Romains au sein de l'Ibérie!

Ah! si jusqu'à ce point il faut trahir ma foi,
Que Rome en ce moment n'attende rien de moi:
Je n'en exige rien, dès qu'il faut par un crime
Acheter un bienfait que j'ai cru légitime;
Et je vois bien, Seigneur, qu'il me faut aujourd'hui
Pour des infortunés chercher un autre appui.
Je croyois, ébloui de ses titres suprêmes,
Rome utile aux mortels autant que les dieux mêmes;
Et, pour en obtenir un secours généreux,
J'ai cru qu'il suffisoit que l'on fût malheureux.
J'ose le croire encore; et, sur cette espérance,
Souffrez que des Romains j'implore l'assistance.
C'est pour une captive asservie à nos lois,
Qui, pour vous attendrir, a recours à ma voix:
C'est pour une captive aimable, infortunée,
Digne par ses appas d'une autre destinée.
Enfin, par ses vertus à juger de son rang,
On ne sortit jamais d'un plus illustre sang.
C'est vous instruire assez de sa haute naissance,
Que d'intéresser Rome à prendre sa défense.
Elle veut même ici vous parler sans témoins;
Et jamais on ne fut plus digne de vos soins.
Pharasmane, entraîné par un amour funeste,
Veut me ravir, Seigneur, ce seul bien qui me reste,
Le seul où je faisois consister mon bonheur,
Et le seul que pouvoit lui disputer mon cœur.
Ce n'est pas que, plus fier d'un secours que j'espère,
Je prétende à mon tour l'enlever à mon père:
Quand même il céderoit sa captive à mes feux,
Mon sort n'en seroit pas plus doux ni plus heureux.

Je ne veux qu'éloigner cet objet que j'adore,
Et même sans espoir de le revoir encore.

RHADAMISTHE.

Suivi de peu des miens, sans pouvoir où je suis,
Vous offrir un asile est tout ce que je puis.

ARSAME.

Et tout ce que je veux : mon ame est satisfaite.
Je vais tout disposer, Seigneur, pour sa retraite.
Je ne sais; mais, pressé d'un mouvement secret,
J'abandonne Isménie avec moins de regret :
Pour calmer la douleur de mon ame inquiète,
Il suffit qu'en vos mains Arsame la remette.
Encor si je pouvois, aux dépens de mes jours,
M'acquitter envers vous d'un généreux secours !
Mais je ne puis offrir, dans mon malheur extrême,
Pour prix d'un tel bienfait, que le bienfait lui-même.

RHADAMISTHE.

Je n'en demande pas, cher Prince, un prix plus doux :
Il est digne de moi, s'il n'est digne de vous.
Souffrez que désormais je vous serve de frère.
Que je vous plains d'avoir un si barbare père !
Mais de ses vains transports pourquoi vous alarmer?
Pourquoi quitter l'objet qui vous a su charmer ?
Daignez me confier et son sort et le vôtre ;
Dans un asile sûr suivez-moi l'un et l'autre.
Sensible à ses malheurs, je ne puis sans effroi
Abandonner Arsame aux fureurs de son roi.
Prince, vous dédaignez un conseil qui vous blesse :
Mais si vous connoissiez celui qui vous en presse....

ARSAME.

Donnez-moi des conseils qui soient plus généreux,
Dignes de mon devoir, et dignes de tous deux.
Le roi doit dès demain partir pour l'Arménie :
Il s'agit à ses vœux d'enlever Isménie.
Mon père en ce moment peut s'éloigner de nous,
Et sa captive en pleurs n'espère plus qu'en vous.
Déjà sur vos bontés pleine de confiance,
Elle attend votre vue avec impatience.
Adieu, Seigneur, adieu : je craindrois de troubler
Des secrets qu'à vous seul elle veut révéler.

SCÈNE III.

RHADAMISTHE.

Ainsi, père jaloux, père injuste et barbare,
C'est contre tout ton sang que ton cœur se déclare!
Crains que ce même sang, tant de fois dédaigné,
Ne se soulève enfin, de sa source indigné,
Puisque déjà l'amour, maître du cœur d'Arsame,
Y verse le poison d'une mortelle flamme.
Quel que soit le respect de ce vertueux fils,
Est-il quelques rivaux qui ne soient ennemis?
Non, il n'est point de cœur si grand, si magnanime,
Qu'un amour malheureux n'entraîne dans le crime.
Mais je prétends en vain l'armer contre son roi :
Mon frère n'est pas fait au crime comme moi.
Méritois-tu, barbare, un fils aussi fidèle?
Ta rigueur semble encore en accroître le zèle:
Rien ne peut ébranler son devoir ni sa foi;
Et toujours plus soumis...Quel exemple pour moi!

Dieux, de tant de vertus n'ornez-vous donc mon frère,
Que pour me rendre seul trop semblable à mon père?
Que prétend la fureur dont je suis combattu?
D'un fils respectueux séduire la vertu?
Imitons-la plutôt, cédons à la nature:
N'en ai-je pas assez étouffé le murmure?
Que dis-je? dans mon cœur, moins rebelle à ses lois,
Dois-je plutôt qu'un père en écouter la voix?
Pères cruels, vos droits ne sont-ils pas les nôtres?
Et nos devoirs sont-ils plus sacrés que les vôtres?
On vient: c'est Hiéron.

SCÈNE IV.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

RHADAMISTHE.

Cher ami, c'en est fait;
Mes efforts redoublés ont été sans effet.
Tout malheureux qu'il est, le vertueux Arsame,
Presque sans murmurer, voit traverser sa flamme:
Et qu'en attendre encor quand l'amour n'y peut rien?
Hiéron, que son cœur est différent du mien!
J'ai perdu tout espoir de troubler l'Ibérie,
Et le roi va bientôt partir pour l'Arménie.
Devançons-y ses pas, et courons achever
Des forfaits que le sort semble me réserver.
Pour partir avec toi je n'attends qu'Isménie.
Tu sais qu'à Pharasmane elle doit être unie.

HIÉRON.

Quoi! Seigneur....

RHADAMISTHE.

Elle peut servir à mes desseins.
Elle est d'un sang, dit-on, allié des Romains.
Pourrois-je refuser à mon malheureux frère
Un secours qui commence à me la rendre chère?
D'ailleurs, pour l'enlever ne me suffit-il pas
Que mon père cruel brûle pour ses appas?
C'est un garant pour moi : je veux ici l'attendre.
Daigne observer des lieux où l'on peut nous surprendr
Adieu; je crois la voir : favorise mes soins,
Et me laisse avec elle un moment sans témoins.

SCÈNE V.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE.

ZÉNOBIE.

Seigneur, est-il permis à des infortunées,
Qu'au joug d'un fier tyran le sort tient enchaînées,
D'oser avoir recours, dans la honte des fers,
A ces mêmes Romains maîtres de l'univers?
En effet, quel emploi pour ces maîtres du monde
Que le soin d'adoucir ma misère profonde?
Le ciel qui soumit tout à leurs augustes lois....

RHADAMISTHE.

Que vois-je? Ah! malheureux! quels traits! quel son de voix!
Justes dieux, quel objet offrez-vous à ma vue?

ZÉNOBIE.

D'où vient à mon aspect que votre ame est émue,
Seigneur?

RHADAMISTHE, *à part.*

Ah! si ma main n'eût pas privé du jour....

ZÉNOBIE.

Qu'entends-je? quels regrets? et que vois-je à mon tour?
Triste ressouvenir! Je frémis, je frissonne.
Où suis-je? et quel objet! La force m'abandonne.
Ah! Seigneur, dissipez mon trouble et ma terreur:
Tout mon sang s'est glacé jusqu'au fond de mon cœur.

RHADAMISTHE, *à part.*

Ah! je n'en doute plus au transport qui m'anime.
Ma main, n'as-tu commis que la moitié du crime?
(*A Zénobie.*)
Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Triste objet d'un amour jaloux, désespéré,
Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie,
Après tant de fureurs, est-ce vous, Zénobie?

ZÉNOBIE.

Zénobie! ah! grands dieux! Cruel, mais cher époux,
Après tant de malheurs, Rhadamisthe, est-ce vous?

RHADAMISTHE.

Se peut-il que vos yeux le puissent méconnoître?
Oui, je suis ce cruel, cet inhumain, ce traître,
Cet époux meurtrier. Plût au ciel qu'aujourd'hui
Vous eussiez oublié ses crimes avec lui!
O dieux, qui la rendez à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle!
Par quel bonheur le ciel, touché de mes regrets,
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits?
Mais, hélas! se peut-il qu'à la cour de mon père
Je trouve dans les fers une épouse si chère?
Dieux! n'ai-je pas assez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces tristes objets?

O de mon désespoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable!
Quoi! vous versez des pleurs!

ZÉNOBIE.

Malheureuse! eh! comment
N'en répandrois-je pas dans ce fatal moment?
Ah! cruel, plût aux dieux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie!
Le cœur à ton aspect désarmé de courroux,
Je ferois mon bonheur de revoir mon époux;
Et l'amour, s'honorant de ta fureur jalouse,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse.
Ne crois pas cependant que, pour toi sans pitié,
Je puisse te revoir avec inimitié.

RHADAMISTHE.

Quoi! loin de m'accabler, grands dieux! c'est Zénobie
Qui craint de me haïr, et qui s'en justifie!
Ah! punis-moi plutôt: ta funeste bonté,
Même en me pardonnant, tient de ma cruauté.
N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore;
Prive-moi du bonheur de te revoir encore.

(*Il se jette à ses genoux.*)

Faut-il pour t'en presser, embrasser tes genoux?
Songe au prix de quel sang je devins ton époux:
Jusques à mon amour, tout veut que je périsse.
Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.
Frappe: mais souviens-toi que, malgré ma fureur,
Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur;
Que, si le repentir tenoit lieu d'innocence,
Je n'exciterois plus ni haine ni vengeance;

Que, malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

ZÉNOBIE.

Lève-toi : c'en est trop. Puisque je te pardonne,
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne?
Va, ce n'est pas à nous que les dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme-moi les climats où tu souhaites vivre :
Parle, dès ce moment je suis prête à te suivre,
Sûre que les remords qui saisissent ton cœur
Naissent de ta vertu plus que de ton malheur.
Heureuse si pour toi les soins de Zénobie
Pouvoient un jour servir d'exemple à l'Arménie,
La rendre comme moi soumise à ton pouvoir,
Et l'instruire du moins à suivre son devoir!

RHADAMISTHE.

Juste ciel! se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes;
Que l'hymen associe au sort d'un furieux
Ce que de plus parfait firent naître les dieux?
Quoi! tu peux me revoir sans que la mort d'un père,
Sans que mes cruautés ni l'amour de mon frère,
Ce prince, cet amant si grand, si généreux,
Te fassent détester un époux malheureux?
Et je puis me flatter qu'insensible à sa flamme
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame?
Que dis-je? trop heureux que pour moi dans ce jour
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour!

ZÉNOBIE.

Calme les vains soupçons dont ton ame est saisie,
Ou cache-m'en du moins l'indigne jalousie;

Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

RHADAMISTHE.

Pardonne, chère épouse, à mon amour funeste;
Pardonne des soupçons que tout mon cœur déteste.
Plus ton barbare époux est indigne de toi,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.
Rends-moi ton cœur, ta main, ma chère Zénobie;
Et daigne dès ce jour me suivre en Arménie:
César m'en a fait roi. Viens me voir désormais
A force de vertus effacer mes forfaits.
Hiéron est ici: c'est un sujet fidèle;
Nous pouvons confier notre fuite à son zèle.
Aussitôt que la nuit aura voilé les cieux,
Sûre de me revoir, viens m'attendre en ces lieux.
Adieu: n'attendons pas qu'un ennemi barbare,
Quand le ciel nous rejoint, pour jamais nous sépare.
Dieux, qui me la rendez pour combler mes souhaits,
Daignez me faire un cœur digne de vos bienfaits!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ZÉNOBIE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

Ah! Madame, arrêtez. Quoi! ne pourrai-je apprendre
Qui fait couler les pleurs que je vous vois répandre?
Après tant de secrets confiés à ma foi,
En avez-vous encor qui ne soient pas pour moi?
Arsame va partir : vous soupirez, Madame!
Plaindriez-vous le sort du généreux Arsame?
Fait-il couler les pleurs dont vos yeux sont baignés?
Il part; et, prévenu que vous le dédaignez,
Ce prince malheureux, banni de l'Ibérie,
Va pleurer à Colchos la perte d'Isménie.

ZÉNOBIE.

Loin de te confier mes coupables douleurs,
Que n'en puis-je effacer la honte par mes pleurs!
Phénice, laisse-moi; je ne veux plus t'entendre.
L'ambassadeur romain près de moi va se rendre :
Laisse-moi seule.

SCÈNE II.

ZÉNOBIE.

Où vais-je? et quel est mon espoir?
Imprudente! où m'entraîne un aveugle devoir?

Je devance la nuit; pour qui? pour un parjure
Qu'a proscrit dans mon cœur la voix de la nature.
Ai-je donc oublié que sa barbare main
Fit tomber tous les miens sous un fer assassin?....
Que dis-je? Le cœur plein de feux illégitimes,
Ai-je assez de vertu pour lui trouver des crimes?
Et me paroîtroit-il si coupable en ce jour,
Si je ne brûlois pas d'un criminel amour?
Etouffons sans regret une honteuse flamme;
C'est à mon époux seul à régner sur mon ame:
Tout barbare qu'il est, c'est un présent des dieux,
Qu'il ne m'est pas permis de trouver odieux.
Hélas! malgré mes maux, malgré sa barbarie,
Je n'ai pu le revoir sans en être attendrie.
Que l'hymen est puissant sur les cœurs vertueux!
On vient. Dieux! quel objet offrez-vous à mes yeux!

SCÈNE III.

ZÉNOBIE, ARSAME.

ARSAME.

En quoi! je vous revois! c'est vous-même, Madame!
Quel dieu vous rend aux vœux du malheureux Arsame?

ZÉNOBIE.

Ah! fuyez-moi, Seigneur; il y va de vos jours.

ARSAME.

Dût mon père cruel en terminer le cours,
Hélas! quand je vous perds, adorable Isménie,
Voudrois-je prendre encor quelque part à la vie?
Accablé de mes maux, je ne demande aux dieux
Que la triste douceur d'expirer à vos yeux.

Le cœur aussi touché de perdre ce que j'aime,
Que si vous répondiez à mon amour extrême,
Je ne veux que mourir. Je vois couler des pleurs!
Madame, seriez-vous sensible à mes malheurs?
Le sort le plus affreux n'a plus rien qui m'étonne.

ZÉNOBIE.

Ah! loin qu'à votre amour votre cœur s'abandonne,
Vous voyez et mon trouble et l'état où je suis.
Seigneur, ayez pitié de mes mortels ennuis:
Fuyez; n'irritez point le tourment qui m'accable.
Vous avez un rival, mais le plus redoutable.
Ah! s'il vous surprenoit en ce funeste lieu,
J'en mourrois de douleur. Adieu, Seigneur, adieu.
Si sur vous ma prière eut jamais quelque empire,
Loin d'en croire aux transports que l'amour vous inspire....

ARSAME.

Quel est donc ce rival si terrible pour moi?
En ai-je à craindre encor quelque autre que le roi?

ZÉNOBIE.

Sans vouloir pénétrer un si triste mystère,
N'en est-ce pas assez, Seigneur, que votre père?
Fuyez, Prince, fuyez; rendez-vous à mes pleurs:
Satisfait de me voir sensible à vos malheurs,
Partez, éloignez-vous, trop généreux Arsame.

ARSAME.

Un infidèle ami trahiroit-il ma flamme?
Dieux! quel trouble s'élève en mon cœur alarmé!
Quoi! toujours des rivaux, et n'être point aimé!
Belle Isménie, en vain vous voulez que je fuie;
Je ne le puis, dussé-je en perdre ici la vie.

Je vois couler des pleurs qui ne sont pas pour moi!
Quel est donc ce rival? Dissipez mon effroi.
D'où vient qu'en ce palais je vous retrouve encore?
Me refuseroit-on un secours que j'implore?
Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi?
Ah! daignez m'éclaircir du trouble où je vous voi.
Parlez, ne craignez pas de lasser ma constance.
Quoi! vous ne romprez point ce barbare silence?
Tout m'abandonne-t-il en ce funeste jour?
Dieux! est-on sans pitié, pour être sans amour?

ZÉNOBIE.

Eh bien! Seigneur, eh bien! il faut vous satisfaire:
Je me dois plus qu'à vous cet aveu nécessaire.
Ce seroit mal répondre à vos soins généreux,
Que d'abuser encor votre amour malheureux.
Le sort a disposé de la main d'Isménie.

ARSAME.

Juste ciel!

ZÉNOBIE.

Et l'époux à qui l'hymen me lie
Est ce même romain dont vos soins aujourd'hui
Ont imploré pour moi le secours et l'appui.

ARSAME.

Ah! dans mon désespoir, fût-ce César lui-même....

ZÉNOBIE.

Calmez de ce transport la violence extrême.
Mais c'est trop l'exposer à votre inimitié.
Moins digne de courroux que digne de pitié,
C'est un rival, Seigneur, quoique pour vous terrible,
Qui n'éprouvera point votre cœur insensible,

Qui

Qui vous est attaché par les nœuds les plus doux,
Rhadamisthe, en un mot.

ARSAME.

Mon frère?

ZÉNOBIE.

Et mon époux.

ARSAME.

Vous Zénobie? ô ciel! étoit-ce dans mon ame
Où devoit s'allumer une coupable flamme?
Après ce que j'éprouve, ah! quel cœur désormais
Osera se flatter d'être exempt de forfaits?
Madame, quel secret venez-vous de m'apprendre!
Réserviez-vous ce prix à l'amour le plus tendre?

ZÉNOBIE.

J'ai résisté, Seigneur, autant que je l'ai pu;
Mais, puisque j'ai parlé, respectez ma vertu.
Mon nom seul vous apprend ce que vous devez faire;
Mon secret échappé, votre amour doit se taire.
Mon cœur de son devoir fut toujours trop jaloux....
Quelqu'un vient. Ah! fuyez, Seigneur: c'est mon époux.

SCÈNE IV.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE, ARSAME, HIÉRON.

RHADAMISTHE, *à part.*

Que vois-je? Quoi! mon frère... Hiéron, va m'attendre.
D'un trouble affreux mon cœur a peine à se défendre.
(*Haut.*)
Madame, tout est prêt: les ombres de la nuit
Effaceront bientôt la clarté qui nous luit.

ZÉNOBIE.

Seigneur, puisqu'à vos soins désormais je me livre,
Rien ne m'arrête ici; je suis prête à vous suivre.
Seul maître de mon sort, quels que soient les climats
Où le ciel avec vous veuille guider mes pas,
Vous pouvez ordonner, je vous suis.

RHADAMISTHE, *à part.*

Ah! perfide!

(*A Arsame.*)

Prince, je vous ai cru parti pour la Colchide.
Trop instruit des transports d'un père furieux,
Je ne m'attendois pas à vous voir en ces lieux:
Mais, si près de quitter pour jamais Isménie,
Vous vous occupez peu du soin de votre vie;
Et d'un père cruel quel que soit le courroux,
On s'oublie aisément en des momens si doux.

ARSAME.

Lorsqu'il faut au devoir immoler sa tendresse,
Un cœur s'alarme peu du péril qui le presse;
Et ces momens si doux que vous me reprochez,
Coûtent bien cher aux cœurs que l'amour a touchés.
Je vois trop qu'il est temps que le mien y renonce:
Quoi qu'il en soit, du moins votre cœur me l'annonce.
Mais avant que la nuit vous éloigne de nous,
Permettez-moi, Seigneur, de me plaindre de vous,
A qui dois-je imputer un discours qui me glace?
Qui peut d'un tel accueil m'attirer la disgrâce?
Ce jour même, ce jour, il me souvient qu'ici
Votre vive amitié ne parloit pas ainsi.
Ce rival qu'avec soin on me peint inflexible
N'est pas de mes rivaux, Seigneur, le plus terrible;

Et malgré son courroux, il en est aujourd'hui,
Pour mes feux et pour moi, de plus cruels que lui.
Ce discours vous surprend : il n'est plus temps de feindre;
La nature en mon cœur ne peut plus se contraindre.
Ah ! Seigneur, plût aux dieux qu'avec la même ardeur
Elle eût pu s'expliquer au fond de votre cœur !
On ne m'eût point ravi, sous un cruel mystère,
La douceur de connoître et d'embrasser mon frère.
Ne vous dérobez point à mes embrassemens :
Pourquoi troubler, Seigneur, de si tendres momens ?
Ah ! revenez à moi sous un front moins sévère,
Et ne m'accablez point d'une injuste colère.
Il est vrai, j'ai brûlé pour ses divins appas ;
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne la connoissoit pas.

RHADAMISTHE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Quoi ! prince, Zénobie
Vient de vous confier le secret de ma vie !
Ce secret de lui-même est assez important
Pour n'en point rendre ici l'aveu trop éclatant.
Vous connoissez le prix de ce qu'on vous confie,
Et je crois votre cœur exempt de perfidie.
Je ne puis cependant approuver qu'à regret
Qu'on vous ait révélé cet important secret ;
Du moins sans mon aveu l'on n'a point dû le faire :
A mon exemple enfin on devoit vous le taire;
Et si j'avois voulu vous en voir éclairci,
Ma tendresse pour vous l'eût découvert ici.
Qui peut à mon secret devenir infidèle
Ne peut, quoi qu'il en soit, n'être point criminelle.
Je connois, il est vrai, toute votre vertu,
Mais mon cœur de soupçons n'est pas moins combattu.

ARSAME.

Quoi! la noire fureur de votre jalousie,
Seigneur, s'étend aussi jusques à Zénobie!
Pouvez-vous offenser...

ZÉNOBIE.

Laissez agir, Seigneur,
Des soupçons en effet si dignes de son cœur.
Vous ne connoissez pas l'époux de Zénobie,
Ni les divers transports dont son ame est saisie.
Pour oser cependant outrager ma vertu,
Réponds-moi, Rhadamisthe: Et de quoi te plains-tu?
De l'amour de ton frère? Ah! barbare! quand même
Mon cœur eût pu se rendre à son amour extrême,
Le bruit de ton trépas, confirmé tant de fois,
Ne me laissoit-il pas maîtresse de mon choix?
Que pouvoient te servir les droits d'un hyménée
Que vit rompre et former une même journée?
Ose te prévaloir de ce funeste jour
Où tout mon sang coula pour prix de mon amour:
Rappelle-toi le sort de ma famille entière;
Songe au sang qu'a versé ta fureur meurtrière;
Et considère après sur quoi tu peux fonder
Et l'amour et la foi que j'ai dû te garder.
Il est vrai que, sensible aux malheurs de ton frère,
De ton sort et du mien j'ai trahi le mystère.
J'ignore si c'est là le trahir en effet;
Mais sache que ta gloire en fut le seul objet:
Je voulois de ses feux éteindre l'espérance,
Et chasser de son cœur un amour qui m'offense.
Mais, puisqu'à tes soupçons tu veux t'abandonner,
Connois donc tout ce cœur que tu peux soupçonner;

Je vais par un seul trait te le faire connoître,
Et de mon sort après je te laisse le maître.
Ton frère me fut cher, je ne le puis nier;
Je ne cherche pas même à m'en justifier :
Mais malgré son amour, ce prince qui l'ignore,
Sans tes lâches soupçons l'ignoreroit encore.

(*A Arsame.*)

Prince, après cet aveu je ne vous dis plus rien.
Vous connoissez assez un cœur comme le mien,
Pour croire que sur lui l'amour ait quelque empire.
Mon époux est vivant, ainsi ma flamme expire.
Cessez donc d'écouter un amour odieux,
Et surtout gardez-vous de paroître à mes yeux.

(*A Rhadamisthe.*)

Pour toi, dès que la nuit pourra me le permettre,
Dans tes mains, en ces lieux, je viendrai me remettre.
Je connois la fureur de tes soupçons jaloux;
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.

SCÈNE V.

RHADAMISTHE, ARSAME.

RHADAMISTHE.

BARBARE que je suis! quoi! ma fureur jalouse
Déshonore à la fois mon frère et mon épouse!
Adieu, prince; je cours, honteux de mon erreur,
Aux pieds de Zénobie expier ma fureur.

SCÈNE VI.

ARSAME.

Cher objet de mes vœux, aimable Zénobie,
C'en est fait, pour jamais vous m'êtes donc ravie!
Amour, cruel Amour, pour irriter mes maux,
Devois-tu dans mon sang me choisir des rivaux?
Ah! fuyons de ces lieux....

SCÈNE VII.

ARSAME, MITRANE, GARDES.

ARSAME.

Ciel! que me veut Mitrane?

MITRANE.

J'obéis à regret, Seigneur; mais Pharasmane,
Dont en vain j'ai tenté de fléchir le courroux....

ARSAME.

Hé bien?

MITRANE.

Veut qu'en ces lieux je m'assure de vous.
Souffrez....

ARSAME.

Je vous entends. Et quel est donc mon crime?

MITRANE.

J'en ignore la cause, injuste ou légitime :
Mais je crains pour vos jours; et les transports du roi
N'ont jamais dans mon cœur répandu plus d'effroi.
Furieux, inquiet, il s'agite, il vous nomme;
Il menace avec vous l'ambassadeur de Rome;

On vous accuse enfin d'un entretien secret.

ARSAME.

C'en est assez, Mitrane, et je suis satisfait.
O destin, à tes coups j'abandonne ma vie ;
Mais sauve, s'il se peut, mon frère et Zénobie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

PHARASMANE, HYDASPE, GARDES.

PHARASMANE.

Hydaspe, il est donc vrai que mon indigne fils,
Qu'Arsame est de concert avec mes ennemis?
Quoi! ce fils, autrefois si soumis, si fidèle,
Si digne d'être aimé, n'est qu'un traître, un rebelle!
Quoi! contre les Romains ce fils tout mon espoir
A pu jusqu'à ce point oublier son devoir!
Perfide, c'en est trop que d'aimer Isménie,
Et que d'oser trahir ton père et l'Ibérie,
Traverser à la fois et ma gloire et mes feux....
Pour de moindres forfaits, ton frère malheureux....
Mais en vain tu séduis un prince téméraire,
Rome : de mes desseins ne crois pas me distraire;
Ma défaite ou ma mort peut seule les troubler :
Un ennemi de plus ne me fait pas trembler.
Dans la juste fureur qui contre toi m'anime,
Rome, c'est ne m'offrir de plus qu'une victime.
C'est assez que mon fils s'intéresse pour toi;
Dès qu'il faut me venger, tout est romain pour moi.
Mais que dit Hiéron? T'es-tu bien fait entendre?
Sait-il enfin de moi tout ce qu'il doit attendre

S'il veut dans l'Arménie appuyer mes projets?

HYDASPE.

Peu touché de l'espoir des plus rares bienfaits,
A vos offres, Seigneur, toujours plus inflexible,
Hiéron n'a fait voir qu'un cœur incorruptible;
Soit qu'il veuille en effet signaler son devoir,
Ou soit qu'à plus haut prix il mette son pouvoir.
Trop instruit qu'il peut seul vous servir ou vous nuire,
Je n'ai rien oublié, Seigneur, pour le séduire.

PHARASMANE.

Hé bien! c'est donc en vain qu'on me parle de paix:
Dussé-je sans honneur succomber sous le faix,
Jusque chez les Romains je veux porter la guerre,
Et de ces fiers tyrans venger toute la terre.
Que je hais les Romains! Je ne sais quelle horreur
Me saisit au seul nom de leur ambassadeur:
Son aspect a jeté le trouble dans mon ame.
Ah! c'est lui qui sans doute aura séduit Arsame:
Tous deux en même jour arrivés dans ces lieux....
Le traître! c'en est trop: qu'il paroisse à mes yeux.
Mais je le vois; il faut....

SCÈNE II.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE,
HYDASPE, GARDES.

PHARASMANE.

Fils ingrat et perfide,
Que dis-je? au fond du cœur peut-être parricide,

Esclave de Néron, et quel est ton dessein?
(*A Hydaspe.*)
Qu'on m'amène en ces lieux l'ambassadeur romain.

SCÈNE III.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, GARDES.

PHARASMANE.

Traitre, c'est devant lui que je veux te confondre.
Je veux savoir du moins ce que tu peux répondre;
Je veux voir de quel œil tu pourras soutenir
Le témoin d'un complot que j'ai su prévenir;
Et nous verrons après si ton lâche complice
Soutiendra sa fierté jusque dans le supplice.
Tu ne me vantes plus ton zèle ni ta foi.

ARSAME.

Elle n'en est pas moins sincère pour mon roi.

PHARASMANE.

Fils indigne du jour, pour me le faire croire
Fais que de tes projets je perde la mémoire.
Grands dieux! qui connoissez ma haine et mes desseins,
Ai-je pu mettre au jour un ami des Romains?

ARSAME.

Ces reproches honteux dont en vain l'on m'accable
Ne rendront pas, Seigneur, votre fils plus coupable.
Que sert de m'outrager avec indignité?
Donnez-moi le trépas si je l'ai mérité:
Mais ne vous flattez point que tremblant pour ma vie,
Jusqu'à la demander la crainte m'humilie.

Qui ne cherche en effet qu'à me faire périr,
En faveur d'un rival pourroit-il s'attendrir?
Je sais que près de vous, injuste ou légitime,
Le plus léger soupçon tint toujours lieu de crime;
Que c'est être proscrit que d'être soupçonné;
Que votre cœur enfin n'a jamais pardonné.
De vos transports jaloux qui pourroit me défendre,
Vous qui m'avez toujours condamné sans m'entendre?

PHARASMANE.

Pour te justifier, eh! que me diras-tu?

ARSAME.

Tout ce qu'a dû pour moi vous dire ma vertu;
Que ce fils si suspect, pour trahir sa patrie,
Ne vous fût pas venu chercher dans l'Ibérie.

PHARASMANE.

D'où vient donc aujourd'hui ce secret entretien,
S'il est vrai qu'en ces lieux tu ne médites rien?
Quand je voue aux Romains une haine immortelle,
Voir leur ambassadeur, est-ce m'être fidèle?
Est-ce pour le punir de m'avoir outragé,
Qu'à lui parler ici mon fils s'est engagé?
Car il n'a point dû voir l'ennemi qui m'offense,
Que pour venger ma gloire, ou trahir ma vengeance.
Un de ces deux motifs a dû seul le guider;
Et c'est sur l'un des deux que je dois décider.
Eclaircis-moi ce point, je suis prêt à t'entendre:
Parle.

ARSAME.

Je n'ai plus rien, Seigneur, à vous apprendre.
Ce n'est pas un secret qu'on puisse révéler:
Un intérêt sacré me défend de parler.

SCÈNE IV.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HYDASPE, GARDES.

HYDASPE.

L'AMBASSADEUR de Rome et celui d'Arménie....

PHARASMANE.

Hé bien?

HYDASPE.

De ce palais enlèvent Isménie.

PHARASMANE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends? Ah! traître! en est-ce assez?
Qu'on rassemble en ces lieux mes gardes dispersés:
Allez; dès ce moment qu'on soit prêt à me suivre.
(*A Arsame.*)
Lâche! à cet attentat n'espère pas survivre.

HYDASPE.

Vos gardes rassemblés, mais par divers chemins,
Déjà de toutes parts poursuivent les Romains.

PHARASMANE.

Rome, que ne peux-tu, témoin de leurs supplices,
De ma fureur ici recevoir les prémices!
(*Il veut sortir.*)

ARSAME.

Je ne vous quitte point, en dussé-je périr.
Eh bien! écoutez-moi, je vais tout découvrir.
Ce n'est pas un romain que vous allez poursuivre:
Loin qu'à votre courroux sa naissance le livre,
Du plus illustre sang il a reçu le jour,
Et d'un sang respecté même dans cette cour.

De vos propres regrets sa mort seroit suivie :
Ce ravisseur enfin est l'époux d'Isménie....
C'est....

PHARASMANE.

Achève, imposteur : par de lâches détours,
Crois-tu de ma fureur interrompre le cours ?

ARSAME.

Ah ! permettez du moins, Seigneur, que je vous suive ;
Je m'engage à vous rendre ici votre captive.

PHARASMANE.

Retire-toi, perfide, et ne réplique pas.
(*A une partie de sa garde.*)
Mitrane, qu'on l'arrête. Et vous, suivez mes pas.

SCÈNE V.

ARSAME, MITRANE, GARDES.

ARSAME.

DIEUX, témoins des fureurs que le cruel médite,
L'abandonnerez-vous au transport qui l'agite ?
Par quel destin faut-il que ce funeste jour
Charge de tant d'horreurs la nature et l'amour ?
Mais je devois parler ; le nom de fils peut-être....
Hélas ! que m'eût servi de le faire connoître ?
Loin que ce nom si doux eût fléchi le cruel,
Il n'eût fait que le rendre encor plus criminel.
Que dis-je, malheureux ? que me sert de me plaindre ?
Dans l'état où je suis, eh ! qu'ai-je encore à craindre ?
Mourons ; mais que ma mort soit utile en ces lieux
A des infortunés qu'abandonnent les dieux.

Cher ami, s'il est vrai que mon père inflexible
Aux malheurs de son fils te laisse un cœur sensible,
Dans mes derniers momens à toi seul j'ai recours.
Je ne demande point que tu sauves mes jours;
Ne crains pas que pour eux j'ose rien entreprendre:
Mais si tu connoissois le sang qu'on va répandre,
Au prix de tout le tien tu voudrois le sauver.
Suis-moi; que ta pitié m'aide à le conserver.
Désarmé, sans secours, suis-je assez redoutable
Pour alarmer encor ton cœur inexorable?
Pour toute grâce enfin je n'exige de toi
Que de guider mes pas sur les traces du roi.

MITRANE.

Je ne le nîrai point, votre vertu m'est chère;
Mais je dois obéir, Seigneur, à votre père:
Vous prétendez en vain séduire mon devoir.

ARSAME.

Eh bien! puisque pour moi rien ne peut t'émouvoir...
Mais, hélas! c'en est fait, et je le vois paroître.
Justes dieux, de quel sang nous avez-vous fait naître!
Ah! mon frère n'est plus!

SCÈNE VI.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HYDASPE, GARDES.

ARSAME.

Seigneur, qu'avez-vous fait?

PHARASMANE.

J'ai vengé mon injure, et je suis satisfait.

Aux portes du palais j'ai trouvé le perfide,
Que son malheur rendoit encor plus intrépide.
Un long rempart des miens expirés sous ses coups,
Arrêtant les plus fiers, glaçoit les cœurs de tous.
J'ai vu deux fois le traître, au mépris de sa vie,
Tenter, même à mes yeux, de reprendre Isménie.
L'ardeur de recouvrer un bien si précieux
L'avoit déjà deux fois ramené dans ces lieux.
A la fin, indigné de son audace extrême,
Dans la foule des siens je l'ai cherché moi-même:
Ils en ont pâli tous; et, malgré sa valeur,
Ma main a dans son sein plongé ce fer vengeur.
Va le voir expirer dans les bras d'Isménie;
Va partager le prix de votre perfidie.

ARSAME.

Quoi! Seigneur, il est mort! Après ce coup affreux,
Frappez, n'épargnez plus votre fils malheureux.
(*A part.*)
Dieux, ne me rendiez-vous mon déplorable frère,
Que pour le voir périr par les mains de mon père?
Mitrane, soutiens-moi.

PHARASMANE.

D'où vient donc que son cœur
Est si touché du sort d'un cruel ravisseur?
Le romain dont ce fer vient de trancher la vie,
Si j'en crois ses discours, fut l'époux d'Isménie;
Et cependant mon fils, charmé de ses appas,
Quand son rival périt, gémit de son trépas!
Qui peut lui rendre encor cette perte si chère?
Des larmes de mon fils quel est donc le mystère?

Mais moi-même, d'où vient qu'après tant de fureur
Je me sens malgré moi partager sa douleur?
Par quel charme, malgré le courroux qui m'enflamme,
La pitié s'ouvre-t-elle un chemin dans mon ame ?
Quelle plaintive voix trouble en secret mes sens,
Et peut former en moi de si tristes accens?
D'où vient que je frissonne? et quel est donc mon crime
Me serois-je mépris au choix de la victime?
Ou le sang des Romains est-il si précieux
Qu'on n'en puisse verser sans offenser les dieux?
Par mon ambition, d'illustres destinées,
Sans pitié, sans regrets, ont été terminées;
Et lorsque je punis qui m'avoit outragé,
Mon foible cœur craint-il de s'être trop vengé?
D'où peut naître le trouble où son trépas me jette?
Je ne sais; mais sa mort m'alarme et m'inquiète.
Quand j'ai versé le sang de ce fier ennemi,
Tout le mien s'est ému, j'ai tremblé, j'ai frémi.
Il m'a même paru que ce romain terrible,
Devenu tout à coup à sa perte insensible,
Avare de mon sang quand je versois le sien,
Aux dépens de ses jours s'est abstenu du mien.
Je rappelle en tremblant ce que m'a dit Arsame.
Eclaircissez le trouble où vous jetez mon ame,
Ecoutez-moi, mon fils, et reprenez vos sens.

ARSAME.

Que vous servent, hélas! ces regrets impuissans?
Puissiez-vous, à jamais ignorant ce mystère,
Oublier avec lui de qui vous fûtes père!

PHARASMANE.

Ah! c'est trop m'alarmer; expliquez-vous, mon fils.
De quel effroi nouveau frappez-vous mes esprits!
Mais pour le redoubler dans mon ame éperdue,
Dieux puissans, quel objet offrez-vous à ma vue!

SCÈNE VII.

PHARASMANE, RHADAMISTHE, *porté par des soldats*; ZÉNOBIE, ARSAME, HIÉRON, MITRÂNE, HYDASPE, PHÉNICE, GARDES.

PHARASMANE.

MALHEUREUX, quel dessein te ramène en ces lieux?
Que cherches-tu?

RHADAMISTHE.

Je viens expirer à vos yeux.

PHARASMANE.

Quel trouble me saisit!

RHADAMISTHE.

Quoique ma mort approche,
N'en craignez pas, Seigneur, un injuste reproche.
J'ai reçu par vos mains le prix de mes forfaits:
Puissent les justes dieux en être satisfaits!
Je ne méritois pas de jouir de la vie.

(*A Zénobie.*)

Sèche tes pleurs, adieu, ma chère Zénobie;
Mithridate est vengé.

PHARASMANE.

Grands dieux! qu'ai-je entendu?
Mithridate! Ah! quel sang ai-je donc répandu?

Malheureux que je suis, puis-je le méconnoître?
Au trouble que je sens, quel autre pourroit-ce être?
Mais, hélas! si c'est lui, quel crime ai-je commis!
Nature, ah! venge-toi, c'est le sang de mon fils.

RHADAMISTHE.

La soif que votre cœur avoit de le répandre
N'a-t-elle pas suffi, Seigneur, pour vous l'apprendre?
Je vous l'ai vu poursuivre avec tant de courroux,
Que j'ai cru qu'en effet j'étois connu de vous.

PHARASMANE.

Pourquoi me le cacher? Ah! père déplorable!

RHADAMISTHE.

Vous vous êtes toujours rendu si redoutable,
Que jamais vos enfans, proscrits et malheureux,
N'ont pu vous regarder comme un père pour eux.
Heureux, quand votre main vous immoloit un traître;
De n'avoir point versé le sang qui m'a fait naître;
Que la nature ait pu, trahissant ma fureur,
Dans ce moment affreux s'emparer de mon cœur!
Enfin, lorsque je perds une épouse si chère,
Heureux, quoiqu'en mourant, de retrouver mon père!
Votre cœur s'attendrit; je vois couler vos pleurs.

(*A Arsame.*)

Mon frère, approchez-vous; embrassez-moi: je meurs.

ZÉNOBIE.

S'il faut par des forfaits que ta justice éclate,
Ciel, pourquoi vengeois-tu la mort de Mithridate?

PHARASMANE.

O mon fils! O Romains, êtes-vous satisfaits!

(*A Arsame.*)

Vous, que pour m'en venger j'implore désormais,
Courez vous emparer du trône d'Arménie.
Avec mon amitié je vous rends Zénobie;
Je dois ce sacrifice à mon fils malheureux.
De ces lieux cependant éloignez-vous tous deux:
De mes transports jaloux mon sang doit se défendre:
Fuyez, n'exposez plus un père à le répandre.

FIN DE RHADAMISTHE ET ZÉNOBIE.

PYRRHUS,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 29 avril 1726.

A MONSIEUR
PÂRIS,

Conseiller du roi en ses conseils d'état privés, ancien Garde du trésor royal.

Monsieur,

Le sort que le public a daigné faire à Pyrrhus, tout brillant qu'il a été, n'est point encore aussi touchant pour moi que le plaisir de vous offrir un ouvrage applaudi, et de pouvoir, par ce présent, vous donner une marque plus éclatante des sentimens que j'ai pour vous; sentimens auxquels vous laissez si peu de carrière, à certains égards, qu'il faut, malgré soi, se conformer à votre façon de penser, trop modeste et trop délicate pour s'accommoder du style ordinaire d'une épître dédicatoire. Vous avez voulu, Monsieur, que celle-ci fût seulement un témoignage authentique de l'amitié qui nous lie. Heureux si, par

des preuves plus solides de la mienne, je pouvois un jour vous convaincre qu'on ne peut être avec une estime plus respectueuse et une vénération plus parfaite,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

JOLYOT DE CRÉBILLON.

PERSONNAGES.

PYRRHUS, roi d'Epire, élevé sous le nom d'Hélénus, fils de Glaucias.

GLAUCIAS, roi d'Illyrie.

NÉOPTOLÈME, usurpateur de l'Epire, prince du sang de Pyrrhus.

ILLYRUS, fils de Glaucias.

ÉRICIE, fille de Néoptolème.

ANDROCLIDE, officier des armées de Glaucias, et sujet de Pyrrhus.

CYNÉAS, confident de Pyrrhus.

ISMÈNE, confidente d'Éricie.

GARDES.

SUITE.

La scène est à Byzance, dans le palais de Lysimachus.

PYRRHUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

GLAUCIAS.

Vous, à qui j'offre ici tant de vœux inutiles,
Dieux vengeurs des forfaits, protecteurs des asiles,
Que le soin de vous plaire et de vous imiter
Contre un roi généreux semble encore irriter;
Si les pleurs que j'oppose à vos décrets terribles,
Si ma juste douleur vous éprouve inflexibles,
Du moins ne laissez pas succomber ma vertu
Sous les divers transports dont je suis combattu.
Glaucias ne peut-il, sans cesser d'être père,
Soutenir de son rang l'auguste caractère?
O mon fils! cher espoir! malheureux Illyrus!
Faut-il livrer ta tête ou celle de Pyrrhus?
Voici le jour fatal qui veut que je décide
Entre l'ami parjure et le père homicide.
Il ne m'est plus permis d'accorder dans mon cœur
Les droits de la nature avec ceux de l'honneur:

L'une attend tout de moi, ma foi doit tout à l'autre.
J'ai rempli mon devoir: dieux, remplissez le vôtre.
Vous fûtes les garans des sermens que je fis;
Sauvez-moi du parjure, ou me rendez mon fils.
Barbare Cassander, traître Néoptolème,
Est-ce à vous que je dois livrer la vertu même?
Frappez, dieux tout-puissans: c'est assez protéger
Deux tyrans dont la foudre auroit dû me venger.
Laisserez-vous Pyrrhus, votre plus digne ouvrage,
En proie aux noirs projets de leur jalouse rage?
Est-ce un crime pour lui que d'avoir mérité
De jouir comme vous de l'immortalité?
Et n'est-ce point assez qu'une main parricide
Ait terminé les jours de l'illustre Æacide?
Abandonnerez-vous son fils infortuné
Au malheur qui poursuit le sang dont il est né?
Non, il ne mourra point; le mien en vain l'ordonne.
Je dois tout à Pyrrhus, ma gloire, ma couronne,
Et la vie; et, pour dire encor plus pour un roi,
Je lui dois d'un ami le secours et la foi:
Il ne l'éprouvera légère ni perfide.

SCÈNE II.

GLAUCIAS, ANDROCLIDE.

GLAUCIAS.

Mais qu'est-ce que je vois? N'est-ce point Androclide?
Et que viens-tu chercher dans ces funestes lieux,
Près d'un roi le jouet du sort injurieux?

ANDROCLIDE.

Seigneur, un sort plus doux n'a pas servi le zèle
D'un sujet malheureux et cependant fidèle,

Peu digne des honneurs dont il fut revêtu,
Capitaine sans gloire et soldat sans vertu,
Que l'Illyrie a vu de retraite en retraite
Mendier des secours garans de sa défaite,
Réduit à déclarer la honte et le malheur
D'un combat dont un autre a remporté l'honneur.
Cassander m'a vaincu: sa fureur et ma fuite
N'ont laissé qu'un bûcher dans l'Epire détruite.
Tout ce qu'avoit conquis la valeur d'Hélénus,
Tout ce que j'avois fait en faveur de Pyrrhus,
A suivi le succès d'une lâche victoire
Que le tyran obtint et poursuivit sans gloire;
Et pour comble de maux, Seigneur, je vous revoi
Parmi des ennemis sans honneur et sans foi.
Puis-je, sans succomber à ma frayeur extrême,
Voir le roi d'Illyrie avec Néoptolème?

GLAUCIAS.

Calme le vain effroi dont ton cœur est saisi:
Un intérêt plus grand doit le toucher ici.
Mes pertes, mes périls n'ont rien d'assez terrible
Pour un roi que l'honneur éprouve seul sensible.
Tu ne sais pas encor jusqu'où va mon malheur:
Apprends tout. Mais, avant que de t'ouvrir mon cœur,
Prends garde si quelqu'un ne pourroit nous entendre.
Pyrrhus avec le jour près de moi doit se rendre.
Le soleil va bientôt se montrer à nos yeux,
Et c'est Pyrrhus surtout que je crains en ces lieux.

ANDROCLIDE.

Vous me parlez toujours d'un roi que je révère:
Vous savez à quel point je fus chéri du père.

Lorsque Néoptolème, armé contre ses jours,
Par un noir parricide en eut tranché le cours,
Vous savez que c'est moi qui, trompant le perfide,
Sauvai de sa fureur les enfans d'Æacide :
Je vous remis Pyrrhus encor dans le berceau,
Qui pour lui, sans vos soins, eût été son tombeau :
Pénétré des malheurs qui l'avoient poursuivie,
Vous jurâtes, Seigneur, de défendre sa vie.
Mais, depuis que Pyrrhus est en votre pouvoir,
Il ne m'a pas été permis de le revoir;
Et c'est des immortels le seul bien que j'implore.

GLAUCIAS.

Tu l'as vu mille fois, tu vas le voir encore.
Tes yeux peuvent-ils bien se méprendre à Pyrrhus?
Quoi! tu peux méconnoître, en voyant Hélénus,
La majesté des traits du redoutable Achille,
Sa fierté, sa valeur, son courage indocile,
Un héros, en un mot, si digne de celui
Dont le nom seul encor fait trembler aujourd'hui;
Qui n'a point démenti le sang qui l'a fait naître,
(Il en est digne autant qu'un mortel le peut être;)
Qui reçut dans son cœur, avec le sang des dieux,
Tout l'éclat des vertus que l'on adore en eux;
Qui fit à l'univers, dès l'âge le plus tendre,
Par un nouvel Achille oublier Alexandre!
Du nom de se aïeux s'il n'est pas informé,
Son grand cœur se sent bien du sang qui l'a formé.
Il passe pour mon fils, et ma tendresse extrême
Redouble chaque jour pour cet autre moi-même.
Mais hélas! que lui sert ma funeste amitié,
Quand les dieux et le sort sont pour lui sans pitié?

ANDROCLIDE.

J'ai toujours soupçonné, malgré votre silence,
Que Pyrrhus, en secret élevé dès l'enfance,
Sous le nom d'Hélénus cachoit dans votre fils
Le précieux dépôt que je vous ai remis.
Mais, Seigneur, quel péril si pressant le menace,
Lui dont tout l'univers craint le bras et l'audace?
Pyrrhus est-il de ceux pour qui l'on doit trembler?

GLAUCIAS.

Le coup est cependant tout prêt à l'accabler.
Tu sais, lorsqu'Hélénus eut reconquis l'Epire
Qui fut de ses aïeux le légitime empire,
Que je te confiai le soin de conserver
Ces Etats qu'en secret j'avois fait soulever,
Et dont enfin je fis sortir Néoptolème.
Hélénus n'écoutant que son ardeur extrême,
Poursuivit l'inhumain qui fuyoit devant lui.
Cassander le reçut, et devint son appui;
Cassander, de tout temps ennemi d'Æacide,
Arma pour soutenir son ami parricide.
Mais ils crurent en vain arrêter le vainqueur:
Hélénus remplit tout de carnage et d'horreur,
Les atteignit enfin vers les murs d'Ambracie;
Lieu fatal! jour funeste au repos de ma vie!
Hélénus, plein d'ardeur et l'œil étincelant;
N'avoit jamais paru ni plus fier ni plus grand.
Mais, s'il fit voir alors Achille formidable,
Il ne nous fit pas voir Achille invulnérable:
Il fut blessé. Mon fils, jaloux de sa valeur,
Crut pouvoir par lui seul réparer ce malheur,

Et poursuivre sans crainte une sûre victoire,
Dont Hélénus devoit s'attribuer la gloire;
Mais ce fut pour servir de triomphe au vainqueur:
Il fut défait et pris. Juge de ma douleur,
Quand je vis Illyrus tomber en la puissance
De ceux qu'au désespoir réduisoit ma vengeance.
A peine je rendis un reste de combat.
Hélénus languissoit, et manquoit au soldat,
Qui l'ayant vu couvert de sang et de poussière,
Et croyant qu'il touchoit à son heure dernière,
Malgré mes vains efforts plia de toutes parts;
Et je me crus enfin, après mille hasards,
Trop heureux de pouvoir regagner l'Illyrie,
Moi qui me préparois à conquérir l'Asie.

ANDROCLIDE.

L'état où j'ai trouvé votre peuple réduit
De ce cruel revers ne m'a que trop instruit.
Mais, quel que soit ici le sort qui le menace,
Vous pouvez d'Illyrus réparer la disgrâce,
Seigneur: dès qu'Hélénus survit à ce malheur,
Quelle perte pourroit étonner votre cœur?
Je ne vois point encor ce que vous devez craindre.

GLAUCIAS.

Ecoute et tu verras si mon sort est à plaindre.
Néoptolème, enflé de ses heureux succès,
Prétend s'en assurer le fruit par une paix.
Il sait que Pyrrhus vit, et que j'en suis le maître;
Que son intérêt seul m'arme contre le traître:
Il m'a fait proposer de lui livrer Pyrrhus;
Qu'il mettoit à ce prix le salut d'Illyrus;

Mais que, pour épargner mon honneur et ma gloire,
Et ne me point souiller d'une action si noire
Qui décréditeroit et mon nom et ma foi,
Cet article seroit entre lui seul et moi.
Dans ce cruel séjour voilà ce qui m'amène.
Lysimachus, qui veut terminer notre haine,
S'est de lui-même offert pour garant du traité.
Néoptolème et moi nous l'avons accepté.
Tous deux depuis huit jours dans les murs de Byzance,
Nous nous sommes tous deux remis en sa puissance.
Enfin Lysimachus, garant de notre paix,
A de soldats sans nombre investi ce palais :
Nul n'en sauroit sortir sans un ordre suprême
Qui vienne de ma part, ou de Néoptolème,
Qu'on laisse cependant disposer de mon fils.
Mais le barbare y met un trop indigne prix.
Il veut plus ; il prétend s'unir à ma famille :
Fier du penchant qu'il voit en mon fils pour sa fille,
Il prétend qu'elle soit le lien d'une paix
Qu'aux dépens de Pyrrhus on ne verra jamais.
Non, je ne puis souffrir qu'une si belle vie
Serre les nœuds sanglans de l'hymen d'Ericie :
Et ce même Pyrrhus met au rang de ses dieux
L'objet qui de son sang est le prix odieux.

ANDROCLIDE.

Pourquoi l'ameniez-vous en ce séjour funeste ?
Quels sont donc vos desseins ? et quel espoir vous reste ?

GLAUCIAS.

Que veux-tu que je fasse ? On me retient mon fils,
Et Pyrrhus a trop fait trembler mes ennemis.

Néoptolème a craint que, fier de mon absence,
Ce héros n'entreprît de surprendre Byzance;
Enfin il a voulu qu'il me suivît ici.
Mais je mourrois plutôt.... Taisons-nous, le voici.
Garde-toi bien surtout de lui faire connoître
Quel péril le ménace, et quel sang l'a fait naître.
Va, ne t'éloigne point de cet appartement.

SCÈNE III.

GLAUCIAS, HÉLÉNUS, CYNÉAS.

HÉLÉNUS, *à Cynéas.*

Allez, cher Cynéas; laissez-nous un moment.

GLAUCIAS.

Approchez, Hélénus; venez, fils magnanime,
Unique espoir d'un roi que le destin opprime.
Voici le jour cruel marqué par sa fureur
Pour éclairer ma honte ou me percer le cœur.
Il faut livrer Pyrrhus ou perdre votre frère,
Et je ne puis livrer qu'une tête bien chère.

HÉLÉNUS.

Je ne dois point parler en faveur de Pyrrhus,
Ni prononcer, Seigneur, sur le sort d'Illyrus:
Je vois que tous les deux vous tiennent en balance,
Et je dois sur tous deux observer le silence.
L'un ne m'est pas connu, mais il a votre foi;
L'autre doit m'être cher, mais doit être mon roi:
Et je ne puis servir ni perdre l'un ou l'autre,
Sans trahir mon honneur, ou sans blesser le vôtre;
Sans me rendre, Seigneur, suspect d'ambition,
Ou sans vous conseiller une indigne action.

Un roi né généreux, un père né sensible
Peut lui seul prononcer sur un choix si terrible,
Où l'honneur et le sang doivent seuls vous guider,
Où le père et l'ami doivent seuls décider.
Daignez me dispenser d'en dire davantage
Sur ces combats affreux où votre cœur s'engage.
Seigneur, dès qu'il s'agit de si grands intérêts,
Hélénus craint surtout les reproches secrets.
J'avoûrai cependant que ce Pyrrhus m'étonne:
Est-il digne des soins qu'un si grand roi se donne?
Vous faites tout pour lui: que fait-il donc pour vous?
Et quel déguisement le cache parmi nous?
Peut-il être, en ces lieux, si voisin d'un perfide,
Sans le sacrifier aux mânes d'Æacide,
Sans faire pour mon frère un généreux effort?
Un descendant d'Achille a-t-il peur de la mort?

GLAUCIAS.

Mon fils, n'insultez point au malheur qui l'opprime:
Pyrrhus n'en est pas moins digne de notre estime.
Dans l'état où je suis, pourroit-il me venger
Sans mettre mon honneur et mes jours en danger?
Le fier Lysimachus nous tient tous pour otages.
Mais ma foi suffisoit sans ces précieux gages:
Mon ennemi lui-même ose s'y confier,
Sûr qu'à sa foi mon cœur sait tout sacrifier.
Adieu; je vais revoir ce tyran que j'abhorre,
Le fléchir s'il se peut, ou le tenter encore.
Que n'offrirai-je point pour Pyrrhus et mon fils?
Mon cœur pour les sauver ne connoît point de prix.

SCÈNE IV.

HÉLÉNUS.

O ROI trop vertueux ! un exemple si rare
Puisse-t-il désarmer un ennemi barbare,
Et servir de leçon aux rois peu généreux
A ne pas délaisser leurs amis malheureux !
Hélas ! que je vous plains et que je vous admire !
Sentimens de vertu que la pitié m'inspire,
Mon frère peut périr, mon frère est mon rival,
Ne vous devrois-je point à mon amour fatal ?
Ah ! ce n'est point à lui que l'honneur sacrifie ?
Mon frère, ainsi que moi, brûle pour Ericie.
Prends garde qu'en ton cœur, trop sensible Hélénus,
Ericie aujourd'hui ne parle pour Pyrrhus :
Fais-toi d'autres vertus dont le choix légitime
N'offre point avec lui l'apparence du crime.
Quand du moindre intérêt le cœur est combattu,
Sa générosité n'est plus une vertu.
Mon frère est dans les fers d'un ennemi perfide,
Monstre nourri de sang, et de meurtres avide :
Voilà ce qui me doit parler pour Illyrus.
Laissons aux dieux le soin du malheureux Pyrrhus :
Trop de pitié pour lui me touche et m'intéresse.
J'entends du bruit : on vient.

SCÈNE V.

HÉLÉNUS, ÉRICIE, ISMÈNE.

HÉLÉNUS.

O CIEL ! c'est la princesse.

(*A Ericie.*)

Madame, eh! quel bonheur vous présente à mes yeux,
Lorsqu'à peine le jour vient d'éclairer ces lieux?
Puisse cet heureux jour confirmer l'avantage
Que me fait espérer un si charmant présage!

ÉRICIE.

S'il dépendoit de moi de le rendre plus doux,
Seigneur, bientôt la paix régneroit entre nous.
J'allois offrir aux dieux les vœux les plus sincères,
Les prier de fléchir la haine de nos pères.

HÉLÉNUS.

Le vôtre avec la paix offre ici votre main;
Mais, hélas! qu'il en fait un présent inhumain!
Juste ciel! se peut-il que d'un objet si rare
Une aveugle fureur fasse un présent barbare,
Et que ce même hymen qui combleroit nos vœux
Soit devenu le prix du sang d'un malheureux?

ÉRICIE.

Seigneur, de ce présent j'ignore le mystère,
Et ne me charge point des secrets de mon père.
Mais, s'il faut sans détour s'expliquer avec vous,
La paix n'est pas l'objet de vos vœux les plus doux:
Votre cœur, élevé dans le sein des alarmes,
N'interrompt qu'à regret le tumulte des armes;
Le sang, les cris, les pleurs, cent peuples gémissans,
Voilà pour vos pareils les objets ravissans.
Votre nom n'a-t-il pas assez rempli la terre?
Qu'a-t-il besoin encor des horreurs de la guerre?
Mon père offre la paix, votre frère y consent;
Elle trouve en vous seul un obstacle puissant:

Votre haine pour nous éclate en ma présence
Sans daigner un moment se contraindre au silence.
Je vois qu'en vain mon père espéroit aujourd'hui
Vous trouver pour la paix de concert avec lui :
Ne me déguisez point ce qu'il en doit attendre;
Du moins accordez-lui la grâce de l'entendre.
Ce prince vous demande un moment d'entretien;
J'ose vous en prier.... Vous ne répondez rien,
Seigneur; vous frémissez au seul nom de mon père!
Ah! je n'exigeois pas un aveu plus sincère.

HÉLÉNUS.

D'un reproche cruel accablez moins mon cœur,
Madame; je sens trop à qui j'en dois l'aigreur.
Je vois que pour la paix le vôtre s'intéresse,
Et je crois entrevoir le motif qui le presse.
Illyrus, avec vous de concert pour la paix,
A remis en vos mains de si chers intérêts:
Mais la guerre pour moi peut seule avoir des charmes,
Et je ne me nourris que de sang et de larmes;
Je suis un furieux que rien ne peut toucher.
Ah! Madame, est-ce à vous de me le reprocher?
Si j'étois moins suspect de traverser mon frère,
Vous m'accuseriez moins de haïr votre père.
Je ne vous nîrai pas que peut-être sans vous
Rien n'eût pu le soustraire à mon juste courroux;
Que ce même palais, notre commun asile,
N'auroit été pour lui qu'un rempart inutile :
Mais peut-il avec vous craindre des ennemis?
Les plus fiers ne sont pas ici les moins soumis.
Les cœurs nourris de sang et de projets terribles
N'ont pas toujours été les cœurs les moins sensibles.

Le mien éprouve enfin que les plus grands hasards
Ne se trouvent pas tous sur les traces de Mars.
Dès mes plus jeunes ans enchaîné par la gloire,
Je n'ai connu d'autels que ceux de la victoire;
Mais vous m'avez appris qu'il n'étoit point de cœur
Qui ne dût à la fin redouter un vainqueur.

ÉRICIE.

A cet aveu si prompt j'ai dû si peu m'attendre,
Que l'étonnement seul m'a forcée à l'entendre.
Mon père est en ces lieux, Seigneur : c'est avec lui
Qu'il falloit sur ce point s'expliquer aujourd'hui.
Je sais pour vos vertus jusqu'où va son estime,
Et la mienne jamais ne fut plus légitime.
Ainsi, loin d'affecter cet orgueil éclatant
Dont la fierté s'honore et le cœur se repent,
J'avoûrai sans détour que j'ai craint votre haine,
Et ne vous ai point vu notre ennemi sans peine,
Vous qui nous apprenez par cent faits glorieux
Qu'on peut voir des mortels aussi grands que les dieux,
Tels enfin qu'à l'amour un grand cœur inflexible
Pourroit les souhaiter pour devenir sensible.
Mais, malgré cet aveu que j'ai cru vous devoir,
L'estime est le seul bien qui soit en mon pouvoir.
Si votre amour ne peut se soumettre au silence,
Songez qu'il doit ailleurs porter sa confidence.
Mon père veut vous voir : quels que soient ses desseins,
Vous savez peu fléchir, Seigneur, et je vous crains.
Daignez vous souvenir que ce prince est mon père;
Qu'il m'est cher encor plus que je ne lui suis chère;
Que jamais de son rang on ne fut plus jaloux.
Tout dépend de l'accueil qu'il recevra de vous.

Je crois après ce mot n'avoir rien à vous dire :
J'en ai même trop dit s'il ne peut vous suffire.

SCÈNE VI.

HÉLÉNUS.

O CIEL! en quel état me trouvé-je réduit!
Cher espoir d'un amour qui m'avoit trop séduit,
Vous m'offrez vainement la princesse que j'aime ;
Mon cœur oublira tout devant Néoptolème.
Qui? lui m'entretenir! Et que veut-il de moi?
Je ne sentis jamais tant d'horreur ni d'effroi.
J'abhorre ce tyran ; et son aspect farouche
L'emporte dans mon cœur sur l'amour qui le touche.
N'importe, il faut le voir : n'allons point en un jour
Hasarder le succès d'un malheureux amour.
Quels que soient les transports dont mon ame est saisie
Je sens que les plus grands sont tous pour Ericie.
Mais Illyrus paroît ; sortons.

SCÈNE VII.

ILLYRUS, HÉLÉNUS, GARDES.

ILLYRUS.

PRINCE, un moment ;
J'ai besoin avec vous d'un éclaircissement.
(*A ses gardes.*)
Gardes, éloignez-vous. Répondez-moi, mon frère :
Puis-je avec vous ici m'expliquer sans mystère ?

HÉLÉNUS.

Oui, Seigneur ; vous pouvez parler en liberté.

ILLYRUS.

Calmez donc les soupçons dont je suis agité.
Avec empressement vous cherchez Ericie,
Et je ne puis souffrir vos soins sans jalousie.
Vous savez que je l'aime, et vous n'ignorez pas
Que l'hymen à mon sort doit unir tant d'appas.
Avec elle en ces lieux que faisiez-vous encore?
Parlez.

HÉLÉNUS.

Je lui disois, Seigneur, que je l'adore.

ILLYRUS.

Hélénus, songez-vous que vous parlez à moi,
Et qu'Illyrus un jour doit être votre roi ?

HÉLÉNUS.

Je vous obéirai quand vous serez mon maître,
Si le destin m'abaisse au point d'en reconnoître :
Jusque-là mon amour craint peu votre pouvoir.
Je sais jusqu'où s'étend la règle du devoir :
Mais j'ignore, Seigneur, ces tristes sacrifices
Qui font gémir un cœur en d'éternels supplices.
Le mien, qui ne connoît ni crainte ni détour,
Regarde d'un même œil et la guerre et l'amour.
Sans le péril affreux dont le sort vous menace,
Vous verriez sur ce point jusqu'où va mon audace.
Mais Hélénus, sensible autant que généreux,
N'a jamais su, Seigneur, braver les malheureux.
Si l'amour vous livroit le cœur de la princesse,
Ma fierté suffiroit pour bannir ma tendresse :
Mais si l'amour aussi daigne me l'accorder,
Jusqu'au dernier soupir je saurai le garder.
Adieu, Seigneur.

SCÈNE VIII.

ILLYRUS, GARDES.

ILLYRUS.

Ingrat! d'un orgueil qui m'offense
Je te ferai sentir jusqu'où va l'impuissance.
Illyrus, tu le vois, ce n'est plus un secret,
On ose t'avouer un amour indiscret;
Et l'on te brave encore! Ah! ma perte est jurée,
Mon rival m'a fait voir qu'elle étoit assurée;
Glaucias abandonne un fils infortuné,
Qu'on ne braveroit pas s'il n'étoit condamné.
On me voit dans les fers avec indifférence;
On n'a pour mon rival que de la déférence:
Glaucias à mes yeux le nomme son appui;
C'est son dieu tutélaire, enfin c'est tout pour lui.
Cependant si j'en crois ma juste défiance,
Mon père a de ce fils supposé la naissance.
Le mystère profond qu'il me fait de Pyrrhus,
Un respect qu'il ne peut cacher pour Hélénus,
Et sur ce point, malgré sa prévoyance extrême,
Quelques mots échappés à Glaucias lui-même,
N'éclaircissent que trop ses funestes secrets.
Hélénus, tu n'es pas ce que tu nous parois.
Je vois que c'est à toi que l'on me sacrifie,
Et je pourrois d'un mot mettre au hasard ta vie:
Mais un trait si perfide est indigne de moi,
Et je veux être encor plus généreux que toi.
Puisqu'on me l'a permis, allons trouver mon père:
De ses délais enfin je perce le mystère:

Mais, sans nous prévaloir de son secret fatal,
Montrons-nous aujourd'hui plus grand que mon rival;
Humilions son cœur en lui faisant connoître
Des sentimens d'honneur qu'il n'auroit pas peut-être.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

NÉOPTOLÈME, ÉRICIE.

NÉOPTOLÈME.

Vous ne m'apprenez rien de cette vive ardeur,
Que je n'eusse déjà pénétré dans son cœur.
Je n'ai vu qu'une fois ce guerrier invincible,
Qu'on dit partout ailleurs si fier et si terrible,
Mais à votre aspect seul, ma fille, aussi soumis
Qu'il paroît redoutable à tous ses ennemis.
Ainsi, sur cet amour, que je prévois sincère,
Je vais vous découvrir mon ame toute entière.
Je règne; mais combien m'a coûté ce haut rang!
Et qu'est-ce enfin qu'un sceptre encor souillé de sang?
Prétexte à mes sujets de recourir aux armes,
Source pour moi d'ennuis, de remords et d'alarmes.
Illyrus est vaillant, mais il n'est que soldat,
Et la seule valeur défend mal un Etat;
Héritier d'un grand roi, trop puissant, qui peut-être,
Au lieu d'un défenseur, me donneroit un maître.
J'ai besoin d'un héros qui, tenant tout de moi,
Trouve en mes intérêts de quoi veiller pour soi.
Hélénus, à la fois soldat et capitaine,
N'attend que du destin la grandeur souveraine.

En l'unissant à vous par un sacré lien,
Je m'en fais pour moi-même un éternel soutien.
Il est né généreux, et sa reconnoissance
Ne m'envîra jamais la suprême puissance.
Voilà le successeur que je me suis choisi,
Et c'est pour l'en presser que je l'attends ici.
D'ailleurs, qui mieux que lui peut engager son père
A sacrifier tout à ma juste colère?
Chéri de Glaucias, c'est le seul Hélénus
Qui pourra le forcer à me livrer Pyrrhus.

ÉRICIE.

Seigneur, sur ses projets qu'un grand roi lui confie
Daignera-t-il entendre un moment Ericie?
Je n'examine point quel sera mon époux :
Son choix, vous le savez, ne dépend que de vous :
Ainsi j'obéirai. Ce qui me reste à dire,
C'est votre gloire ici qui seule me l'inspire.
D'un cœur rempli pour vous d'amour et de respect,
Quel sentiment, Seigneur, pourroit être suspect?
Souffrez que, m'élevant jusqu'à Néoptolème,
J'aille sans l'offenser le chercher dans lui-même.
C'est l'univers entier qui parle par ma voix,
J'ose l'interpréter pour la première fois.
Vous vous êtes vengé: le meurtre d'Æacide,
Pour tout autre qu'un roi, seroit un parricide;
Mais, si vous répandez le reste infortuné
De ce sang que les dieux vous ont abandonné,
Les intérêts d'Etat, le trône et ses maximes,
La politique enfin, voile de tant de crimes,
Ne seront désormais que de foibles garans
Pour vous sauver des noms qu'on prodigue aux tyrans.

Quand même à vos désirs son fils pourroit souscrire,
Glaucias voudra-t-il qu'il règne sur l'Epire;
Que du sang de Pyrrhus il achète ma main;
D'un sang que deux grands rois redemandent en vain;
Lui qui, pour conserver une tête si chère,
Semble avoir étouffé les sentimens d'un père?
Si vous vous attachez le grand cœur d'Hélénus,
Que peut vous importer le trépas de Pyrrhus?
Laissez vivre, Seigneur, un prince dont la vie
D'aucun malheur pour vous ne peut être suivie.
Æacide, ennemi des princes de son sang,
Vous força malgré vous de lui percer le flanc.
Si sa mort fut pour vous un crime involontaire,
Que son inimitié vous rendit nécessaire,
Le salut de son fils, qui peut seul l'expier,
Plus nécessaire encor, doit vous justifier.
Et vous vous attachez à la seule victime
Qui pouvoit expier ou consommer le crime!

NÉOPTOLÈME.

Tant que Pyrrhus vivra, mes sujets ennemis,
A ce funeste nom, se croiront tout permis;
Et le fier Hélénus, fût-il plus grand encore,
Ne me sauveroit point d'un peuple qui m'abhorre.
Les dieux, en me livrant le superbe Illyrus,
Ont prononcé l'arrêt du malheureux Pyrrhus;
Il m'a trop fait trembler, il est temps qu'il périsse.
Glaucias m'en refuse en vain le sacrifice:
Je ne peux qu'à ce prix arrêter ses projets,
Et fixer entre nous une constante paix.
Son cœur en gémira; mais votre hymen, ma fille,
Unissant pour jamais l'une et l'autre famille,

Calmera la douleur d'un roi trop généreux
Qui peut par cet hymen rendre Hélénus heureux.
Que Glaucias y soit favorable ou contraire,
Du trépas de Pyrrhus rien ne peut me distraire.
Que l'univers alors éclate contre moi :
Un crime nécessaire est pour nous une loi.
Voulez-vous qu'écoutant un discours téméraire
J'asservisse le sceptre aux erreurs du vulgaire ?
Heureux qu'à notre égard son imbécillité
Nous assure du moins de sa docilité !
A tout ce qui nous plaît c'est à lui de souscrire.
Dès que sans le troubler il nous laisse l'empire,
Laissons-lui des discours dont il est si jaloux.
Ce qui fait ses vertus seroit vice pour nous.
Le peuple, en ce qui flatte ou choque sa manie,
Trouve de la justice ou de la tyrannie.
Nous ne nous réglons point au gré de ses erreurs.
Les dieux ont leur justice, et le trône a ses mœurs.
Mais Glaucias paroît. Ma fille, allez m'attendre.
Quel dessein le conduit ? et que vient-il m'apprendre ?

SCÈNE II.

GLAUCIAS, NÉOPTOLÈME.

GLAUCIAS.

Seigneur, vous triomphez : Androclide est défait.
Je ne sais si sa honte est pour vous un secret :
Mais sous vos lois l'Épire est désormais réduite :
Cassander l'a soumise, ou plutôt l'a détruite.
Je ne vous cache point les pertes que je fais,
Et je vous viens moi-même annoncer vos succès.

Le destin vous élève, et le ciel m'humilie:
J'ai commandé long-temps, aujourd'hui je supplie.
Voyons l'usage enfin qu'en nos succès divers
Vous ferez du triomphe, et moi de mes revers.
L'infortuné Pyrrhus n'est plus pour vous à craindre;
Sans être trop humain, je crois qu'on peut le plaindre:
La pitié sur ce point, dans un cœur irrité,
N'a pas même besoin de générosité.
J'ai protégé sans fruit ce prince déplorable:
Tout s'arme contre lui, tout vous est favorable:
Mais vous connoissez trop ma constance et ma foi,
Pour croire que le sort soit au-dessus de moi.
Je ne vous parle point d'une vaste puissance
Qui vous fit si long-temps éprouver ma vengeance:
A peine votre cœur se seroit satisfait,
Que vous savez assez quel en seroit l'effet.
Régnez donc, puisqu'ainsi le destin en ordonne:
Sans remords et sans droit gardez une couronne
Qu'un autre nommeroit le prix de vos forfaits,
Que je vais cependant consacrer par la paix.
Je rends à Cassander la Macédoine entière:
Tout ce que j'ai conquis sera votre frontière:
Je n'armerai jamais en faveur de Pyrrhus,
Et je consens enfin à l'hymen d'Illyrus.
Je fais plus, je promets, Seigneur, que votre vie
Jamais de mon aveu ne sera poursuivie;
Qu'à Pyrrhus je tairai son nom et ses aïeux,
J'en jure par ce fer, j'en jure par les dieux.
J'ai tout dit: répondez.

NÉOPTOLÈME.

Où donc est l'avantage

D'une paix dont Pyrrhus ne seroit point le gage?
Il est vrai que mon sort, Seigneur, a bien changé;
Mais, pour vous craindre moins, en suis-je plus vengé?
L'Epire en sera-t-elle à mes lois plus soumise,
Mes jours plus à couvert d'une lâche entreprise?
Si Pyrrhus se connoît, pourra-t-il oublier
Que son père fut roi, qu'il eut un meurtrier,
Qu'il vit, et qu'entre nous un coup irréparable
Doit opposer sans cesse un vengeur au coupable?
Malgré les nœuds du sang dont nous sortions tous deux,
Il fallut m'immoler un roi trop soupçonneux;
Je ne m'en cache point: si c'est un parricide,
On ne doit l'imputer qu'aux rigueurs d'Æacide.
Son trône, après sa mort, étoit le seul abri
Que je pusse choisir à mon honneur flétri:
Je ne vis qu'un bandeau qui pût sauver ma tête.
La force en fit le droit, un meurtre la conquête,
Il est vrai: mais combien de trônes sont remplis
Par les usurpateurs qui s'y sont établis!
Votre aïeul en fut un; j'en nommerois mille autres
Qui n'eurent pour régner d'autres droits que les nôtres.
Quoi qu'il en soit, Seigneur, je demande Pyrrhus,
Et ne peux qu'à ce prix relâcher Illyrus.
De vos soins vertueux outrez moins la chimère,
Et ressouvenez-vous que vous êtes son père;
Que s'il périt, c'est vous qui le voulez ainsi;
Que c'est vous plus que moi qui l'immolez ici;
Enfin, que c'est vous seul qui m'imposez un crime
Que la nécessité va rendre légitime.
Vous m'entendez, Seigneur: adieu. Point de traités,
Si du sang de Pyrrhus vous ne les cimentez.

GLAUCIAS.

Ah! cruel, arrêtez: puisqu'il vous faut un gage,
Si c'est peu de ma foi, prenez-moi pour otage;
Je suis prêt à vous suivre en ces mêmes climats
Où j'ai porté cent fois la flamme et le trépas.
Si ce n'est pas assez de vous céder un trône,
Prenez encor le mien, et je vous l'abandonne;
Mais ne réduisez point un prince vertueux
A trahir en Pyrrhus son honneur et ses dieux.
Quand je reçus ce prince échappé de vos armes,
Son berceau fut long-temps arrosé de mes larmes.
Je regardai Pyrrhus comme un présent divin
Que le ciel m'ordonnoit de cacher dans mon sein.
Enfin, Pyrrhus m'est plus que si j'étois son père:
Je répondrois aux dieux d'une tête si chère.
Les sermens les plus saints ont répondu de moi,
Et je mourrois plutôt que de trahir ma foi.
Il n'est fils ni sujets que je ne sacrifie
Au soin de conserver sa déplorable vie.

NÉOPTOLÈME.

Hé bien! vous pouvez donc au sortir de ce lieu
Aller dire à ce fils un éternel adieu.

GLAUCIAS.

Pour dérober ce fils à ta main meurtrière,
Je me suis abaissé jusques à la prière;
Mais c'est trop honorer un lâche tel que toi,
Que de lui témoigner le plus léger effroi.
Je brave ta fureur, si tu braves ma plainte.
Un monstre doit causer plus d'horreur que de crainte.
Délivre ou perds mon fils, je le laisse à ton choix,
Et je cours l'embrasser pour la dernière fois.

Oui,

Oui, barbare, je vole à cet adieu funeste :
Mais toi, tremble en songeant au vengeur qui me reste.

SCÈNE III.

NÉOPTOLÈME.

Dans quel étonnement laisse-t-il mes esprits!
Peut-on jusqu'à ce point abandonner un fils?
Est-ce férocité, vertu, devoir, courage?
De quel nom appeler ce bizarre assemblage?
Quel oubli de soi-même! et quel mélange affreux
De père sans tendresse et d'ami généreux!
Dépouille-t-on ainsi les entrailles de père?
Quelles sauvages mœurs! ou plutôt quel mystère!
Je l'ai trop admiré sur sa fausse vertu:
De soins bien différens un père est combattu.
Glaucias m'abusoit; et son indifférence
Pour un fils sur qui va retomber ma vengeance
Me fait voir où mon bras doit adresser ses coups;
Je reconnois enfin l'objet de mon courroux,
Il est entre mes mains: le prince d'Illyrie
N'est autre que Pyrrhus que l'on me sacrifie.
Puis-je en douter encor?

SCÈNE IV.

HÉLÉNUS, NÉOPTOLÈME.

NÉOPTOLÈME, *à part.*

Mais je vois Hélénus.
J'éclaircirai bientôt mes soupçons sur Pyrrhus.

(*A Hélénus.*)

Héros dont les exploits font revivre Alexandre,
Ou plutôt qui semblez renaître de sa cendre;
Qui, jeune encore, osez faire voir aux humains
Qu'on peut même prétendre à de plus hauts destins;
Souffrez qu'un ennemi sorti du sang d'Achille,
Sang qui n'offrit jamais un hommage servile,
S'acquitte cependant des innocens tributs
Que tout cœur généreux doit rendre à vos vertus.
Le mien, quoiqu'irrité d'une guerre inhumaine,
Vous partagea long-temps son estime et sa haine:
Mais l'estime eut toujours de quoi la surpasser;
Et ce que l'une a fait, l'autre veut l'effacer.
J'ai proposé la paix, et la main d'Ericie;
Je l'ai moi-même offerte au prince d'Illyrie.
Pouvois-je présumer que ses foibles attraits,
D'un triomphe plus beau comblant tous mes souhaits,
Subjugueroient, Seigneur, un guerrier intrépide,
Qui de nouveaux lauriers paroît toujours avide?
C'est à lui que je parle, et je n'ai pas besoin
De rappeler ses traits et son nom de plus loin.
Daignez me confirmer un amour qui me flatte.
Les momens nous sont chers; que cet amour éclate,
Seigneur: c'est un aveu que j'exige de vous,
Et je n'en puis attendre un qui me soit plus doux.

HÉLÉNUS.

Les charmes d'Ericie, et tout ce qu'elle inspire,
En disent plus, Seigneur, que je n'en pourrois dire;
Heureux si les vertus dont vous m'avez flatté
Lui paroissoient d'un prix digne de sa beauté!

Il est vrai que je l'aime, et n'en fais pas mystère;
J'ai cru même devoir l'avouer à mon frère:
Mais Glaucias l'ignore, et du don de ma foi
Je ne puis disposer sans l'aveu de mon roi.
Mon cœur, indépendant du pouvoir arbitraire,
Se livre sans contrainte à ce qui peut lui plaire;
Mais cette liberté n'étend pas son pouvoir
Jusqu'à braver les lois d'un trop juste devoir.
Je fais gloire du mien, et jamais pour un père
Amour ne fut plus grand, ni respect plus sincère;
Mais c'est moins en sujet que je lui suis soumis,
Que par des sentimens qui sont plus que d'un fils.

NÉOPTOLÈME.

S'il est vrai qu'Hélénus brûle pour Ericie,
Prince, je réponds d'elle et du roi d'Illyrie.
Glaucias vous chérit, et verra sans regret
Le choix que mon estime et votre amour ont fait.
Quel successeur plus grand et plus digne d'Achille
Pouvois-je présenter à l'Epire indocile?
Qu'il m'est doux de pouvoir, en couronnant vos feux,
Rendre à la fois ma fille et mes sujets heureux!

HÉLÉNUS.

Cessez de vous flatter d'une espérance vaine:
Glaucias à la paix peut immoler sa haine,
Mais ne souffrira point que je sois possesseur
D'un trône dont Pyrrhus est le seul successeur.
Nos malheurs, il est vrai, vous en ont rendu maître,
Et tant que vous vivrez vous pourrez toujours l'être:
Je doute cependant qu'on vous laisse jamais
Le droit d'en disposer au gré de vos souhaits.

Mon hymen, ou celui du prince d'Illyrie,
Pourra vous garantir et le sceptre et la vie;
Mais Pyrrhus, après vous reprenant tous ses droits,
A l'Epire, Seigneur, doit seul donner des lois.
Qui peut lui disputer alors ce diadème?
Et, malgré mon amour, savez-vous si moi-même
Je pourrois consentir à l'en voir dépouiller,
Et d'un trône usurpé ma gloire se souiller?

NÉOPTOLÈME.

Et quel est donc le but de la paix qu'on demande,
S'il faut que de Pyrrhus ma couronne dépende?
Je n'aurai donc vaincu que pour être soumis,
Et que pour voir sur moi régner mes ennemis;
Que pour voir un hymen qui dépouille ma fille,
Comme une grâce encor qu'on fait à ma famille!
Le sort, en remettant la victoire en nos mains,
Nous a fait concevoir de plus nobles desseins.

HÉLÉNUS.

Oui, vous avez vaincu; mais l'honneur et la gloire
Ne suivent pas toujours le char de la victoire:
Il en est qu'on ne doit imputer qu'au hasard.
La vôtre est de ce rang: le sort vous en fit part,
Et l'arracha des mains d'un ennemi terrible,
Dont vous n'aviez pas cru la défaite possible.
Si mon sang répandu vous a fait triompher,
Ce n'est pas vous du moins qui le fîtes couler.
Le sort à mes pareils peut garder un outrage;
Mais l'on n'obtient sur eux de parfait avantage
Qu'on ne les ait privés de la clarté du jour,
Ou l'on n'en peut trop craindre un funeste retour.

Seigneur, je vous ai dit que j'aimois la princesse;
Ses charmes peuvent seuls égaler ma tendresse :
Mais je n'ai désiré que son cœur et sa main.
Ma valeur peut lui faire un assez haut destin,
Sans que j'aille à Pyrrhus ravir un diadême
Qui déshonoreroit votre fille elle-même.
Pour vous, qui vous osez déclarer mon vainqueur,
Montrez des sentimens dignes de tant d'honneur.

NÉOPTOLÈME.

Je vois bien qu'il est temps que je me fasse entendre,
Et que vous sachiez, vous, ce que j'ose prétendre.
Je ne sais de quel prix Ericie est pour vous;
Mais, si de l'obtenir votre amour est jaloux,
Si sa main est un bien qui vous semble si rare,
Il faut qu'à me servir votre cœur se prépare.
Je demande Pyrrhus; ma fille est à ce prix :
Tout autre n'est pour moi que refus ou mépris.
Voilà ce que de vous exige ma vengeance.
Vous, qui sur Glaucias avez tant de puissance,
Portez-le dès ce jour à remplir mes souhaits,
Ou déterminez-vous à ne nous voir jamais.

HÉLÉNUS.

Vous-même eussiez en vain tenté cette entrevue
Sans les soins d'Ericie, à qui seule elle est due :
Mais sur cet entretien si l'on m'eût pressenti,
Un mépris éternel m'en auroit garanti.
Barbare! voilà donc le fruit de votre estime,
Un hymen qui pour dot m'apporteroit un crime!
Dès qu'il faut s'allier à vous par un forfait,
Gardez à Cassander ce funeste bienfait,

Et ne vous vantez plus d'être du sang d'Achille.
Ce sang, qui fut toujours en héros si fertile,
Ne pourroit inspirer des sentimens si bas.
Vous en êtes souillé, mais vous n'en sortez pas.
Si je pouvois penser que la jeune Ericie
Eût reçu vos penchans de vous avec la vie,
Ce ne seroit pour moi qu'un objet plein d'horreur.
Cruel! si vous voulez lui conserver mon cœur,
Déguisez-mieux du moins cet affreux caractère
Qui me feroit rougir de vous nommer mon père;
Montrez-moi des vertus qui vous fassent aimer,
Et qui dans mon amour puissent me confirmer.
Ce n'est pas votre rang, c'est la vertu que j'aime:
Sans elle, vous m'offrez en vain un diadême.
Dussiez-vous m'élever à des honneurs divins,
Je vous préférerois le plus vil des humains.
Je me vois à regret forcé de vous confondre;
Mais vous deviez prévoir ce que j'ai dû répondre.

NÉOPTOLÈME.

Hé bien! Prince, suivez ces transports généreux;
Mais ressouvenez-vous que pour vous rendre heureux
J'ai voulu pénétrer jusqu'au fond de votre ame,
Et voir ce que pour nous oseroit votre flamme,
Car sans votre secours je serai satisfait.
Vous m'avez de Pyrrhus fait en vain un secret;
Il est en mon pouvoir: c'est Illyrus lui-même,
Que son triste destin livre à Néoptolème.

HÉLÉNUS.

Qui? lui Pyrrhus, Seigneur! Mais non, pensez-y bien....

NÉOPTOLÈME.

Adieu: vous-même ici pesez notre entretien.

Je n'oublîrai jamais un refus qui me blesse,
Et j'en vais de ce pas instruire la princesse.

SCÈNE V.

HÉLÉNUS.

Ah ! tyran, de quel trait viens-tu frapper mon cœur !
Vertu, dont les transports me coûtent mon bonheur,
Pour le prix de t'avoir sacrifié ma flamme,
Sauve-moi des regrets qui déchirent mon ame;
Tourne vers mon rival mes soins et ma pitié,
Et ranime pour lui ma première amitié.
Illyrus est Pyrrhus ! Mais d'où vient que mon père
M'en a fait si long-temps un barbare mystère?
M'auroit-il soupçonné d'être moins généreux,
Et moins touché que lui du sort d'un malheureux?
Hélas ! quoi qu'il ait fait pour défendre sa vie,
Tout ce qu'il a perdu valoit-il Ericie?
C'est Pyrrhus qui me l'ôte, et par un sort fatal
Je suis réduit encore à pleurer mon rival !
Allons trouver mon père, et cessons de nous plaindre;
Etouffons sans regret des feux qu'il faut éteindre:
Voilà des ennemis dignes de mon courroux.
Le triomphe du moins en est beau, s'il n'est doux.
Héros qui pour tout bien recherchez la victoire,
Qu'un peu de sang perdu couvrit souvent de gloire,
Pour en savoir le prix, c'est peu d'être guerrier;
Il faut avoir un cœur à lui sacrifier.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉRICIE, ISMÈNE.

ÉRICIE.

Tu combats vainement mon désespoir funeste :
La plainte, chère Ismène, est tout ce qui me reste.
Laisse-moi le seul bien des cœurs infortunés
Que sous d'indignes fers l'amour tient enchaînés.
Lieux témoins de ma honte, et d'un perfide hommage
Payé de tout mon cœur, et suivi d'un outrage;
Lieux où j'ai cru soumettre un héros à mes lois,
Hélas! je vous vois donc pour la dernière fois!
Pardonne ces transports à mon ame éperdue :
On me méprise, Ismène, et la paix est rompue.
Nous reverrons bientôt, l'acier cruel en main,
Fondre dans nos Etats un guerrier inhumain;
Et pour comble de maux il faut partir, Ismène,
Sans pouvoir contre lui faire éclater ma haine :
Je fais pour le trouver des souhaits superflus.
Inutiles transports, je ne reverrai plus
Ce cruel Hélénus que ma raison abhorre,
Que ma gloire déteste, et que mon cœur adore....

SCÈNE II.

HÉLÉNUS, ÉRICIE, ISMÈNE.

ÉRICIE.

Ismène, je le vois. Ah! mortelles douleurs!
Je succombe, et n'ai plus que l'usage des pleurs.
Fuyons; n'exposons point au mépris d'un barbare
Les foiblesses d'un cœur où la raison s'égare.

HÉLÉNUS.

Près de voir succéder, peut-être pour jamais,
Les horreurs de la guerre aux douceurs de la paix,
Dans ce triste moment où votre ame irritée
Contre un infortuné n'est que trop excitée,
M'est-il encor permis d'offrir à vos beaux yeux
Un amant qui ne peut que vous être odieux?
Si je ne vous croyois généreuse, équitable,
Madame, je craindrois de paroître coupable;
Mais que peut craindre un cœur qui remplit son devoir?
Et qu'ai-je à redouter que de ne vous plus voir?
Je ne vous dirai point que je vous aime encore:
Malgré ce que j'ai fait, mon ame vous adore.
Mes refus m'ont privé de l'espoir le plus doux,
Mais n'ont point étouffé ma tendresse pour vous.
D'un rigoureux honneur déplorable victime,
Tendre amant sans foiblesse, et coupable sans crime,
D'un vertueux effort touché sans repentir,
Mon cœur sent cependant tout ce qu'il peut sentir;
Et si, pour exciter le vôtre à la vengeance,
Ma générosité lui parut une offense,

S'il a pu souhaiter de me voir malheureux,
Non, jamais le destin n'a mieux rempli vos vœux.

ÉRICIE.

Que parlez-vous ici de haine et de vengeance?
Non, ne redoutez rien de mon indifférence.
Quel désespoir éclate? ou que soupçonnez-vous,
Pour oser vous flatter d'un instant de courroux?
Cessez de vous troubler d'une frayeur si vaine:
C'est supposer l'amour que de craindre la haine;
Mais jusque-là mon cœur ne sait point s'enflammer.
C'est aux amans chéris, Seigneur, à s'alarmer.

HÉLÉNUS.

Je sais que je dois peu ressentir leurs alarmes.
Je craignois d'avoir fait une injure à vos charmes;
Mais au ressentiment si mon cœur s'est mépris,
C'est qu'il se crut toujours au-dessus du mépris.
Ce n'est pas se flatter que de craindre, Madame.
Jamais un faux orgueil n'a corrompu mon ame:
La vertu seule y mit une noble fierté,
Que l'amour laisse agir, même avec dignité;
Qui n'a fait aujourd'hui que ce qu'elle a dû faire.
Heureux d'être un objet peu digne de colère,
Qui, n'osant me flatter de l'honneur d'être aimé,
Crois mériter du moins celui d'être estimé!
Madame, je vois trop qu'un récit peu fidèle
M'a fait de mon devoir une lâche querelle;
Mais si votre courroux vous paroît trop pour moi,
Songez qu'ici le mien doit causer de l'effroi.
Ceux qui de mes refus ont noirci l'innocence
En recevroient bientôt la juste récompense,

Si mon amour pour vous ne daignoit retenir
Un bras qui n'est souvent que trop prompt à punir.
Malgré tous vos mépris, je sens que je vous aime;
Mais je n'ai jamais tant haï Néoptolème.
Si jamais votre cœur a pu trembler pour lui,
Dans les murs de Byzance arrêtez-le aujourd'hui.
Je souscris à la paix; qu'on me rende mon frère :
Osez le demander vous-même à votre père;
Prévénez sur ce point un amant furieux
Qui, hors vous, n'aura rien de sacré dans ces lieux.

ÉRICIE.

Cruel! c'est donc ainsi que votre amour s'exprime!
Voilà ce feu si beau qui pour moi vous anime,
Et l'hommage d'un cœur qui ne se donne à moi
Que pour remplir le mien de douleur et d'effroi!
On m'aime, et cependant il faut que je fléchisse!
On m'adore, et c'est moi qui dois le sacrifice!
Il faut de mon devoir que j'étouffe la voix,
Et que de mon amant je subisse les lois!
De l'amour suppliant l'orgueil a pris la place;
Et je vois à ses soins succéder la menace,
Les refus, les mépris, la fierté, la terreur.
Vos transports les plus doux ne sont que de fureur,
Impétueux amant, dont l'ardeur téméraire
Ne déclare ses feux qu'en déclarant la guerre.
Inspira-t-on jamais l'amour par la frayeur?
C'est ainsi qu'Hélénus se rend maître d'un cœur?
Il ordonne en tyran, il faut le satisfaire!
Barbare! ma fierté vous devroit le contraire;
Je devrois n'écouter que mon juste courroux :
Mais je veux me venger plus noblement de vous.

Je veux qu'en gémissant Hélénus me regrette,
Et qu'il sente du moins la perte qu'il a faite.
Il ne tenoit qu'à vous de faire mon bonheur :
L'amour à cet espoir ouvroit déjà mon cœur;
Heureuse de pouvoir offrir un diadême,
Sans rechercher en vous d'autre bien que vous-même
Je ne me vengerai de vos refus honteux
Qu'en vous faisant rougir de mes soins généreux.
Puisque vous le voulez, je vais trouver mon père;
Tenter, pour le fléchir, les pleurs et la prière;
Je vais pour vous, ingrat, tomber à ses genoux,
Et faire ce qu'en vain j'attends ici de vous.

SCÈNE III.

HÉLÉNUS.

O DEVOIR! ta rigueur est-elle satisfaite?
Vois ce qui m'est offert, et ce que je rejette.
Quels bienfaits de ta part me feront oublier
Ce que tu m'as forcé de te sacrifier?
Ah! Pyrrhus, que le soin de défendre ta vie
Sera d'un prix cruel, s'il m'en coûte Ericie!

SCÈNE IV.

HÉLÉNUS, ILLYRUS, GARDES.

HÉLÉNUS.

MAIS on vient: c'est lui-même. Hélas! pour m'attendrir,
Que d'objets à la fois viennent ici s'offrir!

ILLYRUS.

Seigneur, car je ne sais si je parle à mon frère,
Tant le sort entre nous a jeté de mystère!

Quoi qu'il en soit, avant que de quitter ce lieu
J'ai cru devoir vous dire un éternel adieu,
Après avoir reçu ceux du roi d'Illyrie,
Dont je suis plus touché que de sa barbarie.
Quel autre nom donner à sa rigueur pour moi,
Quand je n'y trouve plus mon père ni mon roi?
Par quel malheur son fils a-t-il cessé de l'être?
Ai-je déshonoré celui qui m'a fait naître?
Quel est donc ce Pyrrhus, pour lui d'un si haut prix?
Encor si c'étoit vous, j'en serois moins surpris.
Seigneur, vous soupirez! je vois couler vos larmes!
Ces pleurs me causeroient de mortelles alarmes,
Si mon cœur étoit fait pour sentir de l'effroi:
Il s'émeut cependant de tout ce que je voi,
Une douleur si noble a de quoi me surprendre:
Ce n'est pas d'un rival que j'eusse osé l'attendre,
Ni me flatter qu'il dût être si généreux,
Lorsque tout abandonne un prince malheureux.
Non qu'à votre vertu j'eusse fait l'injustice
De croire votre amour de ma perte complic ;
Mais si je n'ai rien craint de votre inimitié,
Je n'en attendois pas non plus tant de pitié.

HÉLÉNUS.

Seigneur, quelques transports qu'une maîtresse inspire,
La gloire et le devoir ont aussi leur empire.
Entre ce qui me plaît et ce que je me dois,
L'honneur seul a toujours déterminé mon choix.
Je n'ai pas, dans les soins d'une ardeur qui m'est chère,
Perdu le souvenir de mon malheureux frère;
Et dût-il me haïr, même sans m'estimer,
Ses malheurs suffiroient pour me le faire aimer.

Je vois avec douleur le sort qu'on vous prépare,
Sans oser cependant immoler un barbare.
Ce palais est rempli de chefs et de soldats
Qu'un ordre redoutable attache sur mes pas.
Le fier Lysimachus, jaloux de sa puissance,
Ne laisse à mon courroux nul espoir de vengeance;
Et si je n'en craignois un funeste succès,
J'aurois bientôt troublé l'asile de la paix :
Mais la peur d'exposer la tête de mon père
Me fait, en frémissant, étouffer ma colère;
Et l'horreur de vous voir dans des fers odieux
La porte à des accès quelquefois furieux.
J'ose tout, je crains tout, sans savoir qu'entreprendre:
Je plains même Pyrrhus, et voudrois le défendre:
Heureux si son secret fût resté dans l'oubli!

ILLYRUS.

Vous n'êtes pas le seul qui le sachiez ici,
A qui ce Pyrrhus doit encor plus qu'il ne pense:
Mais on veut lui garder un généreux silence;
Et pour sauver ses jours on fait plus aujourd'hui
Que jamais Glaucias n'osa faire pour lui
Lorsque tout engageoit à le faire connoître.

HÉLÉNUS.

Ah! laissons ce Pyrrhus, Seigneur, quel qu'il puisse être
Pénétré de son sort jusqu'au saisissement,
Mon cœur n'a pas besoin d'autre éclaircissement.
Je ne connois que vous en ce moment funeste
Où le rival s'oublie et l'ami seul vous reste.
Mais Glaucias paroît : retirez-vous, Seigneur;
Votre aspect ne feroit qu'irriter sa douleur :

Daignez la respecter dans un malheureux père,
Et me laissez le soin d'une tête si chère.

ILLYRUS.

Non, non, ce seroit trop en exiger de vous:
Je vous exposerois, Seigneur, à son courroux.
Pour la dernière fois souffrez que je le voie.

SCÈNE V.

GLAUCIAS, ILLYRUS, HÉLÉNUS, GARDES.

GLAUCIAS, *dans le fond du théâtre.*

Dieux cruels, dont sur moi la rigueur se déploie,
Si rien à la pitié ne peut vous émouvoir,
Jouissez de mes pleurs et de mon désespoir!...
Que vois-je? quels objets! les deux princes ensemble!
Ah! que d'infortunés le sort ici rassemble!
(*A Illyrus.*)
Que cherchez-vous, mon fils, en ces funestes lieux,
Où tout doit désormais vous paroître odieux,
Où vous devez me fuir et m'abhorrer moi-même?

ILLYRUS.

Vous n'en êtes pas moins, Seigneur, tout ce que j'aime.
A mon frère, il est vrai, je me plaignois de vous,
Et j'en eusse attendu des sentimens plus doux.
Je suis touché de voir, en ce moment terrible,
Que mon rival soit seul à ma perte sensible.
Hélas! qui fut jamais plus à plaindre que moi?
Méprisé d'Ericie, et peu cher à mon roi,
C'est un prince sorti d'une race étrangère
Qui l'emporte sur moi dans le cœur de mon père!

Je ne condamne point sa générosité,
Mais l'effort en devroit être plus limité :
La gloire n'admet point de si grands sacrifices,
Et ce n'est point à moi d'illustrer ses caprices,
Victime des transports d'un chimérique honneur,
Sans avoir d'autre crime ici que mon malheur.
Ce reproche cruel dont votre cœur s'offense
Ne regarde, Seigneur, que votre indifférence :
Je ne puis voir mon père abandonner son fils,
Sans soupçonner pour moi d'injurieux mépris.
Voilà les seuls regrets dont mon ame est saisie,
Et j'en suis plus touché que de perdre la vie :
Mais je n'en ai pas moins souhaité vous revoir.

GLAUCIAS.

Illyrus, mon seul bien et mon unique espoir,
Ah! si c'est ton amour qui vers moi te rappelle,
Ne m'en refuse point une preuve nouvelle.
Viens, mon fils, dans les bras d'un père infortuné,
Dont le cœur ne t'a point encore abandonné;
Viens te baigner de pleurs qui couleront sans cesse,
Et ne m'accuse point de manquer de tendresse.
Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer,
Et je te connois trop pour ne pas t'estimer.
Tes reproches honteux, dont ma gloire murmure,
Outragent plus que moi le sang et la nature.
Mon cœur de ses retours n'est que trop combattu,
Et je n'ai plus d'espoir qu'en ta propre vertu.
Loin de déshonorer mon auguste vieillesse,
Aide-moi de mon sang à domter la foiblesse.
Le malheureux Pyrrhus est maître de ma foi;
Je ne suis pas le sien, et ta vie est à moi.

Fais voir, par les efforts d'une vertu suprême,
La victime au-dessus du sacrifice même.
Adieu : sois généreux autant que je le suis.
Te pleurer et mourir est tout ce que je puis.

ILLYRUS.

Oui, je vous ferai voir par un effort insigne
De quel amour, Seigneur, Illyrus étoit digne;
Que ce fils malheureux, sans le faire éclater,
Des plus rares vertus auroit pu se flatter;
Qu'il sait du moins mourir et garder le silence,
Quand son propre intérêt peut-être l'en dispense.
Je pourrois d'un seul mot éviter mon malheur,
Mais ce mot échappé vous perceroit le cœur.
C'est dans le fond du mien qu'enfermant ce mystère
Je vais sauver Pyrrhus, votre gloire, et me taire.
Adieu, cher Hélénus : vous apprendrez un jour
Si j'avois mérité de vous quelque retour.

SCÈNE VI.

GLAUCIAS, HÉLÉNUS.

HÉLÉNUS.

Seigneur, de ce discours que faut-il que je pense?
Sur quoi le prince ici vante-t-il son silence ?

GLAUCIAS.

Ah! mon fils, ce secret ne regarde que moi;
Mais il a d'un seul mot glacé mon cœur d'effroi.
Hélas! que de son sort mon ame est attendrie!
Pyrrhus, que de vertu ma foi te sacrifie!

HÉLÉNUS.

Le prince va, dit-il, se perdre pour Pyrrhus;
Et c'est lui cependant sous le nom d'Illyrus,
Si j'en crois les soupçons du tyran de l'Epire.
Seigneur, de ce secret vous pouvez seul m'instruire.
Mon respect m'a forcé de cacher jusqu'ici
Les désirs que j'avois de m'en voir éclairci;
Mais, s'il a triomphé de mon impatience,
Je rougis à la fin de votre défiance.
Si jamais votre cœur fut sensible pour moi,
Si mon amour pour vous a signalé ma foi,
Si j'ai pu m'illustrer en marchant sur vos traces,
Et par quelques exploits su mériter des grâces,
Du sang que j'ai perdu je n'exige qu'un prix.
Est-il vrai qu'Illyrus ne soit point votre fils?

GLAUCIAS.

Je ne suis point surpris qu'un lâche cœur soupçonne
Qu'Illyrus soit Pyrrhus, dès que je l'abandonne:
Mais vous, jusqu'à ce jour élevé dans mon sein,
Vous, à qui des vertus j'aplanis le chemin,
Que j'instruisis d'exemple, auriez-vous osé croire
Que d'une lâcheté j'eusse souillé ma gloire?
Non, mon cher Hélénus: ce fils abandonné
N'en est pas moins celui que les dieux m'ont donné;
Et plût au sort cruel qu'il eût un autre père!

HÉLÉNUS.

Vous n'éclaircissez pas, Seigneur, tout le mystère.

GLAUCIAS.

Prince, c'est trop vouloir pénétrer un secret;
Offrez à ma douleur un zèle plus discret,
Et n'en exigez pas plus que je n'en veux dire.

HÉLÉNUS.

C'en est assez pour moi, Seigneur; je me retire,
Satisfait qu'Illyrus soit toujours votre fils,
Et je vais de ce pas trouver ses ennemis.

GLAUCIAS.

Ah! cruel, arrêtez : qu'allez-vous entreprendre?

HÉLÉNUS.

Ce que de ma vertu mon frère doit attendre:
Je cours le dérober à son sort inhumain,
Ou mourir avec lui les armes à la main;
Et je n'écoute plus dans l'ardeur qui me guide,
Que la soif de verser le sang d'un parricide.

GLAUCIAS.

Barbare! immole donc le mien à ta fureur;
Cours exposer ma vie et me perdre d'honneur.

HÉLÉNUS.

Ah! vous ne craignez pas, Seigneur, pour votre vie:
Ce n'est pas là l'effroi dont votre ame est saisie;
Elle est trop au-dessus d'une lâche frayeur.
Pyrrhus, le seul Pyrrhus occupe votre cœur.
Indifférent pour nous, pour lui plein de tendresse,
Voilà, pour m'arrêter, le motif qui vous presse,
Et l'unique frayeur qui vous trouble aujourd'hui.
N'avons-nous pas assez versé de sang pour lui?
S'il est reconnoissant, que veut-il davantage?
Je sais qu'à le sauver votre foi vous engage,
Que vous lui devez même une sainte amitié;
Mais que lui dois-je, moi, qu'une simple pitié
Qui doit céder aux soins de conserver mon frère?
Hé bien! qu'à vos deux fils votre honneur le préfère:

Consacrez à jamais ces transports vertueux,
Et me laissez le soin de nous sauver tous deux.
Que Pyrrhus avec nous vienne aussi se défendre,
S'il est digne du sang que vous laissez répandre.
Eh! de quelle vertu l'ont enrichi les dieux,
Pour vous rendre, Seigneur, le sien si précieux?
Je ne sais; mais je crains que le grand nom d'Achille
Ne soit pour lui d'un poids plus onéreux qu'utile,
Que sans honneur ses jours ne se soient écoulés.

GLAUCIAS.

Ah! si vous connoissiez celui dont vous parlez,
Vous changeriez bientôt de soins et de langage,
Et je verrois mollir ce superbe courage.

HÉLÉNUS.

Seigneur, à ce discours, c'est trop me le cacher :
Je dois de votre sein désormais l'arracher.

GLAUCIAS.

Quoi! ce même Hélénus que l'univers admire,
Et dont les dieux sembloient lui désigner l'empire,
L'ennemi des tyrans, l'ami des malheureux,
Flétrit en un seul jour tant de jours si fameux,
Et me demande à moi le sang d'un misérable!

HÉLÉNUS.

Ah dieux! de ces horreurs me croyez-vous capable?
Non : vous ne m'imputez ces lâches mouvemens
Que pour vous délivrer de mes empressemens.
C'est le droit d'un refus acquis par une offense,
Et dont à vos remords je laisse la vengeance.

Ce jour, qu'on croit des miens avoir flétri le cours,
Est peut-être, Seigneur, le plus beau de mes jours.
A ce même Pyrrhus j'ai fait un sacrifice
Qui sera pour mon cœur un éternel supplice,
Et dont mon amour seul connoissoit tout le prix.
Mais en vain aux refus vous joignez le mépris :
Si vous voulez calmer la fureur qui m'agite,
Cessez de retenir un secret qui m'irrite,
Ou de sang et d'horreurs je vais remplir ces lieux.

GLAUCIAS.

Ah! mon fils, étouffez ces désirs curieux;
Et Pyrrhus puisse-t-il pour jamais disparoître!

HÉLÉNUS.

Je commence, Seigneur, à ne me plus connoître.

(*Il embrasse avec violence les genoux de Glaucias.*)

Pour la dernière fois j'embrasse vos genoux.

GLAUCIAS.

Ah! quel emportement! C'en est trop, levez-vous.
Reconnoissez Pyrrhus à ma douleur extrême.

HÉLÉNUS.

Achevez....

GLAUCIAS.

Je me meurs.... Malheureux! c'est vous-même.

PYRRHUS.

Seigneur, c'en est assez, et je suis satisfait.

(*Il veut se retirer.*)

GLAUCIAS, *l'arrêtant.*

Arrêtez, prince ingrat: quel est donc le projet
Qu'en ce triste moment votre fureur médite?
Non, ce n'est pas ainsi, Seigneur, que l'on me quitte.
Je n'en conçois que trop, à vos yeux enflammés....
Mais je verrai bientôt, cruel, si vous m'aimez.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

PYRRHUS, ANDROCLIDE, CYNÉAS.

ANDROCLIDE.

Enfin il m'est permis, Seigneur, de vous connoître,
Et d'oser embrasser les genoux de mon maître.
Dieux! quel ravissement! Quelle douceur pour moi
De trouver un héros dans le fils de mon roi!
Mais de ce bien si doux que vous troublez la joie
Par les transports secrets où je vous vois en proie!
Glaucias, à son tour, accablé de douleur,
Semble plus que jamais ressentir son malheur.
Seigneur, daignez calmer cette douleur cruelle;
Songez qu'un seul instant peut la rendre mortelle:
Ne l'abandonnez pas en ces tristes momens.

PYRRHUS.

Je puis avoir pour lui d'autres empressemens.
Androclide, je sais que je vous dois la vie;
Que sans vous, en naissant, on me l'auroit ravie:
Allez; de ce bienfait je saurai m'acquitter.

ANDROCLIDE.

Le roi m'a commandé de ne vous point quitter.

PYRRHUS.

Glaucias est un roi que j'estime et que j'aime;
Mais je ne dépends plus ici que de moi-même.

Pour vous, que le destin a soumis à mes lois,
Respectez-les du moins une première fois,
Et cessez d'écouter une crainte frivole.
Glaucias me connoît : j'ai donné ma parole ;
J'ai juré d'épargner un tyran odieux,
Et de ne point troubler l'asile de ces lieux.
Que pouvois-je de plus pour le roi d'Illyrie?
Allez : si vous m'aimez, prenez soin de sa vie.

ANDROCLIDE.

Seigneur...

PYRRHUS.

Obéissez. Profitons des instans
Que j'ai pu dérober à leurs soins vigilans.

SCÈNE II.

PYRRHUS, CYNÉAS.

PYRRHUS.

Cynéas, approchez. L'heure fatale presse :
Puis-je encore espérer de revoir la princesse?
Sait-elle qu'Hélénus doit se trouver ici?

CYNÉAS.

Oui, Seigneur, et bientôt vous l'y verrez aussi.
J'ai laissé la princesse avec Néoptolème,
Qui m'a paru frappé d'une surprise extrême,
Lorsque je l'ai flatté de l'espoir d'une paix
Qu'il devoit regarder comme un de vos bienfaits.
Au seul nom de Pyrrhus, j'ai vu sa défiance
Balancer ses désirs et son impatience.
« Je douterois, dit-il, qu'on voulût le livrer,
Si d'autres qu'Hélénus osoient m'en assurer :

Mais

Mais dès que ce héros souscrit à ma demande... »

PYRRHUS.

Ami, c'en est assez; dites-lui qu'il m'attende.

SCÈNE III.

PYRRHUS.

Désirs impérieux que je ne puis domter,
Et qu'en vain mon devoir s'attache à surmonter;
Redoutables momens d'une trop chère vue,
Que vous allez coûter à mon ame éperdue!
Pyrrhus, à quels transports oses-tu te livrer?
Est-ce l'amour ici qui doit t'en inspirer?
Néoptolème vit, et le sang d'Æacide
S'enflamme pour le sang d'un lâche parricide!
Mais pour lui mon amour eût en vain combattu,
Si de plus hauts desseins n'occupoient ma vertu.
Infortuné Pyrrhus, il est temps qu'elle éclate.
Non, de quelque valeur que l'univers te flatte,
Quels que soient tes exploits et tes honneurs passés,
Illyrus en un jour les a tous effacés;
Et telle est aujourd'hui ta triste destinée,
Qu'il faut que par toi seul elle soit terminée.
C'est vainement qu'au ciel tu comptes des aïeux,
Si ta propre vertu ne t'y place avec eux.
Le sang d'Achille est beau; mais l'honneur d'en descendre
Ne vaut pas désormais celui de le répandre.
Un rival généreux qui s'immoloit pour toi
T'en a tracé l'exemple et prononcé la loi.
Ah! que tant de grandeur me touche et m'humilie!
Père et fils vertueux, que je vous porte envie!

Comment vous surpasser? Dieux, voilà des mortels
Dignes de partager avec vous les autels;
Non ces barbares nés pour l'effroi de la terre,
Ces idoles de sang, fiers rivaux du tonnerre,
Qui font de leur valeur un horrible métier,
Et dont je n'ai que trop suivi l'affreux sentier.
Cherchons au-dessus d'eux une gloire nouvelle,
Plus digne des transports que j'eus toujours pour elle.
Heureux si mon devoir pouvoit les redoubler
A l'aspect d'un objet qui peut seul les troubler!

SCÈNE IV.

PYRRHUS, ÉRICIE.

ÉRICIE.

Je sors en ce moment d'avec le roi d'Epire:
En croirai-je, Seigneur, ce qu'il vient de me dire?
Est-ce bien Hélénus qui nous donne une paix
Qu'on croit même devoir à mes foibles attraits?
Mais, loin de rappeler le souvenir funeste
D'un sacrifice affreux que ma vertu déteste,
Je ne veux m'occuper que du soin généreux
De pleurer avec vous un prince malheureux.
Que n'ai-je point tenté près de Néoptolème!
J'ai regardé Pyrrhus comme un autre vous-même.
Non, l'horreur de son sort n'égalera jamais
Mes regrets de l'avoir défendu sans succès.
Je sais trop à quel point Pyrrhus vous intéresse,
Pour ne point partager la douleur qui vous presse:
Jugez combien mon cœur s'est senti pénétrer
De vous voir désormais réduit à le livrer.

Et plût aux dieux, Seigneur, pour comble d'injustice,
Qu'on ne m'imputât point ce cruel sacrifice,
Et qu'au bien de la paix l'amour trop indulgent
N'eût point pris sur lui-même un si triste présent!
Hélénus eût moins fait pour désarmer ma haine,
S'il savoit qu'un remords en triomphe sans peine.
Mais quoi! vous rougissez et ne répondez rien!
Pourquoi me demander un secret entretien?

PYRRHUS.

Je rougis, il est vrai, d'un discours qui m'offense,
Et jamais mon courroux n'eut plus de violence.
Puis-je voir sans frémir qu'avec un si beau feu
Ce cœur où j'aspirois m'ait estimé si peu?
Puis-je voir, sans rougir de honte et de colère,
Qu'Ericie ait de moi pensé comme son père,
Et qu'elle ose imputer aux transports d'Hélénus
Le funeste présent qu'il vous fait de Pyrrhus?
Je ne sais si l'amour peut nous rendre excusables;
Mais il ne doit jamais nous rendre méprisables.
Le crime est toujours crime, et jamais la beauté
N'a pu servir de voile à sa difformité.
Peut-être que mon cœur, dans l'ardeur qui l'enflamme,
Tout vertueux qu'il est, n'est point exempt de blâme;
Mais ce qu'à mon devoir je vais sacrifier
Aux yeux de l'univers va me justifier,
Eterniser mon nom, expier ma tendresse,
Et venger ma vertu d'un soupçon qui la blesse.

ÉRICIE.

Seigneur, daignez calmer un si noble courroux.
Je sais ce que je dois attendre ici de vous.

PYRRHUS.

Dans un moment du moins vous pourrez le connoître,
Et loin de me haïr, vous me plaindrez peut-être.
Connoissez mieux, Madame, un cœur où vous régnez,
Et ne l'outragez point si vous le dédaignez.
Belle Ericie, enfin croyez que je vous aime;
Mais ne le croyez point comme Néoptolème.
Mon amour n'a jamais soumis à vos beaux yeux
Qu'un cœur digne de vous, et peut-être des dieux,
Qui ne sait point offrir pour sacrifice un crime
Qui déshonoreroit l'autel et la victime.
Je vais à son destin livrer un malheureux,
Mais ce ne sera point par un traité honteux:
Ma vertu n'admet point de si lâche injustice,
Et mon cœur vous devoit un autre sacrifice.
Trop heureux si ce cœur, facile à s'enflammer,
Au gré de mon devoir l'avoit pu consommer!
Mais, dans l'état cruel où mon malheur me laisse,
On peut me pardonner un instant de foiblesse;
Et vous m'avez offert des soins si généreux,
Qu'ils m'ont fait oublier qui nous étions nous deux.
Votre père m'attend. Adieu, belle Ericie.
J'ai voulu vous revoir; mais mon ame attendrie
Ne pourroit soutenir vos pleurs prêts à couler,
Et qu'un fatal instant va bientôt redoubler.

ÉRICIE.

Ah! Seigneur, arrêtez; et, si je vous suis chère,
Daignez de vos adieux m'expliquer le mystère.
Je sens un froid mortel qui me glace le cœur,
Et la mort n'a jamais causé plus de frayeur,

Hélas! au trouble affreux dont mon ame est saisie,
Puis-je encor souhaiter de me voir éclaircie?
Vous allez, dites-vous, livrer un malheureux,
Sans cesser d'être grand ni d'être généreux.
Ah! je vous reconnois à cet effort suprême.
Justes dieux! c'est Pyrrhus qui se livre lui-même.

PYRRHUS.

Oui, Madame, c'est lui; c'est ainsi qu'Hélénus
Pouvoit du moins livrer l'infortuné Pyrrhus,
Qui sous ce triste nom ne craint plus de paroître,
Dès qu'à de nobles traits on veut le reconnoître!

ÉRICIE.

Dites plutôt, Seigneur, qu'à ce cœur sans pitié,
Dont je n'ai jamais pu fléchir l'inimitié,
J'aurois dû reconnoître une race ennemie
Qui ne s'immole ici que pour m'ôter la vie.
Inhumain! consommez vos généreux projets:
De votre haine, enfin, voilà les derniers traits.
Quel ennemi, grands dieux, offrez-vous à la mienne?
Quel dessein venez-vous d'inspirer à la sienne?
Ah! si c'est à ce prix que vous donnez la paix,
Barbare, faites-nous la guerre pour jamais.
Vous ne démentez point le sang qui vous fit naître;
Ingrat, vous ne pouviez mieux vous faire connoître
Que par un noir projet qui n'est fait que pour vous:
Je reconnois Pyrrhus à ces funestes coups.
Quand par des soins trompeurs il a séduit mon ame,
Des plus cruels refus je vois payer ma flamme;
Et quand je crois jouir d'un destin plus heureux,
Je retrouve Pyrrhus dans l'objet de mes vœux.

Qui vous a dévoilé, Seigneur, votre naissance ?
Glaucias n'a-t-il plus ni vertu, ni prudence ?
Devoit-il un moment douter de vos desseins,
Et méconnoître en vous le plus grand des humains ?
Il faut, pour mon malheur, que le roi d'Illyrie
Vous ait moins estimé que ne fait Ericie.
Cruel, songez du moins, en courant à la mort,
Qu'un amour malheureux me garde un même sort.
Ne croyez point en moi trouver Néoptolème :
Vous ne voyez que trop à quel point je vous aime.

PYRRHUS.

Ah! voilà les transports que j'aurois dû prévoir,
Si l'amour m'eût laissé maître de mon devoir.
J'ai voulu consacrer à l'objet que j'adore
Quelques tristes momens qui me restoient encore :
Je bravois le trépas; mais je sens, à vos pleurs,
Qu'il a pour les amans son trouble et ses horreurs.
Ne m'offrez-vous les soins d'une ardeur mutuelle,
Que pour me rendre encor ma perte plus cruelle?
Quel bien à notre amour peut s'offrir désormais ?
Un parricide affreux nous sépare à jamais.
Songez, si je ne meurs, qu'il faut que je punisse ;
Qu'un coupable avec moi n'est pas loin du supplice :
Songez enfin, Madame, à ce que je me doi,
A ce que mon honneur m'impose envers un roi
A qui je dois un fils son unique espérance,
Et le plus digne effort de ma reconnoissance.

ÉRICIE.

Glaucias vous doit-il être plus cher que moi,
Seigneur? Ne pouvez-vous récompenser sa foi

Qu'aux dépens de vos jours et de ma propre vie,
Que vous sacrifiez au prince d'Illyrie?
Ah! laissez-moi le soin de vous le conserver,
Et, par pitié pour moi, songez à vous sauver.
C'est Ericie en pleurs qui vous demande grâce :
Verrez-vous sans pitié le sort qui la menace?
Est-ce par vous, cruel, qu'elle doit expirer?
Ah! du moins attendez qu'on ose vous livrer.

PYRRHUS.

Non, non, au sang d'Achille épargnez cet outrage:
Je dois d'un si beau sang faire un plus noble usage.
La mort, pour mes pareils, n'est qu'un léger instant
Dont la crainte aux humains a fait seule un tourment.
Je vous perds pour jamais, adorable Ericie;
C'est là pour un amant perdre plus que la vie:
Mais ne présumez pas qu'en lâche criminel
Je souffre que Pyrrhus soit conduit à l'autel.
D'ailleurs, pour Glaucias j'eus toujours trop d'estime
Pour lui laisser jamais la honte d'un tel crime.

ÉRICIE.

C'est-à-dire, Seigneur, qu'il vous paroît plus doux
D'en rejeter ainsi l'indignité sur nous;
Et que vous aimez mieux déshonorer mon père,
Pour m'en laisser à moi la douleur toute entière,
Et me faire haïr qui m'a donné le jour.
Voilà ce que Pyrrhus gardoit à tant d'amour!
Hé bien! cruel, allez trouver Néoptolème;
Puisque vous le voulez, je vous rends à vous-même:
Mais, dans tous vos transports de générosité,
Je vois moins de vertu que de férocité.

PYRRHUS.

Ne me reprochez point une vertu farouche;
L'honneur ainsi le veut, et l'honneur seul me touche.
S'il se pouvoit trouver d'accord avec mes jours,
Vous ne m'en verriez point précipiter le cours.
Comme mortel, je sens tout le prix de la vie;
Comme amant, tout le prix d'être aimé d'Ericie:
Mais Pyrrhus, en héros épris de vos appas,
Se met, en immortel, au-dessus du trépas.

ÉRICIE.

Vous prétendez en vain qu'au gré de votre envie
Je vous laisse, Seigneur, maître de votre vie.
Si vous ne rejetez vos projets inhumains,
Je cours à Glaucias découvrir vos desseins.

PYRRHUS.

Si vous m'aimez encor, gardez de l'entreprendre.
Belle Ericie, au nom de l'amour le plus tendre,
N'abusez point ici des secrets d'un amant
Qui pourroit de dessein changer en un moment.
Considérez sur qui tomberoit ma colère:
Vous pleurez un amant, vous pleureriez un père.
En faveur de Pyrrhus tâchez de le fléchir,
J'y consens; mais daignez ne le point découvrir,
Et ne lui faites point mériter votre haine.
Qu'espérez-vous enfin d'une pitié si vaine?
Songez que dans l'état où m'a réduit le sort,
Il ne me reste plus que l'honneur de ma mort.
Ne me l'enviez point, et respectez ma gloire;
Vivez pour en garder une tendre mémoire,
Et cessez de vouloir partager mes malheurs;
Laissez mourir Pyrrhus digne enfin de vos pleurs.

Adieu, Madame, allez trouver Néoptolème :
J'irai dans un moment le rejoindre moi-même.
M'exposer plus long-temps à tout ce que je vois,
C'est moins braver la mort que mourir mille fois.
(*Il sort.*)

ÉRICIE, *seule.*

Quoi! Seigneur, vous iriez vous livrer à mon père!
Ah! puisqu'en vos fureurs votre cœur persévère,
L'inflexible Pyrrhus, qui déchire le mien,
Va le voir surpasser la fermeté du sien.

SCÈNE V.

GLAUCIAS, ÉRICIE.

ÉRICIE, *à part.*

Mais Glaucias paroît. Quel soin ici l'appelle?
Eclatez, vains transports de ma douleur mortelle,
Et laissez dans mes pleurs lire un triste secret.

GLAUCIAS.

Princesse, un ennemi qui ne l'est qu'à regret,
Et qui touche peut-être à son heure dernière,
Osera-t-il ici vous faire une prière?
S'il fut long-temps l'objet de votre inimitié,
Il ne doit plus, hélas! l'être que de pitié.
Les dieux viennent sur moi d'épuiser leur colère.
Je n'ai rien oublié pour fléchir votre père;
Mais le cruel qu'il est me redemande un bien
Que ma pitié protège, et qui n'est pas le mien.
Il veut Pyrrhus; il veut que je lui sacrifie
Le malheureux dépôt que le ciel me confie;
Il veut, à mon honneur portant le coup mortel,
Couvrir mes cheveux blancs d'un affront éternel,

Et plonger dans l'horreur le reste de ma vie.
Plaignez mon triste sort, généreuse Ericie :
Vous êtes désormais mon unique recours ;
A des infortunés prêtez votre secours.
Je sais, dans les faveurs dont le ciel vous partage,
Que la beauté n'est pas votre seul avantage,
Et que les dieux sur vous épuisant leurs bienfaits,
Ont de mille vertus enrichi vos attraits.
Mon cœur, près de vous voir unie à ma famille,
Vous prodiguoit déjà le tendre nom de fille :
Mais puisque le destin me ravit la douceur
D'un bien qui m'eût comblé de joie et de bonheur,
Je veux traiter pour vous un plus noble hyménée,
De vous et de Pyrrhus unir la destinée.
Je sais que je ne puis former ces tristes nœuds
Sans outrager les lois, la nature et les dieux ;
Mais la paix ne veut pas un moindre sacrifice.
Rendez à cet hymen votre père propice.
S'il soupçonne ma foi, qu'il emmène Illyrus,
Et confie à mes soins Ericie et Pyrrhus ;
Vous vous serez tous trois un mutuel otage.
Néoptolème aura l'Epire pour partage :
Et je l'en laisserai paisible possesseur,
Pourvu que votre époux en soit le successeur.

ÉRICIE.

Ah! Seigneur, plût aux dieux, et pour l'un et pour l'autre
Que tous les cœurs ici fussent tels que le vôtre,
Et sussent, comme vous, régler sur l'équité
La vengeance des rois et leur avidité!
Qui ne seroit touché de l'état déplorable
Où vous réduit le soin du sort d'un misérable?

Les dieux, tout grands qu'ils sont, en ont-ils autant fait?
Qu'un père tel que vous est digne de regret!
Jugez, à ma douleur, si le cœur d'Ericie
A pu garder pour vous une haine endurcie.
Seigneur, tant de vertu trouve peu d'ennemis.
Hélas! pour conserver Pyrrhus et votre fils,
Vous n'aviez pas besoin d'employer la prière.
Que n'ai-je point déjà tenté près de mon père?
Rien ne peut désarmer sa haine et sa rigueur.
Je ne vous dirai point quelle en est ma douleur;
Mais Pyrrhus aujourd'hui m'a coûté plus de larmes
Que le soin de ses jours ne vous causa d'alarmes.
Plût au ciel que celui de nous unir tous deux
Pût rendre à vos souhaits ce prince malheureux,
Et que de notre hymen les funestes auspices
Ne fussent point suivis des plus noirs sacrifices!
Adieu. Puisse le ciel, attendri par mes pleurs,
Les faire avec succès parler dans tous les cœurs!
Vous ne connoissez pas le plus inexorable:
Mais si je n'obtiens point un aveu favorable,
Seigneur, au même instant fuyez avec Pyrrhus,
Et me laissez le soin du destin d'Illyrus.
Emparez-vous surtout d'un guerrier invincible
Dont rien ne peut domter le courage inflexible....
Que dis-je? où mon amour se va-t-il égarer?

GLAUCIAS.

O ciel! à quels malheurs faut-il me préparer?
Dans l'état où m'a mis la fortune cruelle,
En ai-je à redouter quelque atteinte nouvelle?
Ah! Madame, daignez ne me le point cacher,
Si d'un infortuné le sort peut vous toucher.

Vous avez vu mon fils ; je sais qu'il vous adore,
Et j'ai cru près de vous le retrouver encore.
Je venois m'emparer d'un ingrat qui me fuit,
Et que partout en vain ma tendresse poursuit.
Ma vie à ce cruel devoit être assez chère
Pour ne point l'arracher à son malheureux père,
Mais je vois qu'Hélénus ne s'éloigne de moi
Que pour mieux me manquer de parole et de foi.
Il a par ses sermens surpris ma vigilance,
Dissipé mes soupçons, et trompé la prudence
D'un père en sa faveur toujours trop prévenu.
Apprenez-moi du moins ce qu'il est devenu.
Veut-il nous perdre tous, ou se perdre lui-même ?
Grands dieux ! faudra-t-il voir périr tout ce que j'aime ?
Madame, ayez pitié de l'état où je suis.

ÉRICIE.

Ah ! que demandez-vous ? et qu'est-ce que je puis ?
N'ajoutez rien vous-même au trouble qui m'agite.
Les momens nous sont chers, souffrez que je vous quitte
Seigneur, il n'est pas temps d'interroger mes pleurs,
Lorsqu'il faut prévenir le plus grand des malheurs.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ÉRICIE, ISMÈNE.

ÉRICIE.

Si je n'ai pu toucher un amant qui m'adore,
Que pourrai-je obtenir d'un père qui l'abhorre?
Malheureuse! les dieux ont-ils doué tes pleurs
De ces charmes puissans qui fléchissent les cœurs?
Et tu crois attendrir un prince inexorable
Que la soif de régner va rendre impitoyable;
Qui, maître du plus fier de tous ses ennemis,
Pour ne le craindre plus se croira tout permis!
Funeste ambition, détestable manie,
Mère de l'injustice et de la tyrannie,
Qui de sang la première as rempli l'univers,
Et jeté les humains dans l'opprobre et les fers,
C'est toi dont les fureurs toujours illégitimes
Firent naître à la fois les sceptres et les crimes:
Sans toi, rien n'eût borné ma gloire et mon bonheur.
Quel sort plus beau pouvoit jamais flatter un cœur?
Et mes yeux effrayés verront fumer la terre
D'un sang qui doit sa source au maître du tonnerre!
Grand dieu, ne souffre point qu'un père furieux
S'immole sans pitié le plus pur sang des dieux:
Daigne, loin d'employer la foudre à sa vengeance,
Tonner au fond des cœurs, et prévenir l'offense

ISMÈNE.

Madame, il faut cacher ce mortel désespoir.
Glaucias, disiez-vous, demandoit à vous voir?

ÉRICIE.

Je ne l'ai que trop vu, ce prince déplorable,
Des rois les plus vantés modèle inimitable,
Qui n'a que l'honneur seul pour guide et pour objet,
Père moins malheureux encor qu'ami parfait.
Que de son sort cruel mon ame est attendrie!
Qu'il redouble les maux de la triste Ericie!
Et ce roi généreux, si digne de pitié,
De ses malheurs encore ignore la moitié.
Hélas! que je le plains! Que de vertus, Ismène!
Est-ce donc là, grands dieux, l'objet de votre haine?
Que mon père n'a-t-il un cœur tel que le sien!
Qu'il auroit épargné de désespoir au mien!
Ismène, il ne vient point; et mon impatience
Commence à soupçonner une si longue absence.
Quel autre qu'Hélénus pourroit le retenir?
Sans doute le cruel m'a voulu prévenir;
Et, si j'en crois mes pleurs, sa triste destinée
Dans les flots de son sang est déjà terminée.
Je ne sais quelle horreur me saisit malgré moi:
Je sens à chaque instant redoubler mon effroi.
Je demande mon père, et mon ame éperdue
N'a peut-être jamais tant redouté sa vue.

SCÈNE II.

NÉOPTOLÈME, ÉRICIE, ISMÈNE.

ÉRICIE.

Enfin je l'aperçois. Soutenez-moi, grands dieux.

NÉOPTOLÈME.

Hélénus que j'attends va paroître en ces lieux,
Ma fille. C'en est fait, ce guerrier redoutable,
Loin d'offrir à Pyrrhus une main secourable,
Lui-même doit bientôt le livrer à mes coups,
Et ce spectacle affreux n'a pas besoin de vous.
Sortez. Quoi! vous pleurez! qui fait couler vos larmes?
D'où peut naître à la fois tant de trouble et d'alarmes?
Parlez, c'est trop se taire : après ce que je voi,
Avez-vous des secrets qui ne soient pas pour moi?

ÉRICIE, *se jetant aux genoux de Néoptolème.*

Non, Seigneur; mais ce n'est qu'aux genoux de mon père
Que je puis éclaircir ce funeste mystère.

NÉOPTOLÈME, *la relevant.*

Ma fille, en cet état que me demandez-vous?
Et qui peut vous forcer d'embrasser mes genoux?
Que craignez-vous enfin d'un père qui vous aime?

ÉRICIE.

Ah! Seigneur, pardonnez à ma douleur extrême.
Je sais que vous m'aimez, et ce n'est pas pour moi
Que je viens implorer les bontés de mon roi.
Ne vous offensez point si les pleurs d'Ericie
Osent d'un malheureux vous demander la vie.
L'infortuné Pyrrhus va vous être remis....

NÉOPTOLÈME.

Quoi! c'est du plus cruel de tous mes ennemis
Que vous osez, ma fille, embrasser la défense!
Et ne craignez vous point vous-même ma vengeance?
D'où naissent pour Pyrrhus des sentimens si vains?
Est-ce à vous que je dois compte de mes desseins,
Vous que je dois sur eux ou consulter ou croire?

ÉRICIE.

Non, mais vous me devez compte de votre gloire :
Elle est à moi, Seigneur, autant qu'elle est à vous.
Et ce qui la flétrit se partage entre nous.
Si rien ne peut fléchir votre haine endurcie,
Songez de quels malheurs elle sera suivie.
Vous verrez contre vous armer tout l'univers,
Et Pyrrhus chaque jour renaître des enfers.
Quoi! pour faire oublier le meurtre d'Æacide,
Vous méditez encore un double parricide!
Faudra-t-il vous compter au rang des assassins,
Et vous voir devenir l'opprobre des humains,
Lorsque vous en pouviez devenir le modèle,
Si votre ambition eût été moins cruelle?
Le ciel vous a comblé de ses dons précieux,
Et vos vertus pouvoient vous égaler aux dieux,
La noblesse du sang, la valeur, la prudence :
En faudra-t-il, Seigneur, excepter la clémence?
Malgré mille revers, vous avez vu cent fois
L'univers vous placer parmi ses plus grands rois;
Et de tant de vertus le parfait assemblage
Deviendroit d'un tyran l'inutile partage!

NÉOPTOLÈME.

Ma fille, quels discours!

ÉRICIE.

Je m'égare, Seigneur;
Mais daignez pardonner ces transports à mon cœur.
Mon respect a toujours égalé ma tendresse :
Loin de me reprocher un discours qui vous blesse,
A mes larmes, Seigneur, laissez-vous attendrir,
Ou du moins écoutez ce qu'on vient vous offrir.

Glaucias est tout prêt à vous céder l'Epire :
Pour vous en assurer le légitime empire,
Ce prince pour Pyrrhus vous demande ma main.

NÉOPTOLÈME.

Pour Pyrrhus! Glaucias croit m'éblouir en vain.
Je connois mieux que lui le sang des Æacides :
Rien ne peut arrêter leurs vengeances perfides.
Loin que cette union dût assurer mon sort,
Votre hymen ne seroit que l'arrêt de ma mort.
C'est mettre sous Pyrrhus ma couronne en tutelle,
Et nourrir entre nous une guerre éternelle.
Ce n'est point ma fureur qui demande son sang :
Je règne, et je dois tout à ce superbe rang.
Si de Pyrrhus enfin je m'immole la vie,
C'est au bien de la paix que je le sacrifie.

ÉRICIE.

Si jamais vous osiez lui donner le trépas,
Quelle guerre, Seigneur, n'allumeriez-vous pas?

NÉOPTOLÈME.

Hélénus est le seul dont je crains le courage,
Et son amour pour vous dissipera l'orage;
Mais son courroux bientôt retomberoit sur moi,
Si j'osois à Pyrrhus engager votre foi.
Vous voyez qu'Hélénus me le livre lui-même :
Jugez par ce présent à quel point il vous aime.

ÉRICIE.

Ah! ne vous fiez point au présent qu'il vous fait :
C'est peut-être, Seigneur, quelque piége secret.
Ce palais vous met-il à couvert de surprise?
Je ne sais; mais sur vous je crains quelque entreprise.

Ne vous exposez point à revoir Hélénus;
Et, si vous m'en croyez, emmenez Illyrus.

NÉOPTOLÈME.

Qu'aurois-je à redouter d'une ame généreuse?
Votre crainte, ma fille est trop ingénieuse.

ÉRICIE.

Votre haine, Seigneur, l'est plus que mon effroi,
Et vous ferme les yeux sur tout ce que je voi.
L'ardeur de vous venger vous rend tout légitime,
Et la soif de régner vous déguise le crime:
Mais, si mes pleurs en vain combattent vos fureurs,
Vous allez voir ma mort prévenir tant d'horreurs.

NÉOPTOLÈME.

Ah! c'en est trop, ma fille, et ce discours m'outrage:
Pyrrhus n'auroit osé m'en dire davantage.
Mais Hélénus paroît.

ÉRICIE.

Justes dieux!

NÉOPTOLÈME.

Laissez-nous.

ÉRICIE.

Ah! Seigneur, par pitié, souffrez-moi près de vous:
Je ne vous quitte point.

NÉOPTOLÈME.

Quels transports!

ÉRICIE.

Ah! mon père,
Si jamais votre fille a pu vous être chère,
Daignez à ma douleur accorder un moment.

NÉOPTOLÈME.

Fuyez, dérobez-vous à mon ressentiment:

Je me lasse à la fin d'une douleur si vaine.

ÉRICIE.

De ces funestes lieux ôte-moi, chère Ismène.
Si d'un infortuné je veux sauver les jours,
C'est à d'autres que lui qu'il faut avoir recours.
(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

PYRRHUS, NÉOPTOLÈME, GARDES.

NÉOPTOLÈME, *à part.*

Que de trouble s'élève en mon ame éperdue!
(*A Pyrrhus.*)
Seigneur, enfin la paix si long-temps attendue
M'est redonnée ici par ce même héros
Dont la seule valeur nous causa tant de maux.
Heureux si cette paix, qui tous deux nous rapproche,
Pouvoit être entre nous exempte de reproche!
Mais on doit pardonner aux soins de ma grandeur
Ce que semble de vous exiger ma fureur.
Je sais ce qu'il en coûte à des cœurs magnanimes,
Lorsqu'il faut immoler d'innocentes victimes.

PYRRHUS.

Ne te sied-il pas bien de t'en justifier,
Toi qui nous a contraints à les sacrifier?
Epargne à ton honneur un discours inutile,
Qui doit faire rougir un descendant d'Achille;
Et ne nous fais pas voir pour la seconde fois
Un sujet altéré du meurtre de ses rois.

NÉOPTOLÈME.

Ai-je bien entendu? Quel sinistre langage!
A me l'oser tenir qu'est-ce donc qui t'engage?

Pourquoi par Cynéas me faire pressentir
Sur un espoir trompeur que tu viens démentir?
Est-ce en me préparant des injures nouvelles
Que l'on croit terminer de si grandes querelles?
Tu déclares la guerre en demandant la paix.

PYRRHUS.

Non, cruel, avec moi tu ne l'auras jamais,
Quoique je vienne ici remettre en ta puissance
Celui dont tu devrois éprouver la vengeance,
Cet innocent objet de tes noires fureurs,
Ce Pyrrhus que ta haine accable de malheurs.

NÉOPTOLÈME.

Hé bien! puisque c'est toi qui dois me le remettre,
Ne diffère donc point, ou cesse de promettre.

PYRRHUS.

Tu me connois; tu peux t'en reposer sur moi,
Et, de plus, relâcher Illyrus sur ma foi.

NÉOPTOLÈME.

Hélénus, tu vas voir combien je m'y confie.
(*A ses gardes.*)
Gardes, faites venir le prince d'Illyrie.
(*A Pyrrhus.*)
Je vais dans un moment te le remettre ici;
Mais commande, à ton tour, que Pyrrhus vienne aussi.

PYRRHUS.

Inhumain, ne crains point qu'on te le fasse attendre;
Crains plutôt un aspect qui pourra te surprendre.
Mais daigne auparavant m'instruire de son sort;
Sois sincère surtout : quel sera-t-il?

NÉOPTOLÈME.

La mort.

PYRRHUS.

S'il ne craignoit que toi, tyran, ta barbarie
Te coûteroit bientôt et le trône et la vie.
Voyons donc jusqu'où peut aller ta fermeté.
Mais, pour laisser ta haine agir en liberté,
Je vais te rassurer contre un fer redoutable
Qui rendroit dans mes mains ta perte inévitable.
(*Il jette son épée aux pieds de Néoptolème.*)
Frappe, voilà Pyrrhus.

SCÈNE IV.

PYRRHUS, NÉOPTOLÈME, ILLYRUS.

ILLYRUS, *entrant.*

Dieux! qu'est-ce que je vois?

PYRRHUS.

Je m'acquitte, Illyrus, de ce que je vous dois.

NÉOPTOLÈME.

Où suis-je? Quel transport de mon ame s'empare!
Quel soudain mouvement tout à coup s'y déclare,
A l'aspect imprévu de cet audacieux!

SCÈNE V.

GLAUCIAS, PYRRHUS, NÉOPTOLÈME, ILLYRUS, ÉRICIE, ANDROCLIDE, CYNÉAS, ISMÈNE, GARDES.

GLAUCIAS, *entrant avec Ericie.*

Que vois-je? quel objet se présente à mes yeux?
Hélénus désarmé devant Néoptolème!

NÉOPTOLÈME.

Tu vois un ennemi qui se livre lui-même,

Et qui, loin d'essayer de fléchir ma rigueur,
Ose par sa fierté défier ma fureur;
Qui me brave, me hait, me méprise et m'offense.

GLAUCIAS.

De quoi va s'occuper ton injuste vengeance?
Sont-ce les mouvemens qu'il te doit inspirer?
Il se livre à tes coups; que veux-tu?

NÉOPTOLÈME.

L'admirer.
Ne juge point de moi par ce que j'ai pu faire.
Le malheur rend souvent le crime nécessaire;
Et le penchant des cœurs ne dépend non plus d'eux,
Qu'il en dépend de naître heureux ou malheureux.
C'est dans le sang des rois que j'ai puisé la vie;
Mais quand je serois né des monstres d'Hyrcanie,
J'aurois été touché d'un trait si généreux.
Pyrrhus, un même sang nous a formés tous deux;
Mais les mêmes vertus n'ont point fait mon partage.
Si j'ai troublé des jours que t'envioit ma rage,
Je te laisse aujourd'hui maître absolu des miens,
Et je prodiguerois tout mon sang pour les tiens.
Je t'ai ravi le sceptre, et je te l'abandonne.
Un ami tel que toi vaut mieux qu'une couronne:
Et je préférerois à l'éclat de mon rang
L'honneur d'être avoué pour prince de ton sang.

PYRRHUS.

Si j'osois me flatter, malgré la mort d'un père,
Qu'un repentir si grand fût durable et sincère...

NÉOPTOLÈME.

C'est à vous que je dois ce retour vertueux
Qui me rend à moi-même, à mon prince, à mes dieux,

Seigneur. Je n'ose encor prétendre à votre estime :
Un bien si glorieux n'est pas le prix d'un crime.
Trop heureux que Pyrrhus ne m'en punisse pas
Et veuille de ma main recevoir ses Etats!

PYRRHUS.

A ce noble retour je sens que ma justice,
Malgré la voix du sang, doit plus d'un sacrifice.
Puisqu'un remords suffit pour appaiser les dieux,
Les rois ne doivent pas en exiger plus qu'eux.
Dès qu'il leur plaît ainsi, jouissez de la vie :
Moi je vous rends le sceptre en faveur d'Ericie.

NÉOPTOLÈME, *lui présentant Ericie.*

Daignez donc accepter ce gage de ma foi,
Seigneur; c'est le seul bien qui soit encore à moi.
(*A Illyrus.*)
Prince, sur cet hymen je n'ai rien à vous dire :
Votre cœur est trop grand pour ne point y souscrire.
(*A Glaucias.*)
Et vous, digne mortel dont les dieux firent choix,
Pour être le vengeur et l'exemple des rois,
Généreux Glaucias, à qui je dois la gloire
De pouvoir effacer l'action la plus noire,
Recevez votre fils pour prix d'un si grand bien.
Et vous, mon cher Pyrrhus, daignez être le mien.

FIN DE PYRRHUS.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du tome huitième.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottav
Date due

